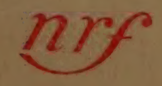
NNÉE Nº 302 1er NOVEMBRE 1938

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE



9 fr.

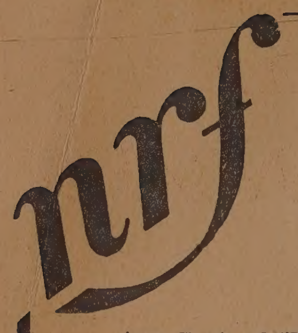


Table analytiqu
des Annonce

(Les chiffres indiqués sont ceux des pag

IBRAIRIE GALLIMARD

BOULEVARD RASPAIL — TÉL. : LITTRÉ 24-84



C. SEINE 35.807

Bulletin Mensuel de Renseignements Bibliographiques

ans cette liste sont indiqués chaque mois, les ouvrages récemment parus ou à aître qui, à divers titres, nous paraissent dignes d'être signalés à l'attention des eurs et des bibliophiles. Un bulletin beaucoup plus complet est envoyé régulière-nt et gratuitement sur la demande de toute personne nous honorant de ses ordres.

NOUVEAUTÉS

LITTÉRATURE GÉNÉRALE, ROMANS, ETC.

ALAIN. Esquisses de l'homme.... 25 fr.
J. D'ANTIBES. Jeux d'artifices... 21 fr.
CHESTERTON. La barbarie de Berlin suivie de lettres d'un vieux garibaldien. 16.50
A. J. CRONIN. La citadelle. Traduit de l'anglais .... 23 fr.
G. DELAMARE. Désordres à Pondichéry. Prix .... 18 fr.
G. DUHAMEL. Cécile parmi nous.. 17 fr.
J. DYSSORD. Le plus grand amour du Chevalier de Boufflers.......... 18 fr.
H. FAUCONNIER. Visions........ 20 fr.
GALTIER-BOISSIÈRE. Le panier de crabes. Souvenirs d'un polémiste (1915-1938). Prix .... 15 fr.
P. GAUGUIN. Paul Gauguin mon père Prix .... 30 fr.
R. GHIL. Œuvres complètes, 3 volumes Prix .... 45 fr.
M. de GUILLERME. Les amours tourmentées de Henri Heine.......... 18 fr.
O. HOMBERG. Les coulisses de l'histoire. Souvenirs 1898-1928.......... 18 fr.
D. HUME. Le consortium du crime 13.50
J. HYTIER. André Gide......... 20 fr.
ISOCRATE. Discours, tome II. Texte établi par Mathieu et Brémond........ 40 fr.
I. Kalinine. Frères humains..... 18 fr.
LA VARENDE. Les manants du roi. 1793... 1950.......... 18 fr.
M. LEY. L'enfant dans la forêt... 15 fr.
P. LOISELET. Monsieur Dondaine aventurier.......... 16.50
J. MARITAIN. Questions de conscience. Prix .... 20 fr.

22. J. MARTET. Le quart d'heure d'Aniba Bumbo .... 18 fr.
23. H. MARTINSON. Voyages sans but. Traduit du suédois.......... 27 fr.
24. C. MAURIAC. Introduction à la mystique de l'enfer.......... 18 fr.
25. A. MAUROIS. Chateaubriand...... 24 fr
26. M. MAURON. Le quartier Mortisson. Prix .... 21 fr.
27. D. MEREJKOWSKI. L'Antéchrist. Pierre et Alexis .... 35 fr.
28. R. MILLET. L'ange de la révolte .. 18 fr.
29. Musée de la littérature (Ébauche et premiers éléments d'un) présentés par J. CAIN. Préface de P. VALERY.......... 20 fr.
30. ODIC. Conquête.......... 21 fr.
31. M.-L. PAILLERON. George Sand. Histoire de ma vie.......... 30 fr.
32. Y. PASCAL. La zone d'ombre..... 18 fr.
33. E. PEISSON. Le voyage d'Edgar.. 24 fr.
34. H. PEYRE. Hommes et œuvres du XXe siècle .... 36 fr.
35. A. PIERHAL. Jeunes morts chéris des Dieux .... 18 fr.
36. P. REBOUX. La belle Gabrielle qu'aima Henri IV .... 10 fr.
37. R. RECOULY. Le chasseur de nuées ou la vie de Cervantès.......... 18 fr.
38. A. de RICHAUD. La barette rouge. 18 fr.
39. H. TROYAT. L'araignée.......... 18 fr.
40. G. VARENNE. La vie merveilleuse de Jésus. Prix .... 18 fr.
41. R. VERCEL. A l'assaut des pôles.. 18 fr.
42. M. VIOUX. Mademoiselle de La Vallière. Prix .... 18 fr.

POLITIQUE — SCIENCES — DOCUMENTATION

. G. P. BAKER. Le règne de Tibère. Traduction de Lageix.......... 30 fr.
. N. BERDIAEV. Les sources et le sens du communisme russe. Traduit du russe. Prix .... 21 fr.
. Docteurs CHABANIER et LOBO ONELL. Le diabète .... 18 fr.
. U. CAMPAGNOLA. Nations et droit. 40 fr.

47. P. GAXOTTE. Frédéric II......... 26 fr
48. R. GODILLOT. Les sœurs de Saint-Paul de Chartres .... 18 fr.
49. F. GRIMM. Hitler et la France..... 15 fr.
50. J. KORNIS. L'homme d'état..... 60 fr.
51. A LA MAZIÈRE. En Tchécoslovaquie. Prix .... 18 fr.

Les conditions d'abonnements *La Nouvelle Revue Française* figurent aux pages 168 et 169 du cahier d'annonces

POLITIQUE — SCIENCES — DOCUMENTATION *(suite)*

52. H. MANN. La jeunesse de Henri IV. Traduit de l'allemand........................ 25 fr.
53. J. MONTIGNY. La France devait-elle faire la guerre pour la Tchéco-Slovaquie ? Prix........................ 3 fr.
54. L. DE PONCINS. Histoire secrète de la révolution espagnole........................ 20 fr.
55. J. PONS. La révolution française et l'avènement de la bourgeoisie........ 25 fr.
56. L. ROBLINS. L'économie planifiée et l'ordre international. Traduction de Génin. Prix........................ 33 fr.
57. R. ROUGEMONT. Journal d'Allemag
Prix........................ 10
58. P.-A. ROY. Avec les honneurs de la guer
Prix........................ 18
59. B. SHAW. Soviétisme et fascisme. 15
60. I. SOLONIEVITCH. Barbelés rouges 25
61. E. VERNEUIL. Doctrinaires de la révo
tion allemande 1918-1938........ 50
62. C. WERNER. La philosophie grecq
Prix........................ 40

OUVRAGES D'ART — ÉDITIONS DE LUXE

63. G. BAZIN. La peinture italienne au XIVe et XVe siècles... 96 héliogravures et 8 planches en couleurs........................ 84 fr.
64. M. BRION. Bosch. 60 héliogravures 30 fr.
65. J. CHARDONNE. Claire. 21 illustrations en couleurs de Berthold Mann........ 75 fr.
66. A. DAUDET. Les lettres de mon moulin. 60 compositions en couleurs de P. Gandon. Prix........................ 150 fr.
67. A. DAUDET. Lettres de mon moulin. 40 compositions en couleurs par André E. Marty........................ 125 fr.
68. GAUGUIN. XIXe siècle........ 40
69. LE CORBUSIER. Des canons, des munition
Merci ! des logis s. v. p. 500 illustratio
Prix........................ 110
70. A. OZENFANT. Tour de Grèce. 32 pho
graphies et un essai........ 150
71. Les peintres des fêtes galantes. Le portra
Le paysage. 16 planches en couleu
Prix........................ 80
72. M. ALEXANDRE, F. URMATT, G. DE
NOUVILLE. Les soirées d'Altkirch, illus
de gouaches........................ 225

BULLETIN DE COMMANDE

FRANCO DE PORT A PARTIR DE 50 FRANCS POUR LA FRANCE ET LES COLONIES

Veuillez m'envoyer (1) — contre remboursement — ce mandat — chèque joint
par le débit de mon compte (2) — les ouvrages indiqués dans le BULLETIN DE RE
SEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES sous les numéros ....

....

....

....

....

....

....

....

NOM .... Signature :

ADRESSE ....

....

(1) Pour économiser du temps et de l'argent, utilisez notre carnet de commande
Pour cela il suffit d'avoir un compte-courant. — (2) Rayer les indications inutiles (1

nrf VIENT DE PARAITRE

TRACTS

DENIS DE ROUGEMONT

JOURNAL D'ALLEMAGNE

UN VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE................ 10 fr.

AVERTISSEMENT

Voici des notes qui par leurs dates, prennent la suite du *Journal d'un Intellectuel en chô-mage*. Mais il ne s'agit plus de chômage. L'auteur vit en Allemagne hitlérienne, et il y vit de son travail. (Des cours à l'Université d'une ville que l'on n'a pas jugé utile de nom-mer).

Le lecteur sera déçu s'il attend une évocation poétique de l'Allemagne ; c'est le régime seul qui retient l'attention. Et l'on n'a pas voulu donner de ce régime un tableau objecti et complet ; mais voici quelques prises sur sa vie quotidienne, sur son *existence* dans les êtres, celle dont l'Histoire ne nous parlera point, — la plus réelle.

On se demandera sans doute pourquoi ce journal n'est publié qu'après deux ans de tiroir. Les nouvelles qu'il apporte ne sont-elles pas vieillies, dépassées par les événements et par certaine panique récente ? L'auteur s'est posé la question d'une manière un peu différente. S'il a tardé à publier ces pages, c'est justement qu'à son retour d'Allemagne il n'était pas encore fixé sur la nature de leur actualité. Il craignait de n'avoir décrit que des aspects passagers du régime. Et comme son ambition n'était nullement de faire con-currence aux journalistes d'information, il s'est dit que le seul moyen de vérifier l'actualit de ses notes, c'était d'attendre quelque temps. Le lecteur va juger que cela suppose un conception assez spéciale de l'« actuel ».

Ce petit livre est un journal, mais bien que publié, c'est un *journal privé*. La fonctio de ce genre littéraire est à peu près l'inverse de la fonction de la presse. Qu'attendons-nou des journalistes publics, des grands reporters ? Une espèce de stylisation improvisée de événements, conforme aux vues générales d'un parti, ou tout au moins à l'opinion moyenn telle qu'elle se trouve préformée dans un pays. Or, le journaliste privé prend au contrair son plaisir à noter ce qui contredit les stylisations opportunes. Ou pour mieux dire — ca la contradiction dépend encore trop étroitement des préjugés qu'elle veut réduire — i s'attache aux faits et aux gestes qui ne sont ni tout à fait ce que l'on croyait, ni exactemen le contraire. Et il se flatte d'atteindre ainsi, mais dans l'histoire, ce même genre de réalit qu'imaginent les romanciers : le particulier général. Seulement au lieu de décrire des rela-tions amoureuses, il décrit des relations sociales, ou politiques, ou religieuses : une affec-tivité plus vaste, aux manifestations non moins précises, mais encore peu connues de psychologues, et très curieusement ignorées des sociologues et des hommes politique

De même que le roman psychologique, centré sur des héros individuels, a traduit l réalité de l'époque qui prend fin sous nos yeux, il se peut que le journal privé soit la form de transition qui corresponde à la réalité d'un temps nouveau : elle traduit les relation d'une personne avec les passions collectives. Demain peut-être, il n'y aura plus que de manifestes, des épopées de propagande. Je dédie cette brochure à ceux qui, dès maintenant veulent et préparent un après-demain.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIR

nrf VIENT DE PARAITRE

JEAN MERRIEN

LA MORT JEUNE

ROMAN

Un jeune homme devant la mort. Un étudiant comme bien d'autres, naïf encore, épris d'absolu, avant tout sincère. Il voit devant lui la vie, floue, un peu angoissante, mais riche de puissances. Il s'y attaque avec ferveur. Peu à peu, cependant, la maladie vient briser, tourner en faillite, chacun de ses élans. Et puis, un jour, il apprend qu'il est condamné ; que tant d'espérances n'aboutiront qu'à la mort, dans quelques semaines, — quelques semaines à vivre encore, malgré la souffrance. Alors, pour lui toutes les valeurs se reclassent en fonction de cette implacable réalité. Il est trop tard pour agir, non pour goûter d'être lui-même, s'efforcer de posséder jusqu'au bout le pauvre domaine qui se rétrécit autour de sa solitude.

Bernard, le héros de « la mort jeune », évoque, par son attitude en face de ses problèmes personnels, la positition de sa génération devant l'éventualité de la guerre. C'est du moins ce qu'exprime un étudiant du même âge, à qui le roman avait été communiqué, et dont les commentaires servent d'introduction au livre. Celui-ci en reçoit une portée plus générale, d'autant que le « préfacier » reconnaît, en ce qui le concerne, les façons de penser de Bernard comme tout à fait authentiques. « Étant donnée, dit-il, la possibilité de la guerre, trois « préoccupations : tâcher de la reculer le plus possible ; se rendre capable de s'y conduire « proprement ; enfin vivre avant d'être tué ; donc, haut et fort, hors du médiocre et de « l'inutile. »

Ainsi Bernard est-il élevé et généreux, en aucune manière inhumain. Bien de son âge, au contraire, et de son époque, avec des faiblesses et des désespoirs, mais le goût du vrai et la haine des sensibleries.

L'auteur n'a d'ailleurs voulu illustrer aucune théorie, mais seulement sentir avec son héros ; l'émotion croissante du récit en fait foi. Et cette émotion laisse à peine paraître une composition en quelque sorte musicale, où le thème de la mort s'élève d'abord en motifs isolés, prenant à chaque rappel plus d'importance, pour envahir enfin l'orchestration tout entière, en un mouvement sans cesse accéléré.

La souffrance et les efforts de Bernard ne sauraient laisser le lecteur insensible, non plus que ses façons d'être envers ses proches, qu'il s'agisse de la jeune fille qu'il croyait aimer, de son ami carabin, de ses jeunes frères et sœurs, de sa mère ou de Dieu. Dans l'évolution religieuse de Bernard, certains protestants ont trouvé une image des étapes de la Réforme. Pourtant, l'abbé Delattre, le bon aumonier, compte bien Bernard parmi les siens. Bernard qui, sans s'inquiéter d'étiquettes, essaye simplement d'être loyal, dans l'exacte conscience de son peu d'importance.

La jeunesse, le rire, qui malgré tout subsistent en lui, permettent à cette histoire, certes douloureuse, de n'être jamais accablante, mais empreinte d'une sorte d'ardeur.

Notice bio-bibliographique :

L'auteur, qui a pris le nom d'un abri de pêcheurs sur la côte de Cornouaille, est né en 1905 ; il est donc d'une douzaine d'années plus âgé que son héros. D'une famille bretonne et parisienne, il a fait ses études à Paris, a été marin, puis s'est trouvé absorbé par une responsabilité commerciale. Écrite en 1937, LA MORT JEUNE *est son premier roman.*

EN PRÉPARATION :

Deux ensembles de nouvelles : **LE MOT D'AIMER** et **LA PLUIE OU LE BEAU TEMPS**.
ÉPREUVES, histoire d'une amitié.
ABANDON DE POSTE, roman d'une famille.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf VIENT DE PARAITRE

JACQUES VIOLETTE

L'ŒUF AUX MIRAGES

ROMAN

Lucien Finet, haut fonctionnaire dans une banque, père de famille rangé, vit des existences imaginaires dont il dicte les péripéties à sa secrétaire, pour se débarrasser de leur obsession. C'est le récit de deux de ces vies fictives qui constitue ce roman d'une fantaisie trépidante, dans lequel défilent, pêle-mêle, un œuf à la coque, un hydrocéphale, une religieuse, un scaphandrier, une végétarienne aux narines palpitantes, des poissons volants, une fille publique liés par un imbroglio d'aventures qui promène ces personnages tour à tour charmants, odieux, tristes, joyeux au-dessus de l'Acropole et au fond de la mer.

Après ce bain de rêve, nous retombons, avec Lucien Finet, à la vie quotidienne : le bureau, l'usine, les possibilités de guerre.

Ce roman est d'inspiration nettement désespérée, comme « A Rebours », mais le pessimisme qui l'anime est voilé par un humour, une verve incessants.

On songe un peu à du Huysmans joué par Charlie Chaplin. Faut-il voir, en M. Finet, un double de l'auteur ?

Ce dernier répond : « Les héros de mes autres romans sont des paysans, des ouvriers, des arbres, des rivières et ils me sont aussi chers que mon directeur de banque atteint de schizophrénie. Ensuite j'écrirai l'histoire d'une jeune fille provinciale, malade et très douce. »

Notice bibliographique :

39 ans. A obtenu le 5e prix (sur 52.347 envois) du concours de contes organisé en 1936 par Paris Soir. *Avait publié auparavant un livre de critique d'art en collaboration avec feu Gustave Kahn. A publié depuis des contes et nouvelles à* Paris-Soir, l'Intransigeant, Le Petit Journal, Candide. *Va publier aux* Œuvres libres *un roman paysan* : PAIN NOIR, PAIN BLANC. *En préparation un autre roman paysan* : SAISONS.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

rf *VIENT DE PARAITRE*

SIMENON

LA MARIE DU PORT

ROMAN

Un volume in-16 double-couronne .... **16 fr. 50**

:o exemplaires numérotés sur alfa supérieur .... **38 fr.**

Pendant bientôt vingt ans — j'ai publié mon premier roman, *Au Pont des Arches*, 1 16 ans et j'en aurai trente-six avant le printemps — j'ai cherché opiniâtrement, en dépit le clowneries parfois voulues, parfois moins, qui n'avaient d'autres fins qu'alimentaires, pendant bientôt vingt ans, dis-je, j'ai cherché une vérité humaine au delà de la psychologie, aquelle n'est qu'une vérité officielle, fausse comme une Semeuse de timbres-postes, à la portée des bons élèves.

Si j'avais trouvé cette vérité, comme l'ont fait avant moi les Rembrandt, les Sébastien Bach, les Cézanne et les Renoir, je le clamerais à tous les échos sans souci de l'ironie.

Je n'ai atteint, je crois, qu'à un tout petit frémissement et s'il me paraît, à moi, de vraie vie, on ne le remarquera peut-être pas.

Je suis loin d'avoir réalisé, hélas, ma déjà vieille ambition de réintégrer le domaine de la pensée à celui des sensations, de les confondre, de les mêler au point qu'un homme ne soit plus qu'un homme sans qu'on sache s'il pense ou s'il agit.

N'empêche qu'à cause d'un résultat infime, de cette luciole, de cet espoir né en octobre dernier alors que j'écrivais la *Marie du Port*, j'ai demandé à mon éditeur de publier à un rythme accéléré tous ceux de mes romans qui attendaient sur le marbre et qui ne contenaient pas cette étincelle (étincelle pour moi, et peut-être pour moi seul).

Ce qui m'a valu une légende de plus : celle de l'homme au roman par mois. Légende simpliste comme les autres, puisqu'il y avait dans le lot des romans vieux de trois ans qui voyaient le jour après des manuscrits à l'encre à peine sèche.

Voici la *Marie du Port* qui prend enfin son tour.

Après elle, il restera, si je ne me trompe, un ou deux ouvrages de ce qu'un critique d'art appellerait l'ancienne manière.

C'est sur la Marie, pour autant qu'un auteur puisse émettre un vœu, puis sur l'*Auberge du Cheval Blanc*, enfin sur deux ou trois romans que j'ai écrits cette année, sans me presser, quoiqu'on dise, et toujours à la poursuite d'une vérité plus simple et plus dense, que je souhaite être jugé.

Non pas comme on juge une œuvre.

Mais comme on juge des débuts en y cherchant des promesses.

Lesquelles, si rarement, se réalisent.

Georges Simenon.

Du même auteur :

- **E LOCATAIRE** .... 12 fr.
- **ES SUICIDÉS** .... 12 fr.
- **ES PITARD** .... 12 fr.
- **ÉVADÉ** .... 12 fr.
- **ES CLIENTS D'AVRENOS** .... 12 fr.
- **UARTIER NÈGRE** .... 12 fr.
- **° A L'OMBRE** .... 12 fr.
- **ES DEMOISELLES DE CONCARNEAU** .... 12 fr.
- **ONG COURS** .... 12 fr.
- **ES SEPT MINUTES** (Coll. « La Renaissance de la Nouvelle ») .... 18 fr.
- **E TESTAMENT DONADIEU** 16.50
- **TOURISTE DE BANANES** 16.50
- **L'ASSASSIN** .... 15 fr.
- **LE BLANC A LUNETTES** 16.50
- **FAUBOURG** .... 15 fr.
- **CEUX DE LA SOIF** .... 15 fr.
- **CHEMIN SANS ISSUE** .... 15 fr.
- **LES RESCAPÉS DU TÉLÉMAQUE** 15 fr.
- **LES TROIS CRIMES DE MES AMIS** .... 15 fr.
- **LA MAUVAISE ÉTOILE** .... 15 fr.
- **LE SUSPECT** 16.50
- **LES SŒURS LACROIX** 16.50
- **MONSIEUR LA SOURIS** 16.50

nrf *ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE*

VIENT DE PARAITRE

DMITRI MEREJKOWSKI

L'ANTÉCHRIST
PIERRE ET ALEXIS

ROMAN

Traduit du russe par GEORGES GLOBA

N FORT VOLUME IN-16 DOUBLE COURONNE DE 445 PAGES. **35 fr.**
exemplaires numérotés sur papier bulle........................... **110 fr.**

Dmitri Merejkowski est l'un des plus grands noms de la littérature russe moderne, n des peintres les plus vivants et les plus attachants de l'histoire de son pays.
Curieux esprit que le sien, sincèrement tourmenté par de douloureuses méditations sur religion chrétienne, et non point tant sur Christ antique, que sur les prolongements uels du Second Testament, sur l'avènement inévitable de l'Antéchrist, qu'il croit recontre en chaque force de destruction.
Ainsi s'éclairent d'une lueur mystérieuse et trouble les événements historiques que rejkowski brosse avec une vigueur parfois effrayante. Et la Trilogie de l'*Antéchrist*, nt *Pierre Alexis* est l'élément central, apparaît d'essence triple elle-même : les événements âmes, la religion.
Certes, dans ces conditions, il ne faut pas espérer de Dmitri Merejkowski un dessin éaire et une composition dépouillée. Le rayon qu'il projette sur les époques passées nge sans hésiter dans le fouillis humain, éclaire en plein une figure, en fait grouiller milliers d'autres, passe du Tzar tout puissant au plus humble des scribes, évoque, gère et puis soudain se met à peindre avec une manie effrénée de détails.
Et du plus profond de cette humanité étrange, s'élèvent, pures jusqu'à l'horreur et qu'au sang, les figures immenses de Pierre le Grand, le Tzar Forgeron qui a posé la ssie sur son enclume, et d'Alexis, son souffreteux et pieux héritier.

G. G.

DU MÊME AUTEUR :

E DE DOSTOWSKI, le prophète de la Révolution russe (*traduit par J. Chuze-c*).. **15 fr.**
COMPAGNONS ÉTERNELS (*traduit par Maurice*).................... **15 fr.**
UFLE-ROI (L'Avènement du Cham), (*traduit par Denis Roche*)........... **15 fr.**
LE CHEMIN D'EMMAÜS (*traduit par M. Dumesnil de Gramont*)........... **15 fr.**
ÈGNE DE L'ANTÉCHRIST suivi de **Mon Journal sous la Terreur**, par Z. Hippius le **Notre Evasion**, par D. Philosophoff (*traduit par Paul de Chèvremont*)........ **15 fr.**
ATRE TRAGIQUE (*traduit par Paul de Chèvremont et M. Dumesnil de Gramont*).. **15 fr.**
OMAN DE LÉONARD DE VINCI (La Résurrection des Dieux) (*traduit par Dumesnil de Gramont*), 3 vol.................................. **45 fr.**
EN L'APOSTAT (la Mort des Dieux) (*traduit par Henri Mongault*)............ **18 fr.**
TORZE DÉCEMBRE (*traduit par M. Dumesnil de Gramont*)................ **15 fr.**

ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

F.

LA

REVUE

REVUE MENSUELLE DE L

DIRECTEUR (

Di

Le Directeur

Publiera très prochainement :

NOUVELLES PAGES, par ANDRÉ GIDE

DÉCHIRÉ (suite), par LÉON-PAUL FARGUE

SONGE D'ÉLEUTHÈRE, par JULIEN BENDA

UN PROCÈS DE SORCELLERIE EN GUINÉE FRANÇAISE par LUCIEN LÉVY-BRUHL

L'HOMME DE CINQUANTE ANS, par FRANÇOIS MAURIAC

LETTRE A CORNÉLIUS, par JEAN GRENIER

JULES RENARD, par RAMON FERNANDEZ

PSYCHOLOGIE DE L'ART, par ANDRÉ MALRAUX

CONTES DE LA TÊTE DE LION, par ALEXEI REMIZOV

UNE RENCONTRE AVEC R. M. RILKE, par HANS CAROSSA

LE LIVRE DE COMPTES, par CLAIRE SCHMIDT

VAROUNA, par JULIEN GREEN

CE QU'EST UN CHEF D'ŒUVRE, par GERTRUDE STEIN

PERPLEXITÉS AMÉRICAINES, par SHERVOOD ANDERSON

LLE

NÇAISE

DE CRITIQUE — 30e ANNÉE

S RIVIÈRE

AN

4 à 7 heures

La Revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés. Les auteurs non avisés dans un délai de trois mois de l'acceptation de leurs manuscrits peuvent les faire reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les manuscrits accompagnés des timbres nécessaires pour les frais de poste, sont seuls retournés à leurs auteurs.

Toute demande de changement d'adresse doit nous parvenir avant le 15. Elle doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de 2 francs

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez m'inscire pour un abonnement de * *un an, six mois*, à l'édition * *ordinaire — de luxe de La Nouvelle Revue Française*, à partir du 1er __________ 19__

	FRANCE	Union postale	Autres pays	*
*Ci-joint *mandat — chèque* de Je vous envoie par courrier de ce jour chèque postal de Veuillez faire recouvrer à mon domicile la somme de (*majorée de 3 fr. 25 pour frais de recouvrement à domicile*).	85 fr. 46 fr.	100 fr. 54 fr.	110 fr. 60 fr.	*Edition ordinaire :* ......UN AN .....SIX MOIS
	145 fr.	170 fr.	185 fr.	*Edition de luxe :* ......UN AN

Abonnement d'essai de 3 mois : 18 fr.

A __________, le __________ 193__.

Nom __________ (SIGNATURE)

____

Adresse __________ * *Rayer les indications inutiles*

Détacher le bulletin ci-dessus et l'adresser à M. le Directeur de LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, 5, rue Sébastien-Bottin, anciennement 43, Rue de Beaune, Paris-VIIe. Compte Chèque postal : 169.33. Téléph. : Littré 28-91, 92 et 93. — Adr. télég. : Enerefene Paris. — R.C. Seine 35.807

nrf VIENT DE PARAITRE

RENÉ LEFÈVRE

LES MUSICIENS DU CIEL

ROMAN

Un volume in-16 double-couronne.................. **15 fr**
30 exemplaires numérotés sur vélin pur fil........................ **50 fr.**

EXTRAITS DE PRESSE (II)

Livre prodigieux d'enthousiasme, de ferveur et de verdeur
PIERRE LOISELET, *Les Nouvelles Littéraires*, 20-8-38.

René Lefèvre publie ces jours-ci, son premier roman, *Les Musiciens du Ciel*, livre des plus curieux, original de ton, rempl de scènes pittoresques ou dramatiques, qui n'est pas, cette fois-ci, un ouvrage d'humour, mais un récit fort émouvant.
Pour Vous, 24-8-38.

... du naturel, de la simplicité, de l'abandon, une absence complète de prétentions littéraires... On lit *Les Musiciens du Ciel* avec plaisir et attendrissement.
ANDRÉ BILLY, *L'Œuvre*, 18-9-38.

... le talent de M. René Lefèvre est indéniable, ce nouvel auteur possède un fond d'expérience que beaucoup, plus habiles et plus anciens dans le métier, pourraient lui envier.
FRANÇOIS PORCHÉ, *L'Epoque*, 26-5-38.

La même observation directe et prompte qui faisait rire dans *Le Film de ma Vie*, incline dans *Les Musiciens du Ciel* à la poésie pathétique la plus certaine... *La Libre Belgique*, 29-9-38.

L'œuvre est forte, émouvante, sincère, donne la sensation du vécu et témoigne avec une aisance remarquable d'un talent qui avait fait déjà ses preuves.
PIERRE LŒWEL, *L'Ordre*, 10-10-38.

Ce qui plaît dans la manière dont l'auteur écrit, c'est l'absence de tout souci littéraire et le désir évident d'évoquer tout de suite ce qu'il sait, ce qu'il a vu, à la diable, dans sa richesse, et dans sa vérité... A aucun moment on ne trouvera dans ce livre un accent d'attendrissement fade, une réflexion pitoyable. Ce n'est pas le genre de M. René Lefèvre. La misère — maternelle ou morale — semble être pour lui une pâte familière qu'il brasse à pleines mains. Et s'il fallait dire ce qui vaut surtout en son livre, sans doute conviendrait-on que c'est surtout le naturel.
Vendredi, 14-10-38.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIR

NOUVEAUTÉS

STEPHEN HUDSON

MYRTE

ROMAN

Traduit de l'anglais et préfacé par
EMMANUEL BOUDOT-LAMOTTE

N VOLUME IN-16 DOUBLE COURONNE .... 20 fr.
exemplaires numérotés sur alfa dans la collection « *DU MONDE ENTIER* » .... 35 fr.

EXTRAITS DE PRESSE

Aucun romancier anglais contemporain n'a produit une œuvre offrant un caracre d'équilibre et de délicate perfection comparable à « *Une Histoire Vraie* », ce ng roman d'une vie, dont le troisième tome vient de paraître, en traduction franise, sous le titre de « *Myrte* ».

....

Il est impossible de ne pas éprouver le sentiment d'une réussite exceptionnelle : ussite obtenue par des moyens que Stephen Hudson a su mettre en œuvre avec e telle justesse, une telle infaillibilité de tact et de mesure que le résultat se situe delà de tout éloge.

EMMANUEL BUENZOD, *Gazette de Lausanne*, 17-7-38.

M. Stephen Hudson ne cesse pas d'être un psychologue pénétrant, un observaur désabusé, au regard aigu, et un chroniqueur très vif.

MARTIN MAURICE, *La Lumière*, 22-7-38.

Myrte, une jeune fille attirante, dépeinte non pas de face mais de profil, aperçue, mêlée, décrite à chaque phase de son existence... Cette série de vues fait admirer virtuosité de Stephen Hudson.

PIERRE LŒWEL, *L'Ordre*, 7-38.

Myrte est un joli roman, ingénieux et nuancé... M. Stephen Hudson, dont les its ont un grand charme poétique, est un romancier anglais de grand talent.

MARCEL THIÉBAUT, *Le Jour*, 19-8-38.

Cet adorable *Myrte* de M. Stephen Hudson...

EDMOND JALOUX, *de l'Académie Française*, *Le Petit Journal*, 17-7-38.

Richard a remis son sort entre les mains de Myrte Vendramin. Ces huit chapitres nt été écrits que dans l'intention de présenter *Myrte* et chacun d'entre eux est sé avoir eu pour auteur un personnage différent : sa nourrice, sa gouvernante, sœur ou quelque soupirant. Nous apprenons ainsi à connaître, grâce à cette te de tableaux aussi variés que charmants, une des plus exquises jeunes filles de ittérature anglaise.

HENRI MARTINEAU, *Le Divan*, octobre 1938.

ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf NOUVEAUTÉS

« PROBLÈMES ET DOCUMENTS IN-OCTAVO »

GEORGES FRIEDMANN

DE
LA SAINTE RUSSIE
A L'U. R. S. S.

Préface de FRANCIS JOURDAIN

UN VOLUME IN-8° CARRÉ, avec 6 cartes dont 2 en dépliant e
1 graphique en trois couleurs .... 27 f

EXTRAITS DE PRESSE (II)

Le livre de M. Friedmann n'est pas une apologie maladroite et sans nuances... Sa thès fort adroitement défendue, est que la construction socialiste ne s'est pas élevée, en U.R.S.S sur un terrain libre et sans obstacles... Et cette même idée, dont Trotsky s'est déjà ser pour condamner l'entreprise stalinienne d'édifier le socialisme « dans un seul pays M. G. Friedmann s'en sert pour justifier Staline, ou pour excuser les imperfections de sc œuvre. THIERRY MAULNIER, *La Revue Universelle*, avril 1938.

Ce titre se justifie mal, ou plutôt il se justifie trop bien : mal, puisque la Sainte Russ n'occupe que 46 pages sur 281 — mais trop bien si l'on songe que cette « Sainte Russie n'apparaît au fond que pour enlever la responsabilité des erreurs et des imperfections c régime soviétique. Erreurs et imperfections d'ailleurs insignifiantes pour M. Friedmar dont le livre est une ardente défense de l'U. R. S. S.

Bulletin des Lettres, Lyon, mars 1938.

Très pénétré de la grandeur et de la haute qualité de l'œuvre entreprise par les Sovie G. Friedmann est pourtant sensible à certaines de ses insuffisances, de ses lacunes, de s erreurs et il ne craint pas de les signaler. Plusieurs lui reprocheront sans doute de ne p leur voir donné l'importance qu'elles méritent et de n'en avoir pas tiré les leçons quell comportent. Personne, du moins, ne songera à contester sa bonne foi et son souci, éta partisan, de ne pas faire œuvre partisane.

J. B. SÉVERAC, *Le Populaire*, 18-5-1938.

Un livre de Georges Friedmann consacré à l'Union soviétique ne peut nous laiss indifférents... Cette confrontation « Sainte Russie » et U. R. S. S. sert, en même tem que la vérité, la cause de l'U. R. S. S. en Occident... Mais certaines parties du livre no ont déçu. JEAN BRUHAT, *L'Humanité*, 21-4-1938.

Il y a devant une réalité, une attitude vraiment digne et humaine qui s'impose : u attitude de connaissance. C'est celle qu'a adoptée Friedmann et c'est pourquoi son liv sert son objet qui est de dire ce qui est ou ce qui se fait, et de le dire avec une minutie un esprit de justice qui n'excluent nullement la chaleur de cœur. Car le témoin qui s'e prime ici porte vraiment témoignage, partage de tout cœur les peines de l'effort accom par un peuple pour devenir enfin maître de son destin. Ne faisant de l'U. R. S. S. ni paradis ni un enfer, il la montre ce qu'elle est : une portion de la terre et où s'accomp en ce moment une extraordinaire action sociale. C'est sur ce plan que ce livre aidera dissiper les préjugés, les erreurs, les ignorances et cette sorte d'horreur obscure et paniq qui retient tant d'esprits devant la nouveauté des créations humaines.

JEAN CASSOU, *Europe*, 15-9-38



ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAI

rf NOUVEAUTES

PROBLÈMES ET DOCUMENTS IN-8°

MAURICE LACHIN

LA CHINE CAPITALISTE

N VOLUME IN-8° CARRÉ........................... **30 fr.**

EXTRAITS DE PRESSE (II)

'out cela est clair, précis et tellement honnête que l'on peut, si l'on veut, étudier les s exposés par Lachin, en dehors et à part des théories qu'ils veulent illustrer, comme l'on dierait une analyse historique.

)uant à l'explication même, les statistiques, les données de toute sorte que nous fournit iteur, la logique aussi de la construction nous amène à nous dire que c'est peut-être sinon comme le croit Lachin toute l'explication, du moins une bonne partie de cette olication. Et pourtant un doute subsiste. RENÉ M. GUASTALA, *La Flèche*, 3-6-38.

.e livre de Maurice Lachin fait ressortir le pivot du conflit sino-japonais. L'auteur force d'analyser les événements actuels à la lumière du développement social et politique deux pays. Le processus économique, la situation sociale et le processus de production Chine et au Japon sont traités avec précision et clairvoyance.

'irer de ces constatations un jugement sur l'Extrême-Orient, c'est non seulement intellit, mais aussi juste.

.'auteur, qui est un des bons connaisseurs de l'Asie Orientale, a eu une matière abonite à traiter, qui mérite le plus grand intérêt.

.a *Chine Capitaliste*... est un livre indispensable pour tous ceux qui s'intéressent à l'Exme-Orient. *Das Neue China*, Berlin le 12-7-1938 (traduit de l'Allemand).

Comment de la Chine décrépite et traditionnaliste, une Chine nouvelle, une *Chine pitaliste* a-t-elle pu surgir ?

Jne étude de M. Maurice Lachin, objective et documentée nous apporte une réponse es questions complexes. C'est, croyons-nous, une raison suffisante pour la signaler à nos teurs.

)ans l'ensemble, une étude documentée, maniable et vivante.

B. PIERLOUIS, *Le Peuple*, 29-7-38.

C'est le grand intérêt du livre de M. Maurice Lachin de montrer deux pays, Chine et pon, où le capitalisme exerce son influence à l'état pur.

.e livre de Maurice Lachin, par sa documentation comme par son talent littéraire, est des plus captivants essais politiques que l'on puisse lire. Il éclaire les raisons et les dévepements d'un conflit qui est un des conflits essentiels de notre époque. L'Asie ne sera s seule à en subir les conséquences. Quand le problème de l'unité nationale et du capitaine se pose pour un pays de 400 millions d'habitants, la politique mondiale tout entière it en subir les conséquences. ROBERT ARON, *Radio Tour-Eiffel*, 2-8-38.

La thèse de M. Lachin éclaire d'un jour tout à fait nouveau l'évolution intérieure de la ine et son évolution extérieure. Son livre, à la fois documenté et vivant, apporte la rénse à toutes les questions que l'on a pu se poser sur la Chine au cours de ces dernières nées. M. Maurice Lachin ne cache pas d'ailleurs ses sympathies pour cette tentative dification capitaliste de la Chine et pour sa volonté d'affranchissement.

HENRI LOAISEL DE SAULNAYS, *Journal des Débats*, 3-8-38.

Naguère, j'ai signalé l'ouvrage aux vues si neuves de M. Maurice Lachin : *La Chine pitaliste*. L'auteur y détaille clairement l'état économique et politique des Chinois et nale que le jeu violent du Japon pourrait en fin de compte n'avoir d'autre résultat que grouper fortement contre lui en nation un peuple immense et d'intérêts divers qui ne inaissait plus que les liens de la race et d'une civilisation figée par les millénaires.

LOUIS PIÉCHAUD, *L'Époque*, 5-8-38.

La thèse que soutient M. Maurice Lachin dans sa *Chine Capitaliste* est ingénieuse. Elle nouvelle. M. Lachin la défend avec un talent incontestable. Nous ne prétendons cepennt point qu'elle soit entièrement acceptable. Du moins nos lecteurs auront-ils intérêt à connaître. *L'Ordre*, 25-8-38.

f ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf VIENT DE PARAITRE

COLLECTION CATHOLIQUE

CHARLES PÉGUY

SOUVENIRS

UN VOLUME (11 × 18,5) sous couverture illustrée....... 5.5

EXTRAITS DE PRESSE

On n'ouvre pas ce petit livre sans émotion. Tout contribue à lui donner son plei relief et à faire de ce message d'outre-tombe un message d'actualité.

JEAN-PIERRE MAXENCE, *Gringoire*, 16-9-38.

Fort à propos, on publie ces *Souvenirs*. Ce sont des extraits, choisis par son fi dans son œuvre abondante et forte. Les ayant lus, on se sent plus ferme, tonifi nourri.

NOËL SABORD, *Paris-Midi*, 28-5-38.

...Mais en rappelant l'enfance de Péguy, ses études, sa critique du parti intellec tuel moderne, l'alerte allemande de 1905, sa paysannerie consciente, sa foi retrou vée, cette brochure fournit tout de même assez de textes caractéristiques pou nous remémorer une des entreprises intellectuelles les plus importantes de l'époque.

HENRI CLOUARD, *Le Jour*, 8-10-38.

Les *Souvenirs* de Péguy qu'on vient de publier constituent une sorte d'anthologi qui permettra à quiconque n'a pas eu le temps de lire tout Péguy, de se faire un idée tout au moins suffisante de ce que fut ce très original écrivain en tan qu'homme et de ce que fut sa manière.

JOSÉ VINCENT, *La Croix*, 9-10-38.

M. Pierre Péguy qui avait déjà fait dans l'œuvre de son père un choix de *Prière* et un choix de *Pensées*, vient de composer un admirable choix de *Souvenirs*, qu donnera aux amis de Péguy l'occasion de se remémorer tant de pages sublimes, e à ceux qui l'ignorent la joie de découvrir un des plus superbes écrivains de notr langue.

Souvent Péguy avait parlé de son désir d'écrire une telle œuvre. Partout, travers les cahiers, foisonnent les références au passé personnel, à l'ancienn France, à l'enfance paysanne et ouvrière, aux luttes politiques et religieuses, a travail constant, aux peines nombreuses et aux joies petites. M. Pierre Péguy rassemblé un grand nombre de ces textes, et a pu composer une sorte d'histoire d Péguy par lui-même, qui forme peut-être l'un de ses plus beaux livres.

ROBERT BRASILLACH, *L'Action Française*, 20-10-38.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIR

rf NOUVEAUTÉS

MARCEL ARLAND

TERRE NATALE

ROMAN

I VOLUME IN-16 DOUBLE COURONNE .... **21** fr.
exemplaires numérotés sur pur fil Lafuma Navarre .... **70** fr.
exemplaires numérotés sur alfa supérieur .... **48** fr.

EXTRAITS DE PRESSE (III)

uel roman d'une enfance éveillerait un intérêt d'une qualité plus humaine et plus rare ?

HENRI POURRAT, *Le Jour*, 27-8-38.

n sait que M. Marcel Arland a entrepris de composer un nouveau « Trésor des Humbles » s forme de romans et de contes où un dépouillement exquis, une simplicité racinienne ssent évoquer ce qu'il y a d'ineffable dans les âmes... *Terre Natale* constitue une noue réussite pour un talent presque paradoxal et inimitable... Roman idyllique d'une ıbre réalité : qu'une matière si ingrate ait fourni à M. Marcel Arland un livre si le et si doux, oui, vraiment, il faut s'en émerveiller. La littérature accomplit de ces diges. Une narration constamment maintenue dans la note exacte, des dialogues où s jamais la moindre grossièreté on perçoit le ton du langage populaire, la sérénité que teur a répandue sur tant de mélancolie, tout cela est de qualité exceptionnelle.

ANDRÉ THÉRIVE, *Le Temps*, 1-10-38.

Iulle transfiguration de la réalité dans *Terre Natale*, mais un allègement de sa lourdeur. Marcel Arland cherche la suavité ou plutôt la limpidité et il y atteint, comme s'il était é du pouvoir de donner à l'opacité d'un pot de terre la transparence d'un vase de cristal. taient sa sensibilité, sa sensualité, on dirait que c'est en désincarné qu'il traverse ce ıde épais pour lui prêter les apparences de ses songes... S'il a des accents déchirants, t à mi-voix, en sourdine, d'une façon qui n'est perçue que par les plus délicats... Quelle tilité dans cet art que ne rebute point la banalité, qui la reproduit sans l'exalter, mais réussit à faire d'elle une précieuse merveille !... N'aspire-t-il pas à quelque chose qui asse le matériel, à travers l'impondérable ? Ces visions, qu'on dirait reflétées dans l'eau, tent sur des profondeurs. Le ruisseau où Narcisse se mire peut devenir la tombe phélie.

J. CHARPENTIER, *Mercure de France*, 1-10-38.

.es plus beaux de nos Jours nous avait montré un écrivain en pleine possession d'un talent de et précis tout ensemble, qui est arrivé à traduire avec une étonnante sensibilité aines minutes ineffaçables de nos existences, se révélant comme un Claude Monet de rose, un peintre à l'art subtil et tout de nuances des plus ténus sentiments. Ces dons peintre, on les salue à nouveau dans *Terre natale*, et l'on pourrait citer maintes pages nes de force et de lumière, dont quelques-unes sont proprement admirables. Les rapports héros] sont rendus avec une sincérité et une pudeur qui nous bouleversent. Par là, ivre de M. Arland nous retient et nous attache ; mais il se propose un autre but, et par ncore il ne ressemble à aucun autre, il est profondément original. Dans *Terre Natale*, t moins la vie d'un enfant qui se déroule qu'une existence d'homme qui se prépare, se nourrit, qui puise dans le sol et dans l'air des sucs, des forces, des étais et des résisces, dont l'adulte, dont l'homme mûr et même le vieillard tireront profit et ne pourront s jamais se déprendre ; il y a là une idée neuve, originale, que Marcel Arland expose, sentir et comprendre avec un talent hors de pair.

JEAN VIGNAUD, *Le Petit Parisien*, 6-10-38.

.e courage et, à la fois, cette pudeur chrétienne, cette pitoyable et troublante franchise... tribuent à donner à *Terre Natale* sa grandeur particulière, discrète. C'est, si l'on me met cette formule, un livre qui a le cœur serré...

MARIUS RICHARD, *Toute l'Edition*, 10-9-38.

f ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

JEAN PAUL SARTRE

LA NAUSÉE

ROMAN

UN VOLUME IN-16 DOUBLE COURONNE 18
15 exemplaires numérotés sur pur fil .... 60 fr. (*épui*
25 exemplaires numérotés sur alfa supérieur .... 35 fr. (*épui*

EXTRAITS DE PRESSE (IV)

On peut compter *La Nausée* comme l'un des meilleurs ouvrages d'imagi tion parus ces derniers mois... Il est construit autour d'une multitude de me faits, de sensations ; on y chercherait vainement une intrigue, une fable. M cette absence de matière romanesque proprement dite, habituelle, me sem justement l'originalité de ce livre, car l'auteur nous retient, nous intéresse et n oblige à le suivre en ne faisant usage d'aucun des procédés communément emplo par les romanciers.

FRANZ HELLENS, *Week End*, 26-6-38

La Nausée se situe en dehors de la littérature. C'est quelque chose de nouve une expérience étrange où la philosophie et la métaphysique remettent en quest la création entière et tout ce que nous en savons par l'intelligence héritée En vérité, un livre épouvantablement fort, qui vous secoue la raison et l'éq libre, une oppression très réelle, qui raréfie l'air partout où l'on se déplace.

JEAN LIBERT, *Le Rouge et Le Noir*, 29-6-38.

M. Jean Paul Sartre se révèle avec ce livre un écrivain avec lequel il fau dorénavant compter. Il a un sens aigu des plus graves problèmes et il sait indiquer avec netteté et force...

ANDRÉ PERRIN, *Le Mois*, 1-8-38.

La Nausée est du point de vue purement littéraire très remarquable. On l'impression, en lisant la confession de Jean Paul Sartre, qu'un esprit tout à f original a fait son apparition dans le monde des lettres.

G. A. ROULHAC, *Le Populaire de Nantes*, 25-9-38.

Ce livre vaut surtout par la manière dont il est traité, par la précision de l'analy qui n'étonne pas du philosophe qu'est son auteur, et par un don étonnant de rend sensibles les émotions les plus abstraites, qui assure au livre valeur d'œuv d'art.

JEAN DANIELOU, *Etudes*, 5-10-38.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIR

nrf NOUVEAUTÉS

LUCIE DELARUE-MARDRUS

MES MÉMOIRES

UN VOLUME IN-8° SOLEIL, avec, en frontispice, un portrait de l'auteur.. **28 fr**
50 exemplaires numérotés sur alfa supérieur................. **52 fr.** *(épuisés*

EXTRAITS DE PRESSE

La petite enfance d'Honfleur, l'enfance de Saint-Germain-en-Laye, où la fillette ave ses sœurs animent le parc et la maison, ne sont pas dites tout à fait comme un conte ; semble que nous relisions, plus direct, le Roman des six petites filles. C'est de la vie enfan tine saisie et rendue avec sa vérité et d'autres œuvres de la romancière ont confirm combien elle avait le don de pénétrer les jeunes âmes. Toute cette partie du livre nous mêl aux scènes puériles, nous attache aux tableaux de fraîcheur. C'est une œuvre distinct parfaitement achevée dans une couleur neuve qui ne se fanera pas.

ALBÉRIC CABHUET, *L'Illustration*, 9-7-38.

Il y a bien longtemps que je n'ai lu confession publique si directe, si sincère, qui bou leverse le lecteur presque à chaque page. C'est là un document humain de premier ordr comme nous n'en avons sans doute pas de comparable dans la littérature d'aujourd'hu Ces Mémoires, en raison de leur franchise, ne sont pas écrits pour tout le monde ; mais n'est pas besoin d'être sorcier pour leur prédire un succès retentissant.

JEAN VIGNAUD, *Le Petit Parisien*, 15-7-38.

Ces mémoires de romancier et de poète sont d'abord des mémoires de emmes, c'est-à dire charmants, avec des observations aiguës, une verve mousseuse, des traits cruels e attendris, toujours directs, qui portent toujours.

J.P. M., GRINGOIRE, 22-7-38.

Voici, un livre qui, à des titres divers, est passionnant.

FRANÇOIS DE ROUX, *L'Intransigeant*, 27-7-38.

Voilà une vraie autobiographie dont la sincérité, on s'en apercevra à quelques trait n'est pas douteuse. Des portraits brillants, des confessions parfaites de ton, font de c livre de mémoires un recueil des plus attachants.

PIERRE LŒWEL, *L'Ordre*, 7-8-38.

Livre douloureux, livre amer, mais sonore d'ébats de galopades pour une part et, pou une autre, tout à fait divertissant.
Les enfances de l'écrivain, ont fourni des chapitres d'adorable féerie, d'éclatants po traits évoluent dans cette fresque de la société littéraire et artistique, ils la traversen ils marchent.
Tout évolue dans l'air vivant.

HENRI CLOUARD, *Le Jour*, 11-9-38

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAI

VIENT DE PARAITRE

LÉON BOPP

LIAISONS DU MONDE

(Roman d'un politique)

FORT VOLUME, AU FORMAT IN-8° SOLEIL, DE 545 PAGES. **45 fr.**
xemplaires numérotés sur pur fil Lafuma-Navarre............... **95 fr.**

L'AUTEUR ET LA CRITIQUE

est quelque chose dans le genre de l'Ancien régime, de M. Taine... Si l'on a isir et la curiosité d'opérer une ventilation des faits historiques et de ceux l'auteur a tirés de son ingénieuse misanthrophie, on pourra sans doute cons- que *Liaisons du Monde* renferme environ cinquante pour cent d'exactitude. de proportion ! Les meilleures sources des historiens sont loin d'en apporter nt. C. LAVAL, *Le Populaire de Nantes*, 18-9-38.

RÉPONSE : **Le réel et le fictif, dans le roman, peuvent se mêler en proportions infiniment variées. Et l'on pourrait essayer de classer les romans de ce point de vue.**
L. BOPP.

auteur... a raconté souvent de la plus agréable façon, en les déformant plus noins, quelques-uns des plus gros scandales de notre temps... Malheureu- ent c'est précisément l'homme qui demeure absent du roman de M. Léon Bopp... G. LE CARDONNEL, *Le Journal* 18-9-38.

RÉPONSE : **L'homme, les personnages ne sont point absents de ce livre, mais ils y apparaissent, y débutent chétivement, plongés dans un océan de conditions et de circonstances spirituelles, politiques et sociales.** L. B.

. Thibaudet avait accueilli avec beaucoup d'espoir les premières œuvres de Léon Bopp. Peut-être souhaitait-il obscurément que cet auteur abondant, écrit une sorte de Comédie humaine, soit le Balzac du roman français con- porain... En tout cas ce n'est pas un livre indifférent que nous donne M. Léon avec ce début de chronique imaginaire. Mais peut-être les vieux chroni- urs avaient-ils une fraîcheur et une naïveté indispensables qui manquent un à M. Bopp. *Vendredi*, 16-9-38.

RÉPONSE : **Pourquoi vouloir qu'une chronique soit naïve ?**
L. B.

ampleur même de ses intentions témoigne pour lui. Nous n'avons pas tant omanciers qui consentent à sortir de l'ornière même de leurs succès pour rder leur temps et faire vivre sa tragédie. Et puis il y a là des pages excel- es, parfois pimentées, parfois d'une cruelle justesse. M. Léon Bopp a le don résenter en les renouvelant certaines figures d'actualité... Sa vaste culture lui net d'exposer avec intelligence des systèmes scientifiques tout aussi bien philosophiques... De plusieurs auteurs qui furent à la mode, ou qui le sont, ace des silhouettes aiguës, parfois puissantes... Peut-être pourrait-on dire mot que le livre a presque tous les mérites, qu'il a presque toutes les sédu- ns, sauf les mérites que confèrent les séductions qu'offrent la passion, l'étincelle, agement... J. P. MAXENCE, *Gringoire*, 23-9-38.

RÉPONSE : **Et s'il témoignait, ce livre, d'une sorte de passion de l'impartialité, d'un égal respect pour les possibilités infinies de l'Esprit libre ?** L. B.

ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf VIENT DE PARAITRE

ERICH MARIA REMARQUE

LES CAMARADES

ROMAN

Traduit de l'allemand par MARCEL STORA

UN VOLUME IN-8° SOLEIL **25**

60 exemplaires numérotés sur alfa dans la collection " *DU MONDE ENTIER* " .... **50 fr.** *(épui*

EXTRAITS DE PRESSE

Remarque a un don de vie extraordinaire.

Dès le début du récit, tout, sans en avoir l'air, est admirablement en place po tragédie, tragédie classique, composée et unifiée avec une sûreté invisible, et c'est tou vie qui passe avec ses douleurs et ses joies, avec ses laideurs et ses crimes, avec ses coc nes même...

Les Camarades, est l'œuvre la plus originale, la plus sensible, la plus frémissant plus parfaite, la plus complète de l'auteur d'*A l'Ouest rien de Nouveau* et de *Après*.

LA PIE BORGNE, *Vendémiaire*, 31-8-

Nous voyons aujourd'hui que Remarque ne fut pas seulement un témoin exhauss la guerre. Mais sa vision est riche, et sa narration mordante dans le détail est charg philosophie humaine. La guerre l'a stigmatisé ; elle ne l'a pas créé, puis anéanti. un écrivain digne d'être obsédé par un grand sujet.

MARTIN MAURICE, *La Lumière*, 2-9-

A l'Ouest rien de Nouveau et *Après*, ressortissaient nettement au genre du documen romancé. S'ils avaient fait douter que Remarque possédait les dons du romancier créa l'éclatante riposte des *Camarades* serait décisive.

Le Progrès de Lyon, 9-9-

Erich Maria Remarque s'est complu surtout à peindre l'adorable figure de Patric le quatrième camarade, comme il y a trois mousquetaires — et c'est elle qui domine ce livre d'un fond amer et douloureux qui oppresse jusqu'au plus extrême de l'âme.

La traduction est excellente et permet d'apprécier le style de Remarque jusque ses moindres nuances.

PIERRE DE MASSOT, *Les Nouvelles Littéraires*, 24-9-

Je vous engage, si vous ne l'avez encore fait, à vous jeter sur ce roman. Vous lirez pas seulement d'une traite ; je vous prédis que vous le relirez. Il appartient à la gorie infiniment restreinte d'ouvrages qui s'incorporent d'un coup à l'esprit du lec Une fois qu'on est entré à leur suite dans l'intimité née soudainement avec des person hier inconnus, une familiarité affectueuse s'établit qui ne se dénoue plus. Voilà bien temps que, pour ma part, je ne m'étais senti aussi empoigné par le sentiment de pén à la suite d'un auteur, dans un monde amical qui ne se détachera pas de ma mén

PIERRE LŒWEL, *L'Ordre*, 10-10-


ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRA

rf VIENT DE PARAITRE

PAUL NIZAN

LA CONSPIRATION

ROMAN

N VOLUME IN-16 DOUBLE COURONNE................ 22 fr.

EXTRAITS DE PRESSE

La Conspiration est le roman de la colère... La colère est l'honneur de l'honnête homme, onneur de Nizan. Non seulement la colère contre la société, telle qu'elle ose survivre is encore contre ceux qui ont des yeux pour ne pas voir, et au premier rang de ceux-là, tre les jeunes hommes — pourtant les plus excusables — et la propre jeunesse de la ération de M. Nizan. Colère de l'auteur contre la jeunesse et le monde ; colère des nes gens contre le monde qui leur est fait, et contre eux-mêmes. A ce titre, le roman de Paul Nizan est l'un des plus précieux témoignages historiques que nous possédions sur emps oublié qu'on appelait encore hier, l'après-guerre.

Vendredi, 30-9-38.

Paul Nizan est un romancier communiste, comme d'autres sont des romanciers catholes. Je veux dire par là que la foi politique qui nourrit M. Nizan ne l'empêche nullement prouver qu'il connait la vie. Au contraire. Seulement il la connaît d'une certaine mare, sous un certain angle. Le critique ne peut que s'en réjouir, car il sait de longue date seul un parti pris violent mais contrôlé, est la meilleure condition d'une conscience irée du monde.

RAMON FERNANDEZ, *Marianne*, 5-10-38.

.. Une interprétation directe d'un milieu social avec des tableaux synthétiques bien evés, et une aptitude, aujourd'hui assez rare, à penser les sensations. Cela donne un le dense, où les mots portent leur pleine charge.

MARTIN MAURICE, *La Lumière*, 14-10-38.

Parmi les livres que les critiques ont trouvé sur leur table en rentrant de vacances, il en un dont l'accent incisif saisit d'abord. On lit et on voit passer sous ses yeux le portrait plus curieux de la jeunesse de 1928. C'est *la Conspiration*, de M. Paul Nizan.

HENRY BIDOU, *L'Europe Nouvelle*, 15-10-38.

Voici un des livres les plus remarquables qui aient paru depuis quelques années. Sa satire s'exerce avec impartialité sur tout et sur tous, nous en avons donné des exemples. e ironie terrible ne cesse d'imprégner chaque page, et c'est elle — effet paradoxal — rend si émouvante *la Conspiration*. Ce livre ne peut être négligé comme témoignage ni usé comme œuvre d'art. Sans attendre l'ouvrage plus vaste qu'il annonce, il compte déjà, n pas dans cette saison, mais dans cette génération littéraire. Il révèle définitivement un ivain, un homme. Son audace et sa tristesse profonde suffisent pour qu'on ne s'y trompe nt.

ANDRÉ THÉRIVE, *Le Temps*, 20-10-38.

ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf NOUVEAUTÉS

MARIE-ANNE COMNÈNE

GRAZIA

ROMAN

UN VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE .... 28 f
20 exemplaires numérotés sur alfa supérieur......................... 52 fr

EXTRAITS DE PRESSE (II)

Est-ce à dire que Grazia soit une sorte de chronique naturaliste ? Non sans dou les qualités de l'auteur d'*Arabelle*, sa délicatesse de touche, la limpidité de sc style, surtout ce don de sympathie d'une grande sobriété évocatrice qui lui e propre transparaissent ici.

EMMANUEL BUENZOD, *Gazette de Lausanne*, 31-7-38.

Il faut attendre quelquefois le romancier à ce chapitre de la mort. La plupa versent dans un sentimentalisme facile. Mais louons Marie-Anne Comnène, d'avo délicatement, de ses mains de femme, effleuré, rien *de plus*, le front de Grazia q meurt.

FERNAND DESONAY, *Nation belge*, 12-7-38.

A ce point de dévouement et de don il me semble que l'auteur a voulu montr que le mot de bonheur perd son sens. Bonheur tragique, injuste patience, bel simplicité, c'est surtout, ce n'est que la vie. Rien de plus émouvant, rien de plu profond.

HENRI CLOUARD, *Le Jour*, 4-8-38.

Le destin de Grazia s'il est moins émouvant que celui d'Arabelle nous appara sous la plume ailée de Mme Comnène plus riche en beautés discrètes, et l'atmosphèr de la Corse traditionnelle est ici remarquablement évoquée par un écrivain qui lu doit le meilleur d'elle-même : la santé, l'équilibre, la vigueur et l'abondance de s sève.

E. LAMAZE, *Bulletin des Lettres*, Lyon, 25-7-38.

Il me plait qu'entre platonisme et cynisme une femme sache tenir en 1938, l juste milieu.

ARMAND PETITJEAN, *Vendredi*, 7-7-38.

Si plus d'un épisode en est douloureux, une grande sérénité est-elle du moin constamment répandue sur l'ensemble du tableau. Mme Marie-Anne Comnène sait affirmer avec une puissance renouvelée la noblesse et la beauté de la vi

HENRI MARTINEAU, *Le Divan*, octobre 38.

 ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIR

EDITH SITWELL

LA REINE VICTORIA

Traduit de l'anglais par JEAN TALVA

[U]N VOLUME IN-8° SOLEIL, sous couverture illustrée... 32 fr.

EXTRAITS DE PRESSE

...le récit fort documenté, et parfois saisissant de Mme Sitwell.

LÉON DAUDET, *Candide*, 11-8-38.

[I]nstructif autant qu'amusant, d'un style très personnel, ce livre est plein d'in-[tér]êt.

JEANNE FERNANDEZ, *Le Jour*, 3-9-38.

L'ouvrage que Mme Edith Sitwell consacre à *la Reine Victoria* n'est ni un précis [his]torique ni une biographie romancée, mais un essai psychologique sur l'enfant, [la] jeune fille, la jeune femme amoureuse, la jeune mère, et la veuve prématurée [et] inconsolable que fut Victoria d'Angleterre. Due à l'intuition féminine et à la [fan]taisie érudite cette œuvre offre des images alternées, sous les doubles aspects [de] l'ombre et de la lumière, de l'époque Victoria.

L'Illustration, 3-9-38.

Dans le copieux et vivant ouvrage de Mme Edith Sitwell sur *la Reine Victoria*, [exc]ellemment traduit par M. Jean Talva, il ne faut point chercher une histoire [du] règne victorien, qui emplit la plus grande partie du XIXe siècle. Mais on y trou-[ver]a, par contre, un récit passionnant de la vie privée de la souveraine et un por-[tra]it très poussé de cette femme énergique et volontaire qui fut, dans l'intimité, [un]e épouse et une mère parfaite.

GEORGES MONGREDIEN, *Ric et Rac*, 28-9-38.

Un livre à lire, et qui se lit avec le plus réel intérêt...

LOUIS PIÉCHAUD, *L'Epoque*, 1-10-38.

C'est bien l'étude de la reine Victoria que nous avons ici, non pas, comme on [po]uvait s'y attendre, une histoire de l'Angleterre sous le règne de l'impératrice-[rei]ne. On ne saurait parler d'un panégyrique. Il s'en faut grandement. Mais pas [da]vantage d'un réquisitoire. Edith Sitwell montre quels immenses progrès furent [ac]complis, sous le long règne, en faveur des classes pauvres, des déshérités, des [mi]sérables, encore si dépourvus à l'avènement de Victoria... D'excellentes pages, [en] passage, sur le prince consort.

LÉON TREICH, *Gringoire*, 28-8-38.

ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

F.

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

CHOIX DES ÉLUES

CHAPITRE PREMIER

Non ! Ce n'était pas supportable. Elle ne pouvait plus s'en tirer par la négligence.. Si, le soir de sa fête, en plein dîner, au milieu de ceux qu'elle aimait, dissimulée sous le rire et sous le bonheur, cette angoisse arrivait à la trouver, à la prendre, cela devenait une énigme, ou quelque annonce ; il allait falloir aviser. Elle avisa aussitôt, de cette pensée déliée et loyale que son mari comparait à ses doigts, baisant les doigts parce qu'il ne pouvait par malheur baiser qu'eux, des deux termes également chéris de sa comparaison... Car c'était toujours à elle que les enfants apportaient les boucles trop compliquées, les lacets de souliers forcés, les cordes à sauter emmêlées : en une minute tout était résolu. Son fils, — il étudiait sans doute alors Alexandre le Grand, — avait un jour confectionné ce qu'il appelait le véritable nœud gordien ; elle l'avait dénoué en le touchant, et l'ancien, l'historique, affirmait l'enfant, était peut-être plus facile... Il fallait aviser, tourner la tête du côté de l'ennemi, le regarder en face. Jusqu'ici elle avait pu remettre le débat. Chaque fois que l'angoisse était venue, une expli-

cation plus ou moins valable s'offrait. La première fois, à Santa Barbara, dans cet hôtel où une dame blonde couvertes d'émeraudes avait un tic des mâchoires, son mari était absent, le vent soufflait. Peut-être, dans le codex des angoisses, l'angoisse produite dans l'épouse par la combinaison d'un époux absent, d'émeraudes, de tics et de grondements de tonnerre est-elle une angoisse tout ce qu'il y a de plus normale. La seconde fois, c'était un matin, dans son lit, en ouvrant les yeux. Elle ne s'en était pas préoccupée autrement : elle avait pensé que c'était la fin d'un cauchemar dont elle ne se rappelait pas le début. La troisième fois, la dernière avant aujourd'hui, son fils et sa fille étaient en Arizona, et tout s'expliquait au mieux, par une appréhension, par un don de seconde vue, puisqu'ils avaient, ce matin-là, au détour d'un chemin, manqué mettre le pied dans un nœud de serpents à sonnettes, un de ces nœuds contre lesquels les doigts d'une mère, même s'ils y plongent, sont impuissants. Tout s'était passé, en somme, comme si l'absence était la cause de ce mal, comme si elle ne pouvait plus supporter l'absence de ceux qu'elle aimait, d'un seul de ceux qu'elle aimait. Elle avait obéi. Elle avait sacrifié cette espèce de goût qu'elle avait pour l'absence, pour les absences. Car elle supportait les absences des siens avec sérénité, dans une sorte de modestie, non pas comme s'ils étaient partis, mais comme si c'était elle qui se dégageait d'eux, par discrétion, qui les relevait pour quelques jours de leur mission de fils ou de mari. Aux gares, aux bateaux, quand ils s'en allaient, elle sentait en elle, à côté du chagrin, cet apaisement de les savoir allégés d'un poids, du poids de l'épouse et de la mère la plus chère. Elle les sentait dégagés de ses soins, de sa garde, c'est-à-dire des dangers, des maux. Son fils absent, même quand il avait trois ans, était pour elle ce qu'eût été pour une mère pieuse un fils dégagé de l'existence, un fils en sûreté... Très bien ! Cette remise de sa famille à un guide divin, à une

cuisine et à un blanchissage divins, qu'était l'absence, il n'en serait plus question, elle ne la quitterait plus, elle ne voulait plus souffrir à ce point... Car c'était une vraie douleur. Une torsion... Un affaissement... Ce que l'on devait éprouver du décrochement de l'étreinte avec un démon, c'était cela : c'était le contraire de la volupté humaine. En tout cas, c'était au-dessus des forces. D'autant qu'il s'y mêlait une espèce de remords, comme elle imaginait qu'elle eût pu l'éprouver si elle avait trompé... Très bien !.. Il ne serait plus question cette année d'excursions séparées, de voyages à un seul, elle supprimerait pour elle les saisons de léthargie maternelle, pour les trois autres cette liberté avec séraphins de l'absence. Elle le leur avait dit. Ils avaient sauté à son cou. Elle avait été émue de voir qu'ils n'avaient accepté que pour elle cette convention de séparation joyeuse. Ils s'étaient rués sur elle. Il avait fallu vraiment toute l'indifférence des étoffes ou de la peau humaine pour qu'ils ne restent pas pour toujours rivés, agrippés, collés à elle. De ce jour il semblait qu'il n'y eût plus entre elle et eux d'appréciation de la distance, ils se butaient à elle, ils ne pouvaient passer près d'elle sans l'effleurer, sans se cogner. La forme naturelle de la famille était devenue la mêlée et le cortège. Ils se réunissaient sans cesse autour d'elle, dans sa chambre, dans la cuisine ; on la suivait comme si elle transportait partout où elle allait la nourriture et le cœur de la maison. Elle le transportait, c'était son cœur. De ce jour tous s'étaient mis à avoir une santé parfaite, comme si cette variété d'absence qui s'appelle la mort était aussi définitivement écartée. Ainsi s'était formée la famille qui eût eu le plus de chance d'être anéantie en cas de catastrophe, de peste ou d'inondation. Ce soir de fête, cet anniversaire de ses trente-trois ans, était vraiment la fête d'une présence qu'attisait encore l'éloignement de France, dans cette ville de Californie où le père était ingénieur. Chacun de ces quatre êtres était avec les

trois êtres qu'il aimait le plus. Chacun prenait le potage, riait, plaisantait avec les trois êtres qu'il aimait le plus. La soirée, la nuit, le lendemain, la vie de chacun — et tout ce qu'ils comportaient, le réveil, les repas, le travail, dans l'imagination des enfants le mariage avec sa suite d'autres enfants, qui se marieraient et auraient d'autres enfants dont pas un ne quitterait les autres, — s'écouleraient avec les trois êtres qu'il aimait le plus. Et la plus aimée des quatre êtres était elle. Et elle était à peu près sûre que c'était elle aussi qui aimait le plus. Et voilà que soudain ce mal, qu'elle croyait venir de leur absence, revenait en leur présence... Une douleur la traversa... Mon Dieu, pourvu que ce ne fût pas de leur présence !

Le repas, qui dans les autres familles est la plus intime réunion de leurs membres, était dans celle-là presque une heure de séparation, puisqu'il mettait entre eux des espaces incompressibles. Elle profita de ce moment où elle n'était pas caressée, embrassée, étreinte, pour en finir avec cette menace, pour en trouver le mot... Ce n'était pas une appréhension. Aucun péril ne flottait autour de ces têtes, elles étaient éclatantes, elles faisaient signe au bonheur comme des phares, chacune avec son système lumineux, Pierre le mari avec ses deux sourires, un grand, un petit, qui se suivaient à une seconde toutes les minutes, Jacques le fils avec son visage même, qu'il levait et abaissait, Claudie, la fille, phare plus sensible. avec ses battements de paupières... La mort n'était pas là, la mort de l'un d'eux. Edmée aurait pu jurer que ce n'était pas une menace à brève échéance. Elle était sûre de pouvoir deviner l'approche de la mort, non pas à un coup de brute dans son être, mais au contraire à une espèce de renoncement, de relâchement. Elle l'avait devinée pour une cousine, pour son père. Alors elle sentait la mort dans la légèreté des rideaux, dans le jeu des tapis, à la gaieté même des malades, à une toute petite

baisse de la proportion dans l'air de l'oxygène. Quand son père lui avait dit « je suis guéri », elle avait compris « je suis mort ». Elle l'avait pris dans ses bras, il était mort... Il ne s'agissait pas non plus de sa mort à elle ; les médecins qu'elle avait consultés après la troisième alerte étaient unanimes. Tout d'elle était parfait : « S'il vous arrivait d'aller trop bien, avait dit l'un d'eux, peut-être pourriez-vous aller un peu mal ». A moins que par un hasard de la création elle ne fût liée à un être inconnu d'elle, qui habitait un autre monde, et qui l'avertissait ainsi d'une mort dont elle n'aurait aucune mention et aucun chagrin, la mort était loin, elle en était sûre. Elle éprouvait aujourd'hui, au contraire, un sentiment d'absolue sécurité, l'assurance absolue que les ancêtres des microbes qui devaient un jour apporter dans cette maison les scarlatines, les oreillons, les aortites n'étaient pas encore procréés, que jamais n'avaient été plus loin d'un groupement humain l'asphyxie par le gaz ou l'éboulement dû aux termites. Ce n'était pas non plus une de ces angoisses de famille qui vous accompagnent dans la vie et vous restent de vos grands'mères comme des dots et des capitaux d'angoisse. Celles-là, elle les connaissait, elle n'eût voulu pour rien au monde y renoncer ; l'angoisse de la guerre, par exemple, où son frère était mort, et qu'elle avait parfois, non comme un souvenir, mais toute fraîche, comme si la bataille avait eu lieu hier. Elle tenait, elle se plaisait à ces deuils nouveaux de morts anciennes, à ces désespoirs tout neufs sur de vieux renoncements. Non. Tout ce qui sanctifie l'angoisse, famille, avenir, passé, n'avait rien à voir dans son mal. La seule vérité qui s'en dégageât vraiment ce soir, après cette réflexion dans un champ que les enfants n'avaient pu troubler de leurs aimants, la solennité du repas les empêchant de se lever à chaque instant de table, était bien cette impression de faute, de tromperie. C'était bien comme si elle abusait de leur confiance, comme si elle

cachait une faute dont ils devaient souffrir, rougir. Elle imaginait mal le retour au foyer de la femme adultère, mais elle pensait ce soir, qu'en dépit de sa vertu, de sa loyauté, de son amour, elle portait la peine et le remords, quand il y a remords, de la femme adultère.

Voilà qu'on offrait du champagne à la femme adultère. Son mari s'approchait, ne pouvant y tenir, et l'embrassait. Les enfants se ruèrent sur la mère adultère, avec le problème nouveau de l'enlacer un verre plein à la main. Puis ils regagnèrent leurs places, pour la cérémonie du gâteau. A voir leurs trois visages éclairés par les trente-trois bougies, car Pierre avait fait éteindre l'électricité, leur joie plus vraie et plus colorée encore sous ces lumières naturelles, Edmée était prise de révolte contre ce suborneur qu'elle ne connaissait pas. C'était la honte et l'indignation de celle qui a été prise pendant son sommeil. Elle n'est pas responsable, mais quand même cela y est. Car tous trois la croyaient le modèle de cette pureté, la plus grande au monde, qui est le bonheur, et que voulait dire ce coup au cœur sinon qu'elle n'était pas heureuse ? Ils triomphaient, parce qu'ils se croyaient au moment suprême de ce bonheur, et qu'ils pensaient modestement en être une des causes. Les lampes s'étaient rallumées. Pierre découpait le gâteau sur lequel était écrit son nom, son nom de bonheur, Edmée, en lettres blanches, un beau gâteau, nominatif comme une tombe. Les enfants se battaient pour avoir à manger le plus de lettres de son nom, le mari généreux ne se réservant que l'e muet, la dernière. C'était un gâteau bourré aussi de ramboises, les premières de l'année.

— Faites des vœux, mes enfants !

Tous deux se turent une seconde, obéissant au père. Ils étaient trop jeunes pour faire un vœu autrement qu'en silence. Et l'on devinait ce qu'étaient ces vœux. Tous la concernaient. C'était le vœu pour qu'elle restât toujours la plus belle, qu'elle ne vieillît pas, qu'elle ne

mourût pas, que personne aussi de la famille ne mourût, pour lui éviter des chagrins, le vœu qu'on restât toujours ainsi, sans avoir de vœux à faire.

— Pour que tu aies la plus belle auto, dit tout haut Claudie.

— Les belles autos ne font pas le bonheur, dit son frère.

C'est à ce moment que tous virent deux larmes dans ses yeux. Elle avait le visage bien droit, presque sans expression, le visage de ceux qui sentent l'éternuement venir, et deux larmes venaient, grossissaient dans les prunelles, bien au centre : on les sentait poussées par mille larmes. Pourquoi pas l'éternuement, pourquoi des larmes ? Pourquoi la phrase des enfants les avait-elle soudain chassées d'une réserve qu'elle croyait si sûre ? Qu'il lui suffise désormais d'entendre le mot bonheur pour pleurer, à moins, mais c'était peu probable, que ce ne fût le mot auto, c'était vraiment peu sérieux. Le pire était qu'ils les avaient vues, qu'ils en étaient émus jusqu'au cœur, qu'ils croyaient ces larmes venues de la soirée, de la bienheureuse soirée, du bonheur, comme disait Jacques. C'était deux larmes qu'elle sentait de sang, mais qui n'en étaient pas moins transparentes et pures. Six regards tendres les touchaient. Les enfants mangaient plus recueillis le prénom de cette mère qui pleurait, devant eux, de la joie d'être leur mère. Le mari en avait les larmes aux yeux. « Heureuse femme qui a le droit de pleurer de bonheur, pensait-il, car elle ne se farde pas ». « Evidemment, pensait-il encore, s'il y avait à faire quelque chose ce soir, au point où nous en sommes, c'était pleurer ces deux larmes. Moi, je suis un idiot, j'ai préparé un feu d'artifice. Un feu d'artifice de chambre, avec seulement des soleils, car les fusées droites sont impossibles dans un appartement. Mon beau feu d'artifice est mouillé »... Jacques, aussitôt après avoir vu apparaître les larmes, avait baissé la tête, ne la relevait

plus, calculant, dans sa honte de garçon, le temps qu'il fallait aux larmes pour tomber, pour s'évaporer. Claudie seule ne perdait pas un détail du spectacle. C'était la première fois qu'elle voyait pleurer, non pas seulement sa mère, mais une femme. Elle savourait cet instant interdit. Elle fixait des yeux les larmes elles-mêmes, elle devinait que le coup de coude de Jacques n'avait d'autre but que de l'en distraire et n'y répondait pas. Pauvre Jacques, qui, la semaine dernière, quand ils avaient vu un blessé dans la rue, et que le sang soudain était sorti de la blessure, avait voulu l'empêcher de regarder le sang. Pourquoi les garçons ont-ils honte du sang, honte des larmes ? Voilà qu'il la pinçait maintenant. Et le père lui-même s'en mêlait :

— Au feu d'artifice, les enfants !

Le dérangement donna du moins à Claudie, sous le prétexte d'embrasser sa mère, l'occasion de voir les larmes de près, d'y mouiller sa joue, Jacques passa très au large.

***

Les enfants étaient couchés depuis longtemps. Pierre se couchait. Edmée tardait à le rejoindre. Elle aimait, l'époux et les enfants étendus, vivre un moment une vie verticale et qui n'atteignait personne. C'était sa vie en dehors des vivants, sa vie avec les objets. Elle allait de pièce en pièce, les touchant longuement, les regardant. Il y avait une sorte d'ordre de nuit que réclamaient les cadres, les cendriers. Il y avait à relever les tableaux que le jour avait penchés. Elle touchait le cuivre, l'argent, l'étain. Elle touchait le merisier, le bois de rose, l'ébène. Elle n'évitait pas les miroirs. Elle leur donnait sans hâte son reflet tout sombre, comme une nourriture qu'ils devaient absorber lentement. Ce soir, la grande armoire à glace la prenait plus lentement encore. Il fallait vraiment la nourrir à la main, au sein. Il fallait se coller à elle...

— Maman, tu cherches les cornichons ?

La tête seule de Jacques était encore réveillée. Il ne pouvait que tendre les lèvres pour embrasser Edmée. Tout autre mouvement lui était impossible. Elle se pencha jusqu'à lui. Elle lui frotta le front de son front. Elle le nourrit comme un objet.

— Tu cherches les cornichons ?

Une nuit, voilà deux ans, son mari l'avait surprise dans l'office avec les cornichons. Il ne l'avait pas trouvée auprès de lui dans un réveil, s'était précipité à sa recherche, et l'avait soudain aperçue, toute sage, un cornichon à la main, un autre dans la bouche. Dès le matin les enfants avaient su l'histoire. C'était devenu une légende, qu'on rappelait les jours où l'humeur de la famille était à la tendresse. Cette mère si belle, si parfaite, qui s'évadait du sommeil pour puiser des cornichons au pot de grès, quel assaisonnement pour le cœur ! Jacques souriait. Cette soirée de bonheur qui se terminait par un épisode aimé, c'était trop beau... Edmée fut à nouveau sur le point de pleurer... Ah oui, elle en cherchait, des cornichons !

— J'en voudrais un.

— Dors... Dors...

— Va en chercher deux. Un pour toi. Un pour moi.

Elle y alla. Dans l'office elle ouvrit le placard. Le chien s'étira, un vieux chien de huit ans, au nez usé, qui ne reconnaissait plus les mets que par la vue du plat, et qui retourna la tête quand elle prit le pot... Non, non, qu'il se rassure !... Les cornichons étaient bien là. Et ces petits cœurs sur le papier, c'était les clous de girofle. Cette branche digne comme une branche de buis, c'était le thym. Et l'amour filial, et l'amour maternel et l'amour conjugal eux aussi étaient là, qui auraient dû saler, poivrer, embaumer cette journée. Et tout était fade. La nuit était fade. Le chien, à nouveau endormi, était un paquet de fadeur. Elle prit un cornichon, elle le mangea,

pour sentir son amertume, son vinaigre, pour que sa vie fût une minute acidulée.

— Ouvre la bouche.

Jacques ouvrit la bouche, une bouche surprise, malgré l'attente, toute maladroite. Il est difficile d'ouvrir la bouche et de sourire à la fois, surtout en dormant. Car déjà le sommeil l'avait repris. Et de parler en même temps, car il voulait dire merci, et à demain, et bonne nuit. Et il avait décidé aussi de dire enfin à sa mère, longuement, ce qu'il ne parvenait pas à lui dire le jour, que rien n'était plus beau qu'elle, qu'il l'adorait, qu'il se tuerait pour elle. Mais déjà Edmée piquait le cornichon dans les lèvres entr'ouvertes. Il le croqua,et ses yeux tournèrent.

Du lit voisin, Claudie appelait et réclamait sa part.

— Attends-moi, je reviens.

La fillette attendit, engourdie, mais heureuse. Elle aimait ces absences de sa mère, quand elle la savait présente. L'idée que sa mère, dans la cuisine ou dans l'office, s'attardait à ces travaux humbles de jour mais nobles la nuit, le rangement des bocaux dans les armoires, le nettoyage de l'évier, l'alignement des couverts, le tri des fourchettes et des cuillers du grand service, l'emplissaient d'une attente mystérieuse et de confiance dans la vie. Que cette mère si belle, aux mains si fines, non pas dans sa robe de chambre mais encore habillée, encore avec son chapeau, avec ses bagues, furetât dans le frigidaire, vérifiât la boîte aux déchets, elle goûtait cela comme une joie étrange, presque voluptueuse. Parfois, un bruit lui parvenait, léger, d'une assiette déplacée, d'une bouteille débouchée : sa mère sans doute vérifiait si c'était un reste de bon vin ou de vinaigre. Parfois un vacarme ; sa mère déplaçait le buffet, car, faible le jour, incapable à la lumière du soleil de soulever un poids, Edmée devenait au cœur de la nuit plus puissante qu'un déménageur, et remuait les tables, et se livrait parfois à une

révision complète de l'ordonnance du mobilier, liquidant des disputes intérieures de dix ans sur la place d'un buste en marbre ou du secrétaire, sans qu'une tache ou un pli en restât sur sa robe. Parfois, comme ce soir, des silences interminables, pendant lesquels on pouvait croire que sa mère était passée de l'appartement dans l'appartement invisible. Claudie seule connaissait cet appartement invisible, seule avec sa mère. L'accès en était facile. Il suffisait qu'ouvrant l'escalier de service, sa mère toute décolletée prît la grande échelle de secours, et montât mille barreaux, pour qu'elle arrivât dans cette maison des airs où des hôtes plus intelligents et moins aveugles que ceux des appartements visibles la recevaient, lui disaient qu'elle était la plus belle, la couvraient de perles, de fleurs, et l'entraînaient dans les tourbillons de la danse et du plaisir... Quand elle redescendait enfin l'embrasser, Claudie triomphante la prenait à bras-le-corps comme on prend ceux qui viennent de vaincre, dont on est fier. Elle embrassait cette main que tous les extraordinaires amis invisibles avaient baisée ; elle sentait sur sa mère toutes les fleurs inconnues, elle s'égratignait aux nouveaux bijoux... Sûrement elle était là-haut, en ce moment. Ce soir même, après la fête de famille, ces dizaines d'hommes splendides, ces dizaines de femmes superbes avaient attendu Edmée en haut de l'échelle de fer, et l'avaient tirée à eux par les deux bras au-dessus de la ville, de la gouttière, et de la nuit... Pourquoi son père n'était pas monté, Claudie avait mille réponses à cette question. Père était quelqu'un que Claudie mettait le soir dans son lit comme à la poste et qui vous revenait avec le courrier du matin. Père avait le vertige, il fût tombé sur le sol avant le millième barreau. Il eût été ridicule de voir Père gravir en pyjama l'échelle derrière sa femme : Père ne s'habillait pas pour se coucher. Il n'était pas dit non plus que Père pût respirer à cette altitude, l'avion déjà lui faisait mal... Donc mère, en ce moment seule

là-haut, présidait au découpage d'un gâteau où les lettres géantes du mot Edmée étaient disputées à prix d'or, d'autant que celui qui avait la lettre D acquérait le droit d'embrasser Edmée elle-même... Que le silence était profond ! Que la réunion devait être belle, d'où sa mère allait revenir, sans que la danse l'eût essoufflée, sans que le triomphe en troublât son cœur, avec le petit cornichon volé parmi les caviars et les champagnes... Cependant Edmée était assise sur l'escalier de l'office, les bras tombant, devant l'armoire aux épices grande ouverte, comme devant une fenêtre...

— Ouvre la bouche.

Claudie ouvrit la bouche. Elle reçut le cornichon comme elle recevait jadis le biberon, le suça, s'endormit... Voilà le lait, Seigneur, dont je nourris maintenant ma fille.

— Edmée !

On l'appelait de la chambre.

— Moi aussi. Choisis-moi le meilleur.

Son mari aussi voulait un cornichon. Elle en fut attendrie. Lui qui n'avait pas assez de mots durs pour les moutardes, les confits, les assaisonnements, cédait ce soir. Elle alla chercher un cornichon. Bien qu'on ne choisisse pas les cornichons, elle lui obéit, elle prit celui qui, par son architecture, sa sculpture, ses reliefs, revendiquait le titre de cornichon du chef de la famille, et, du bout des doigts, à travers couloirs et salon, elle l'apporta. Il la regardait d'yeux tendres auxquels la pénombre donnait le secret et l'attrait d'yeux inconnus. Et lui aussi n'avait que les lèvres mobiles dans un corps paralysé : il les tendait, le visage serein, reconnaissant, avec cette moue des petits communiants qu'on aperçoit de profil, dans les églises de campagne.

Elle lui donna cette communion amère.

***

CHAPITRE DEUXIÈME

« Comment étais-je, à deux ans ?

— Très jolie. Très gentille.

— Tu as des portraits de moi, à deux ans ?

— Si tu parlais quelquefois d'une autre que de toi, dit le père. Ni ta mère ni moi ne te répondrons plus, quand tu poseras des questions sur ta petite personne.

— J'ai huit ans. J'ai le droit de me connaître.

— Tu as le droit de te taire. »

Claudie se tut. Il y avait à se taire dix minutes, le père partait pour son office dans dix minutes. Mais elle rougit de l'injustice. Comme si c'était par égoïsme qu'elle aimait qu'on lui parlât d'elle ! Il y avait une série de cent, de mille petites filles qui s'étaient succédé jour par jour pour donner la Claudie d'aujourd'hui, et son père lui refusait le droit de les connaître, de les aimer ! Se doutait-il, le pauvre père, qu'elle n'aimait jamais le père d'aujourd'hui, tandis que le père d'hier, si maladroit avec ses soleils pour appartements, le père de l'autre mois, si piteux au-dessus de son radiateur défoncé, l'emplissaient d'humilité et d'obéissance ? Toutes ces petites personnes disparues grâce auxquelles elle était arrivée à se tirer d'affaire dans la vie, celle qui s'était sacrifiée pour sa scarlatine, celle qui s'était fait prendre à sa place le doigt dans une portière, cette multitude de Claudies, de Claudettes, de Claudines, de Clo-Clo, — car il y avait eu une Clo-Clo paysanne pendant six mois, — elle en rassemblait les photos, non pas comme des photos d'elle, mais comme des portraits de famille. Elle ne descendait pas d'Eve, mais de la Claudie de huit jours dont le portrait ouvrait l'album, étrangement nue et maternelle. On saurait plus tard si elle y gagnait. Jacques évidemment descendait d'Adam, et non de Jacques. Sur les photos où il figurait auprès de sa sœur, il n'osait se regarder.

Il croyait que le petit Jacques de trois mois, qui suçait son orteil, le Jacques qui pilotait un avion de carton, c'était lui... Alors que c'était tout ce qui de lui n'était plus. Alors que c'était tous les frères morts de Claudie, ses mille frères morts, que Claudie adorait, tandis qu'elle éprouvait pour le seul frère survivant des sentiments assez mêlés. Lui baissait les yeux, dans une fausse pudeur, comme la veille, quand il n'osait regarder les larmes de sa mère. Les hommes n'osent rien regarder en face, pas même ceux qui pleurent et qui ne nous voient pas. Avoir la chance de voir pleurer sa mère et détourner les yeux ! Elle, Claudie, n'avait pas cligné, de la seconde où elle avait deviné ce qui se préparait dans les yeux de sa mère. Les larmes s'étaient amassées, avaient brillé, avaient coulé, avaient coulé sur la nappe, Claudie les avait touchées de la main, sans en avoir l'air, en quittant la table. Elles avaient été nettes, précises, comme les gouttes pour la toux quand elles sortent du compte-gouttes. Il y en avait eu deux... C'était un remède à deux gouttes... La droite était tombée la première...

Le père l'embrassa, se fit embrasser, sortit... S'il avait su que Claudie embrassait sur lui non le père présent mais le père contre lequel elle avait lancé son œuf à la coque, voilà trois mois, il eût évité de se courber aussi bas pour recevoir le baiser.

— Où allons-nous, Claudie ? dit la mère.

— Chez Monsieur Warrin, pour mon tableau.

— Allons chez Monsieur Warrin.

Edmée était parfois terrifiée par Claudie. Il y avait dans cette fille de huit ans un instinct qu'elle ne pouvait s'empêcher d'admirer, un instinct, espérait-elle, car si c'était un raisonnement ou un sentiment, il valait mieux ne pas y penser. Claudie, de tout son petit corps, sinon de son petit cerveau, nourrissait une volonté calme, dissimulée, discrète, mais infatigable, mais obstinée, à ménager à sa mère les entretiens avec les hommes. Elle

ne semblait pas faire de choix. Que sa mère parlât avec un ami du père, un irlandais sergent de ville, un jardinier, elle prenait tout de suite un air absent, elle était vraiment absente, on la retrouvait derrière un bosquet, à lire ou à glisser des cents dans une boîte à sous. Elle n'était pas curieuse, elle n'écoutait pas. Un devoir lui commandait de laisser sa mère seule avec les hommes, et c'était tout. Seule avec tous les hommes seuls, même les laids ; Claudie était déjà avertie, Dieu sait par qui, que la laideur des hommes n'est qu'un masque... Avec tous les hommes sauf avec son père. De lui, elle était jalouse. Elle n'acceptait pas, quand ses parents se couchaient, qu'il fût dit que ce père allait rester tranquille avec sa femme. Elle devinait à des signes qui échappaient à Edmée elle-même les soirs où la tendresse du père prenait des formes menaçantes. Il y avait toujours alors un incident, causé par elle, avec l'aide de l'orage, d'un rat, de la colique, certaine nuit avec l'aide d'un vrai petit tremblement de terre, pour lui permettre de couper le duo de calme et d'entente déjà établi dans le bureau ou le salon. Que de fois aussi, avant le jour, Claudie s'était glissée dans le lit de ses parents pour empêcher leur connivence ou leur union à l'aube même, empêcher qu'il n'y eût entre ses parents un éveil, des premières paroles, une aube conjugale. Edmée s'amusait de cette obstination et de cet à-propos. Cette apparition, soudaine comme une naissance, de la petite fille après le moindre baiser, la moindre étreinte, cette petite fille qui s'entêtait à renaître à chaque mouvement de tendresse de son mari, cela lui donnait exactement le plaisir que lui avait donné la première arrivée de Claudie, voilà huit ans ; un repos, une détente de ce lien conjugal qui lui était doux, mais qui était un lien. Elle secondait par son inaction ce tiers qui redonnait aux caresses un caractère défendu, qui organisait par toute la maison une chasse impitoyable à la tendresse maritale et à ses consé-

quences subites, et la reléguait au lit et au cœur de la nuit. Cela suffisait à Edmée. Mais son mari était furieux. Il n'acceptait pas de n'avoir sa femme qu'à minuit, seule heure à laquelle on fût sûr du sommeil de Claudie, et dans l'ombre, alors que leurs deux corps étaient devenus anonymes. Il en voulait à la petite fille de sa propre bêtise, de sa capitulation devant elle, — mais que faire ? — du peu d'esprit, un jour où il embrassait sa femme à la faveur du couloir, qu'il avait mis dans sa réponse à la petite Claudie, née brusquement à leurs pieds et qui les regardait bien en face :

— Ta mère a quelque chose dans l'œil. Je le cherche.

— Oui, cela fait très mal, avait répondu Claudie.

Et elle avait ajouté :

— Tu as bien le droit d'embrasser Maman.

Mais d'un ton, d'un visage, d'une âme qui disaient justement le contraire, et comme elle restait là, il avait bien fallu que le père partît... Tandis que, dès qu'il s'agissait d'un autre homme, Claudie s'effaçait. Elle n'était pas née. Elle ne naissait pas. — Je vais dans la bibliothèque, disait-elle, si la mère recevait la visite d'un ami, et elle allait dans la bibliothèque, elle s'installait au seul endroit de la bibliothèque d'où l'on ne vît rien de ce qui se passait au salon, d'où l'on entendait la porte de la rue s'ouvrir, et elle ne bougeait plus. L'heure du goûter pouvait passer, le téléphone appeler, elle gardait sa consigne, à moins que par hasard le père ne rentrât. Elle était la première à l'entendre, elle toussait fort, — le rhume sans doute pris dans la bibliothèque trop fraîche, — et rejoignait sa mère, se hissant sur les genoux du visiteur, l'embrassant, tirant sur ses cheveux comme pour changer des empreintes ou détourner des soupçons. Edmée intriguée avait en vain voulu tirer l'énigme au clair. Elle avait seulement constaté que Claudie était naïve, pure, arriérée même, et extraordinairement franche, excepté dans cette comédie. Elle ne lui en voulait donc pas.

Son honnêteté s'accommodait comme d'un jeu ou d'une promesse de cette complicité naturelle.

Frank Warrin n'avait pas plus tôt ouvert la porte de son atelier que Claudie avait disparu vers la cuisine...

— N'est-ce pas que maman est belle ? avait-elle eu le temps de dire en passant.

— Mais nous venons pour achever ton portrait ! » criait Edmée. En vain. Claudie se dérobait aux baisers de Frank, comme si elle les eût volés à quelqu'un de plus qualifié qu'elle, se dérobait comme si elle savait ce que sont de vrais baisers, avec hâte, sans laisser happer sa main, son bras, ou son manteau, tout comme eût fait la Païva, tout comme si elle savait qu'une femme ne fût-elle retenue que par sa ruche ou son sac est perdue,... et déjà, dans la cuisine, elle accaparait Blanche Pearl, la négresse femme de charge, qui ne demandait pas mieux, elle aussi, mais en connaissance de cause, que de laisser à eux-mêmes Edmée et son maître. Dans une sagesse impromptue, qui devait servir de contrepoids à quelle folie, Claudie exigeait de Blanche Pearl qu'elle lui apprît le crochet, le tricot et le repassage. Ce que se seraient dit Edmée et Frank, peu importe, mais à la fin de la journée, Claudie saurait repriser ses chaussettes. Elle aurait appris aussi, par la pratique, qu'on doit laver les assiettes deux fois, à l'eau chaude, puis à l'eau tiède, et qu'il est bon de tapisser de papier les placards. Edmée constatait d'ailleurs que seules les situations équivoques où elle était poussée par Claudie donnaient à sa fille cette frénésie du ménage.

Sa palette pleine des couleurs de Claudie sur ses genoux, Frank regardait maintenant Edmée, les ravissantes couleurs d'Edmée, avec émoi et retenue, comme les seules qui ne dussent pas se décalquer dans ce lieu où les plus belles filles avaient laissé au moins leur ocre et leur rouge. Edmée était à l'aise, elle souriait. Elle aimait le tête-à-tête avec les hommes. Il suffisait qu'elle

fût enfermée avec l'un d'eux pour qu'elle fût dans une île avec l'un d'eux. Elle était naturellement portée à l'intimité avec tout compagnon, même fugitif. Elle ne se cachait pas qu'elle était une proie pour le tutoyage, la danse, les promenades où les bras sont dessus dessous, les voyages de nuit. Il avait fallu la dignité de son mari pour redonner de la gravité au danger et une équivoque au compagnonnage masculin. L'admiration que Pierre avait pour elle ne lui avait pas appris à s'admirer elle-même, à donner plus de prix à son intimité, mais l'obligeait avec la plupart des hommes à ces rapports compassés qui étaient sa vie avec Pierre. Par contre, l'éducation qu'avait voulu lui donner son mari sur les hommes n'avait pas atteint son but. Edmée n'arrivait pas, malgré les leçons, à distinguer aussi nettement que lui les hommes lâches, paresseux, travailleurs, et même — c'est à cette distinction qu'aurait peut-être le plus tenu Pierre, qui était grand et beau, — les petits et les grands, les laids et les beaux. Elle ressentait vis-à-vis de tous une espèce de bonne volonté, de fraternité, qui se traduisait fort bien, dans les soirées au clair de lune, par une promenade avec le plus gros ventre, ou, malgré la lune elle ne le voyait pas, avec le crâne le plus chauve. Pierre souffrait de cette impuissance de sa femme à le distinguer de ses subalternes en beauté et en force plus encore que de l'ignorance, d'où rien n'était parvenu à la tirer, de ses mérites de polytechnicien et d'ingénieur. Il se sentait aimé, il la sentait fidèle, mais l'idée qu'elle aurait aimé le premier venu, qu'elle eût été fidèle au premier venu, l'exaspérait au point que cette complète satisfaction de la vie à laquelle il était porté en était souvent compromise. Cette femme l'aimait, non parce qu'il était beau, courageux, intelligent, — les concours de Polytechnique ne sont pas des preuves infaillibles, mais si vous êtes classé premier à l'entrée et premier à la sortie, on ne saurait quand même parler de

coïncidence, — mais parce qu'il l'avait le premier demandée en mariage ! C'était là le premier des hommes pour cette jeune fille extraordinaire : le premier qui l'inviterait à monter dans son lit. Si lui, Pierre, était arrivé un mois plus tard, cela aurait pu être le lit d'un bègue ou d'un bossu !... Ce qui rendait cette perversion plus étonnante encore, c'est qu'Edmée était fine, instruite. Elle lisait Nietzsche dans le texte allemand, elle le lisait sans prétention, alternant avec les mémoires de Madame de Boignes ; elle avait écrit un diplome sur la répétition dans Gide ; elle aurait pu être virtuose et jouait à quatre mains, avec lui, — les quatre mains du couple soudain déliées et séparées par Liszt ou Brahms — les concerts les plus durs. Elle chantait, mais jamais au hasard, les jours seulement où l'acoustique du monde, de la famille, exigeait un chant humain, les jours où la femelle chantait, dans la cage des serins. Elle était subtile, spirituelle ; elle jugeait les événements et les êtres avec une sûreté et une liberté telles que ses paroles semblaient dites au hasard, mais portaient chaque fois, comme celle des dieux. Pourquoi fallait-il qu'elle réservât son ignorance, son incapacité pour le seul chapitre qui importât à Pierre, le chapitre des hommes ? Pierre, qui, par les leçons d'une vie ardue, de responsabilités magnifiques, par l'effet aussi d'une délicatesse et d'une noblesse innées, les voyait tels qu'ils sont, dans leur tchin physique et moral, les voyait comme si chacun avait son prix écrit à la craie sur le dos, les voyait à leur rang d'entrée à Polytechnique, au Panthéon, au ciel, à l'enfer, était arrivé à ne supporter, à n'admettre pour égaux que ceux qui lui semblaient touchés et mus par l'honneur... Il était même large dans ses discriminations, il admettait l'honneur des voleurs, des déshonorés... Mais il était sûr, quand par hasard on rencontrait sur la plage de vagues connaissances ou que l'on dînait en ville, qu'il trouverait tôt ou tard sa femme en débat amical avec

l'invité sans honneur. Tout ce qui d'elle devait être réservé à l'honneur, le sourire, l'abandon, le bavardage, sa vue seule, elle le prodiguait à cette indignité, à cette infection. Si bien que le soir, une fois couchés, alors que lui devenait dans l'amour un être conscient au maximum de la noblesse de sa vie sur cette terre, conscient de ce qu'étaient sa famille, sa patrie, son foyer, et que tous ses trésors et ses ressources personnelles s'assemblaient autour de lui pour ce mariage, et que le plaisir lui donnait, dans tous les sens, sa plus haute et précise ressemblance avec lui-même, il sentait au contraire Edmée libérée par l'amour de tout ce qui était son rang, sa condition, sa mission, de tout ce qui était en dehors de l'amour, et en premier lieu de lui, Pierre. C'est de l'union entre ce parangon des vertus humaines et cette femme sans nom, sans visage, de ce mari au plus haut point et de cette épouse déclassée, que les deux enfants étaient nés. Ce sommeil immédiat qui aussitôt prenait Edmée, impossible à éviter et à rompre, alors que lui au contraire se sentait plein d'éveil, d'humour, d'inspiration, alors qu'il eût été le plus spirituel des Polytechniciens après l'amour, alors qu'il eût bavardé sans fin de l'avenir du fils, des mérites de la patrie, de la nécessité de changer de papier peint, et qu'une béatitude infinie le balançait des histoires d'Olive à Plutarque, lui donnait parfois la crainte qu'Edmée le lendemain aurait tout oublié de leur vie commune, de la vie. — Il ne risquait d'ailleurs rien ! pensait-il avec rage... Elle le reprendrait, puisqu'il serait le premier !... C'est ainsi qu'il se retrouvait chaque fois, étendu près d'elle, père de famille modèle, musicien estimé, chef payé en dollars, ingénieur au centuple, étendu face à ce dos dans une marche immobile qui ne l'eût mené que là où elle était déjà, au néant. Parfois, il souhaitait la voir remarquer un homme, se plaire avec un homme. Alors il aurait eu un ennemi. Il eût pu vaincre. Il eût vaincu. Mais que pouvait-il contre cette

masse où il était le premier confondu, et où il se trompait avec lui-même ?

Dans l'atelier silencieux de Frank, Edmée s'abandonnait au sentiment qu'elle ressentait toutes les fois où elle était seule avec un homme dans un lieu clos, muré, ou cadenassé : à la sécurité. La présence des hommes, de tout homme, du serrurier ou du laveur de vitres dans l'appartement vide, la protégeait au lieu de l'inquiéter. Si cet homme, comme Frank s'apprêtait à le faire en ce moment, tirait à demi les rideaux, venait s'asseoir à ses pieds, peu importait. Elle était quelqu'un qu'on protège en lui prenant les mains, en se mettant à genoux. Elle n'en voulait même pas à ceux qui avaient voulu la protéger en la prenant dans leurs bras, en lui proposant un collier de perles, protection certaine contre les esprits, en essayant de l'embrasser. Sa fidélité à Pierre était si totale et si naturelle que ces attaques n'étaient même pas des insultes. Elle ne croyait pas d'ailleurs très profondément aux enlèvements, aux rapts, aux viols... Frank laissait aller sa tête sur ses genoux, au creux de ses genoux ? Très bien. Elle acceptait cette tête comme une tête seule. Elle la prenait comme un cadeau, le cadeau qu'eût pu faire Saint Denis à sa sainte favorite, de son chef décollé. Le corps de Frank avait disparu, mais cette tête seule qui parlait, qui ouvrait les yeux, couverte d'abondants cheveux de première qualité et de cils un peu trop longs pour des yeux d'homme, c'était, pour une heure, un charmant cadeau. Elle ne l'emporterait certes pas ; dans le tram, dans la rue, c'était plutôt embarrassant. Mais elle voulait bien qu'elle fût un moment à elle... Cependant, là-bas, à la cuisine, Claudie expliquait à Blanche Pearl qu'on ne doit apporter le thé que s'il a été demandé, et encore deux fois.

La tête de Frank plaisait à Edmée. Car, parmi ces hommes innombrables et inoffensifs, Edmée ne laissait pas de préférer une catégorie. Elle avait essayé un jour

de savoir une fois pour toutes laquelle, et elle s'était arrêtée dans sa recherche, un peu honteuse, car elle ne pouvait nier que ses préférés appartinssent à une variété tout à fait différente de celle qui avait produit Pierre. Tous avaient cette caractéristique : ils étaient légers. Il ne s'agissait pas seulement d'une légèreté de langage, de conduite. Il s'agissait de leur poids, de leur densité. Ils ne pesaient pas sur la vie. Ils avaient, dans leur corps ou leur âme, cette poche d'air qui permet aux oiseaux de voler. Ils n'étaient pas tous forcément, comme Frank, faciles et bohèmes ; certains avaient une occupation, un métier, une foi, mais ils n'en étaient pas moins légers, à cause de cette moindre densité qui les douait d'aisance, de gaieté, d'ironie. C'était des sénateurs légers, des marchands de canons légers. Comme elle aimait attendre les hommes, rester avec eux, elle les aimait inexacts, oisifs. Comme toute obligation la blessait, elle aimait les hommes changeants. Elle fuyait toute discussion, qu'elle fût ménagère, didactique ou religieuse. Par une contradiction qui remplissait Pierre de fureur, cette femme lettrée détestait tout débat littéraire, et, quand le club invitait Sinclair Lewis ou André Siegfried à une fête d'honneur, il était sûr, à l'heure des toasts, de la trouver au jardin, jouant au ping-pong avec le gros Bullyon qui pesait cent kilos, mais qui était de ces êtres de moindre densité. Cette femme qui était la musique même, une fois son piano fermé, ne répondait qu'à regret à ceux qui lui parlaient musique, et quand Pierre jouait avec elle à quatre mains, bien qu'elle eût indiqué dans son jeu toute la gaieté ou le pathos du texte, et qu'elle y eût mis souvent sa propre ironie, il savait qu'il ne devait pas ajouter un mot après la dernière note, et ils se retrouvaient tous deux face à face, muets, elle souriante, lui aigre, comme maintenant après l'amour. Il en serrait les dents. On plaquait l'accord final, on arrêtait pile le drame, le serrement de cœur, la beauté

du monde, et c'était fini, et elle reposait sur le couvercle baissé sa potiche avec ses roses. Lui se fichait des pianos à roses. Lui aspirait à cette conversation sur l'oreiller, sur le clavier, au sujet des fils de Bach, de la lettre de Gœthe à Schubert, ou des désespoirs de Berlioz. Elle la déclinait sans un mot, souriante. — Mais voyons, espèce de petite ânesse, avait-il envie de lui dire, il n'y a pas que la musique de Bach, de Schubert ! Il y a Bach, il y a Schubert ! Il y a trente hommes qui ont vécu des vies de délices ou d'enfer pour te donner ce cadeau magnifique ! Tu ne vas quand même pas faire d'Armide un opéra anonyme ! Lorsque Glück, le 3 septembre 1780... Mais elle n'était déjà plus là... On eût dit que le nom de Glück la faisait disparaître... Pour Pierre, qui pensait à Eiffel quand on parlait de la tour Eiffel, à Pasteur quand on passait Boulevard Pasteur, cette inaptitude à appeler l'humanité par ses grands noms était un déni de justice. Lui, qui sentait en lui mille reconnaissances particulières à ceux qui avaient inventé le motet, la sérénade, le quatuor, la vocalise, le ton porté, qui eût invité à déjeuner le premier transcripteur du dièze, il n'acceptait pas qu'elle considérât la musique comme une moisson anonyme, comme le foin ou le colza. — Pourquoi ne veux-tu pas parler de Mozart ? lui avait-il dit un jour, alors qu'elle n'avait jamais joué aussi bien le concerto... Tu lui en veux ? — De quoi lui en voudrais-je ? — D'être l'auteur reconnu de la *Flûte Enchantée*, du *Requiem*. Cela te gêne pour parler de lui. Mais il y a des témoins. Ils sont de Mozart. — Bon. Parlons de lui. — Tu crois qu'on parle comme cela de Mozart, sur commande ? — Bon. N'en parlons pas. — Tu as un secret avec lui, tu as un secret avec chacun de tes musiciens ! Tu me trompes avec eux. Tu ne veux pas les partager avec moi. Voilà la vraie raison. — Si je t'embrassais, Pierre chéri, cela te passerait ? — Je n'en ai pas l'impression. Tu m'embrasses pour ne pas parler. Cela me

déplaît horriblement. — J'essaye. On verra bien... » Et le baiser venait. Et il durait. Et quand il touchait à sa fin, Pierre aurait voulu parler du baiser. Mais le baiser dont il était plein n'existait déjà plus pour elle. Elle voyait qu'il allait parler. Elle l'embrassait à nouveau, sérieusement cette fois, pour qu'il ne fût plus question du baiser.

C'est ainsi que peu à peu, dans il ne savait quel instinct de défense, il avait été amené à prendre le parti des grands hommes contre cette femme, qui, dans un mutisme inexplicable, s'obstinait à décliner leur présence. Les murs de son bureau étaient illustrés de portraits authentiques des grands musiciens, des grands écrivains, et l'on pouvait même voir parmi eux, moins authentiques évidemment, les auteurs de grandes œuvres qu'Edmée eût triomphé de savoir anonymes, l'Odyssée, la Bible et la Chanson de Roland. Il y avait même ajouté le portrait de Charlotte Corday, pour prouver qu'il était aussi de grandes femmes. C'était la seule trahison qu'il se fût jamais permise ; il trompait sa femme avec Charlotte Corday, avec Louise Labbé, avec sa collègue Madame du Châtelet, la mathématicienne. Edmée admettait cette galerie, c'était les portraits de sa belle famille ; l'intelligence, la hardiesse, l'invention de l'humanité, c'était les ancêtres de Pierre, c'était ses belles-mères, alors que dans sa propre galerie elle n'avait que le Gille de Watteau, non pas parce qu'il était de Watteau, prétendait Pierre, mais parce qu'il était Gille. Aux repas, alors que le mari et le fils ne parlaient que de Ghandi, de Racine, de Stevenson, Edmée et sa fille entretenaient sur l'emplacement des salières ou la propreté des huiliers un dialogue qui devenait sournois et malfaisant par son indigence même. Car Claudie était complice. Elle détestait les têtes des portraits. Au scandale de son père, elle ne les appelait que par leurs prénoms, comme des domestiques, y compris Charlotte. Si parfois Pierre posait

abruptement à Edmée une question urgente sur Voltaire ou sur Beethoven, Claudie trouvait le moyen de renverser son verre, de demander comment elle était le jour de sa rougeole, et détournait toute conversation. Elle laissait seule sa mère avec les hommes, jamais avec les grands hommes. Mais peut-être Pierre était-il plus irrité encore du peu d'intérêt que mère et fille avaient pour les grands vivants. Lui ressentait encore l'honneur d'avoir été filleul de Foch, d'avoir eu aux Tuileries l'oreille pincée par Georges Clemenceau. Il racontait la scène à Jacques, qui l'écoutait, d'oreilles palpitantes et dont le plus grand bonheur eût été d'être pincées par Jeanne d'Arc. « Il t'a fait mal, papa ? » demandait alors Claudie, avec une voix nette sur laquelle Pierre entendait se jouer ce qu'il haïssait le plus au monde, l'ironie enfantine vis-à-vis des hommes. Jacques ne pouvait se retenir, il se levait, il allait tirer l'oreille, les oreilles, à cette petite hérétique. Claudie injuriait son frère par son nom célèbre. Sale Georges ! Sale Clemenceau ! Edmée mettait fin à la bataille. Mais, en quittant la salle à manger, Pierre entendait distinctement la voix de la petite fille, et parfois une voix plus grave, douce, tendre, celle de sa femme, crier derrière lui : « Sale Voltaire ! Sale Descartes ! Sale Lavoisier !... » Lavoisier était son savant préféré, car il était chimiste... Crier sale Lavoisier ! Quelle iniquité sans nom ! Il était heureux que Claudie ne sût pas le prénom de Lavoisier. D'autant plus que c'était Antoine.

— Si encore, pensait Pierre, cette insensibilité aux valeurs humaines venait d'un goût du fantastique, d'une naïveté ! Ce n'était pas le cas. Edmée n'avait pas de lyrisme, pas de ressources, pas de sources d'imagination. Rien ne l'avait plus ennuyé que de conter des contes d'enfants aux enfants. Elle les contait à contresens. Elle faussait des personnages aussi clairs que le Chat Botté ou Cendrillon. Elle confondait jusqu'aux

accessoires, faisait piquer la Princesse par un aspic, — tout le monde sait pourtant à quelle personnalité non anonyme l'aspic a été réservé. Pierre était obligé d'intervenir pour rétablir le nombre d'années de sommeil de la Belle-au-Bois-Dormant, la vraie portée kilométrique de ce qu'Edmée appelait les Bottes de quatre lieues. Son exactitude polytechnicienne souffrait peut-être encore davantage des attentats portés aux mesures féeriques. Mais l'intérêt du conte n'était que déplacé. Pierre ne pouvait s'empêcher d'écouter sans interrompre dès qu'Edmée parlait de ce qui n'était pas légendaire dans les légendes, de l'argenterie de la bucheronne, du lissage des plumes de l'Oiseau Bleu, ou qu'elle indiquait le temps, car elle avait introduit dans ces contes la pluie, le vent, la boue. La description des snow-boots de Cendrillon, du parapluie de l'ogre, et tout ce qui était la vie quotidienne et prosaïque et réelle de ces faux êtres, le plongeait dans l'admiration. Et aussi dans une nouvelle inquiétude. Car si cette femme avait ce talent, si elle voyait, si elle sentait à ce point, son antipathie pour ce que lui considérait comme la joie de la vie, venait d'une obstination raisonnée ou, ce qui était plus redoutable encore, d'un instinct. Cette femme, qu'il avait choisie entre toutes pour le compléter, était-elle le contraire de lui ? Une moitié du ménage était-elle, pour l'autre moitié, du plâtre, du faux ? Le soir, tant il sentait que son fils était lui et sa fille était elle, il s'attardait à regarder les enfants dormir. Quels miroirs ! Jacques dormait les poings fermés, comme quand il tétait, prenant à longs traits ce lait du sommeil qui le rendrait fort demain pour sa vie de petit garçon laborieux, avec ses trois prénoms, Jacques-Thibaut-Alain, flottant en nimbe autour de sa tête, donné de toute sa conscience à l'inconscience, les yeux invisibles mais francs sous les paupières, futur homme, futur père, futur grand homme. Claudie au contraire anonyme, le visage

buté, hostile dans son évanouissement même à toutes ces missions qui s'accumulaient autour de Jacques, asexuée et à peine humaine ; toute prête, si on l'embêtait avec ces histoires d'hommes, la guerre, le porridge, la patrie, Clemenceau, à changer de règne ou de devoir et à devenir végétal ou faunesse. Réveillée d'ailleurs, on le sentait bien, mais faisant devant son père l'endormie comme on fait le mort devant le grizzly, et pour la même raison, pour échapper à son étreinte. Elle ne prenait même pas la peine, elle si intraitable dans sa pudeur, de peur d'être embrassée par son père, de baisser sa chemise ou de lever son drap. De tout son corps nu, de sa bouche fermée, elle disait non à Pierre. Il regardait avec effroi ce petit être né de lui, de son ingénuité, de son dévouement, de son amitié pour les hommes, de son accord avec la nature, de son contrat avec Dieu, et qui apportait dans la maison le contraire de toutes ces vertus. Si un homme inconnu, cynique dénué de toute grandeur d'âme, privé de confiance, s'était introduit dans son lit, il aurait eu justement cette fille-là. Dans quel but, pour quelle vengeance, l'avait-on déposée dans ce cœur de bourgeoisie ? Rien pourtant de monstrueux en elle. Elle était dans la classe, dans les jeux, les plaisirs de son âge. Elle ne parlait jamais que de ce qui convient à une petite fille de huit ans. Mais il semblait parfois à Pierre que ce fût par une convention, qui pouvait se dénoncer aussitôt, et qu'on serait libre aussitôt de lui parler tous les langages les plus effrontés et les plus graves. Il se rappelait le jour où elle avait ouvert les yeux, ces yeux encore sans couleur qui avaient posé sur lui un regard terne, usé, presque de juge, comme si c'était lui qui naissait et qu'elle n'eût rien à faire de cette naissance. C'était bien ceci qu'avait dit le premier regard de Claudie : elle était embarrassée de son père, d'un père... Ce n'était vraiment pas ce qu'il avait attendu de la providence, retrouver l'âge du

monde dans sa petite fille. — Je suis puni, se disait-il. Tout crime mérite punition. J'ai commis le crime de croire que la vie était belle, qu'avec l'honnêteté, le travail, la foi, on pourrait s'aménager pas mal sur cette terre. Je me suis cru au-dessus des autres, qui n'ont pas d'autographes de Beethoven et qui ne savent pas Vigny par cœur, y compris les Amants de Montmorency. Je me suis cru bon, simple. Je le suis d'ailleurs. Je suis même généreux. Je n'ai pas peur de la mort. Je me jetterais sous un train pour sauver une vieille femme. Ce serait un geste idiot. La mort de la vieille réjouirait ses héritiers, la mienne ruinerait le sort des trois personnes que j'aime. Mais je suis fait de cette étoffe. Avoir confiance en sa propre bonté, sa propre perfection, c'est ne tenir compte que de soi-même. C'est un égoïsme insupportable, et qui mérite sa punition. La voici : on m'a apporté, bien enrubanné et emmailloté, un petit être qui troublerait tout cet édifice, et qui y introduirait, non pas les défauts, les défauts jouent avec les vertus, mais le scandale. D'ailleurs, j'exagère peut-être... Peut-être que les petites filles sont toutes comme cela... Mais, ce qui m'atteint le plus, c'est que, même si elle est parfaite, elle m'avilit, elle me gâte. Elle m'a rendu défiant de la vie, d'elle, de ma femme. Je deviens le contraire de ce que j'aurais voulu être, tâtillon, jaloux. Quand elle sort seule avec sa mère, j'ai la même impression que si Edmée sortait avec quelqu'un qui la débauche...

Cependant, dans l'atelier de Frank, Edmée découvrait que non seulement Frank était léger, mais que sa tête était légère. Une tête comme cela ne l'eût pas gênée dans la vie. Avec une tête comme cela sur un plat d'argent, Salomé eût pu danser sur un pied sa fameuse danse. Peut-être Frank avait-il le pas lourd, le pied lourd, mais, pour la tête, c'était parfait... La tête de Pierre était lourde... Ce n'était pas un reproche. Elle aimait Pierre et pas Frank. Mais il n'en était pas moins

vrai que le poids en soi est pesant. Peut-être certaines femmes ont-elles besoin que la tête de leur mari soit lourde, comme les poids qu'on met sur les bourriches d'huîtres pour les empêcher de s'ouvrir, comme un presse-papier. « Comment vous suivre ? pouvaient-elles dire aux séducteurs : J'ai la tête de mon mari sur moi !... » Pourtant le crâne de Frank ne sonnait pas creux, il était plein de cervelle, aucune dent ne manquait aux mâchoires. Et les quelques mots qui sortaient de cette tête aussi étaient légers. Frank vivait sur lui-même et de lui-même. Jamais, dans sa conversation ne venait une anecdote, une histoire, une plaisanterie déjà faite. Il créait sa parole comme sa culture, instantanément. Non pas qu'il ne fût jamais semblable à lui-même, mais il ne donnait pas l'impression, comme la plupart des hommes, d'être une simple gargouille de l'humanité, aménagée pour déverser science, pensée, ou humeurs. Comme le sont la plupart des hommes. Comme l'était Pierre. Pierre avait ceci de fâcheux qu'à force de se vouloir représentant de l'humanité il l'était vraiment devenu. Chacun de ses actes, de ses mots, n'étaient plus que de valables échantillons du geste et du langage humain. Il était le représentant de commerce de l'humanité. Il plaçait son sublime comme d'autres placent sa canne à sucre ou son nickel, de l'excellent sublime, mais en vous donnant le sentiment regrettable que ce sublime avait besoin d'un placier, et que, sans l'acharnement de pareils publicitaires et sans la passivité de leurs clients, on aurait pu concevoir une humanité sans conscience, sans invention et sans orgueil. La tête de Pierre, en long, en large, verticale, horizontale, renversée, s'adaptait sur tous les corps des humains au travail, en gestation, en inspiration, en amour. De celle de Frank, aucune leçon ne sortait, aucun chantage. Elle eut honte de penser à ce mot. Mais c'était le mot juste. Pierre exerçait un chantage, celui du parfait... Au fond d'elle, comme toutes les femmes, elle ne détestait

pas le chantage, mais en est-il un autre que celui de l'imparfait ?

— Où étiez-vous ? demanda Pierre au dîner.

— Chez Frank, dit Claudie.

— Ton portrait avance ?

— Non, dit Edmée. Nous n'avons pas travaillé. Nous avons parlé. Frank parle si gentiment.

Ce n'était pas tout à fait la vérité. La vérité était : la tête de Frank est si légère...

C'est alors que l'attaque revint. Comme hier. Cette tension, suivie de cette angoisse. Cette lassitude de tout, de tout ce qui n'était pas là. De tout ce qui était là.

— C'était intéressant, Claudie ?

Oh mon Dieu ! Qu'il était maladroit ! Pourquoi s'entêtait-il à pousser cette petite au mensonge. Et pourquoi, au moment où elle souffrait à en mourir, y ajouter ce petit mal... Elle n'y résisterait pas...

— Claudie était dans la cuisine. Elle aidait Blanche Pearl.

— Il fait aussi ton portrait, Frank ? Oh ! très bien !

S'il croyait qu'elle mentirait, il se trompait.

— Je te dis que nous avons parlé.

— De quoi peut-on parler avec Frank ?

Avec Frank, pensait-il, qui ne savait pas un nom propre, qui n'avait pas un métier, qui se servait de couleurs dont il ignorait les bases, qui, à l'Université, pour arriver à un diplôme, obligé de choisir trois thèmes à ses études, avait choisi les fleurs en verre filé, le swastika, et la culture européenne du pamplemousse. Des études de trois ans où le seul humain mentionné, et encore, avait pu être Otto Meyer, l'herboriste des fleurs filées de Regensbourg. Avec Frank qui de sa vie n'avait gagné un sou, qui mangeait une maigre fortune. Avec Frank, qui n'avait ni science, ni imagination, ni talent.

— De tout, dit-elle.

— De tout ?

De tout ! pensait-elle. Avec Frank qui sait respirer, qui sait fermer les paupières, qui sait coudre, enlever les taches à la benzine, réparer les robinets de l'office. Avec Frank qui ouvre lui-même la porte, qui ne sait pas parler, qui parle comme un chien, en posant sa tête sur les genoux du maître. Au fond, c'était la vérité. Ils n'avaient rien dit. Elle eût été bien incapable de se rappeler un seul mot. Mais comme l'heure était facile ! Ils avaient tout dit de ce qu'il y avait à se dire. De là ce beau silence.

— Il t'a souhaité ta fête ?

Voilà. Cela y était. A nouveau elle allait pleurer. Elle essaya, comme elle faisait enfant, pour chasser des larmes futiles, de penser aux pires malheurs, à l'agonie de son père, à la mort de ses enfants. C'était trop tard, les prunelles déjà étaient pleines. Pierre et Jacques regardaient fascinés, dans ces yeux d'où ils avaient cru voir la veille jaillir deux larmes de bonheur, s'amasser deux autres larmes, sur la nature desquelles il n'y avait pas à se tromper, toutes pures aussi, mais par qui la pureté des autres était perdue. Pierre les regardait fixement, comme il regardait ses expériences à l'usine, comme pour ne pas perdre un détail du processus qui de l'humeur aqueuse distribué dans l'organisme d'Edmée distillait l'eau des pleurs et la fin du monde. Il notait la fausse sérénité du front, le malheur des tempes, le sauve qui peut des paupières et des lèvres. Il se retenait d'aller baiser ces yeux, par un scrupule de savant, dans une affreuse crainte aussi de déplaire. Il avait compris sa faute, son entêtement ; un ingénieur de première année l'eût comprise : quand on appuie sur un point faible, même dans l'acier, l'acier rompt. Il y avait une rupture dans Edmée. Il ne bougeait plus, il ne mangeait pas, respirer eût presque été une insistance. Jacques, en petit garçon naïf, avec sa pudeur égale pour la joie et pour le chagrin, avait aussitôt détourné les yeux de

sa mère ; il mangeait ses œufs au lait, son dessert préféré. — Ah ! il est bon, le dessert préféré ! — en essayant de ne pas la regarder. Mais comme c'était difficile ! Il ne s'était pas rendu compte avant ce jour qu'il prenait ses vues de la vie comme les photographies de son kodak, toujours avec sa mère dans le coin ou au centre. Tout ce qu'il pouvait obtenir en ce moment — oui, mère, j'en veux bien encore, ils sont parfaits —, c'était arriver à ne pas voir les yeux, mais il voyait la robe, le bras, le menton... On ne referait plus jamais d'œufs au lait dans la famille, sinon l'existence serait insupportable !... Seule Claudie était naturelle. Elle ne regardait pas sa mère, elle ne reprenait pas d'œufs au lait. Elle avait vu sa mère pleurer hier pour la première fois, mais déjà il y avait en elle l'habitude de voir une mère pleurer... Pas d'œufs au lait, mais une pomme. L'inattention où l'on était d'elle lui donnait même tout loisir pour obtenir une pelure circulaire, d'un seul jet. Quant à Edmée, de petites pensées la traversaient, dont elle ne se sentait pas responsable ; la plus précise était ainsi conçue : A deux larmes par jour, j'en ai pour un siècle...

Ils se couchèrent tôt. Claudie avait déjà trouvé un remède à tous maux : elle s'endormait en se couchant. Jacques chercha jusqu'à minuit ce remède... Dans le lit, Pierre demanda pardon, demanda grâce, demanda le bonheur. Edmée accorda tout. Mais oui, elle l'aimait. Mais oui, il n'y avait que lui. Mais oui, elle était heureuse...

Il était lourd, très lourd...

***

CHAPITRE TROISIÈME

Ce fut vraiment un hasard, ce fut bien par hasard, car Edmée s'était juré de ne penser à rien désormais, de ne rien scruter, de ne plus aviser. Elle ne se dissimulait plus

u'à chaque coin d'un chemin nouveau, des personnages t des dangers l'attendaient. Il s'était amassé dans la faille, sous cette forme de tranquillité, de dignité, d'agréent de la vie, une tumeur dont il ne fallait surtout pas onnaître la nature. Les tumeurs passent. Ce sont les lus grands maux qui s'éliminent d'eux-mêmes, la méhanceté du cœur des méchants, le cancer de l'homme, t ils n'ont que cela à faire, s'éliminer. Et tous chez elle taient comme elle. Le bonheur avait fui cette maison, iais ses habitants faisaient comme s'ils étaient heureux. e même sourire de bonheur sur les lèvres de Jacques artant pour l'école, de Pierre partant pour l'usine, le ième, avec la différence qu'ils étaient malheureux. A n quart d'heure d'intervalle, car le fils partait et reveait un quart d'heure avant le père. Edmée leur réponait par le même faux sourire. La menace passerait. Le ourire resterait... C'était le rire dont le retour rapide emblait moins vraisemblable, ce rire inextinguible qui renait Pierre dans les occasions les moins indiquées our déchaîner le rire, quand il lisait, en général, quand il sait qu'Aristophane était mort de rire en voyant un âne ianger une figue, ou qu'un hôtel de bains de mer dans a réclame annonçait : « Une atmosphère de calme ignité », ou que le pape avait reçu, des catholiques du Visconsin, des embauchoirs en ébonite. Cette espèce de raiement sonore, qui se prolongeait plusieurs minutes, u lieu d'énerver Edmée comme il énervait Claudie, lui onnait un réconfort, l'impression qu'il y avait un vrai etit âne dans la maison, et que ce vrai petit âne, seouant ses oreilles, agitant le nez, oubliant tout dans son ire, faisant oublier à tous qu'il y eût autre chose que es ânes, fût justement Pierre, elle en était même attenrie. Pierre s'était parfois demandé pourquoi, quand il iait, Edmée s'approchait de lui, lui flattait les épaules, embrassait. C'est qu'elle profitait de la métamorphose, u'elle flattait son garrot d'âne, qu'elle embrassait son

museau d'âne, tellement plus frais et soyeux que sa joue d'homme. C'était le seul accès qui enlevât Pierre à « cette atmosphère de haute dignité », dont il ne riait pas et qu'il avait voulu celle de la famille... C'était fini maintenant, ce rire-là ne sonnait plus, le grand camerlingue pouvait essayer en silence ses embauchoirs sur les souliers du pape, l'âne d'Aristophane manger en paix ses figues, le petit âne caché dans Pierre ne brayait plus. Elle n'entendait plus le rire de Pierre que si un vrai âne se mettait à braire. Pierre avait repassé au règne animal le seul signe, hélas, qu'il eût reçu de lui.

Coupable ? Envers Pierre et Jacques, sûrement elle était coupable, puisque le sentiment qu'éveillait maintenant en elle leur présence était le remords, la conscience d'une trahison. Mais de quoi coupable ? Coupable de ne pas observer strictement les lois de cette petite république dont la profession était le bonheur ?... Jamais la plus frivole de ses pensées n'avait pourtant trahi Pierre. Coupable, pour être tendre avec lui, de le changer d'abord en bête ? Coupable, l'autre jour, d'avoir pris sur ses genoux la tête de Frank ? C'était un geste tellement innocent. Elle se voyait si bien répondant à Pierre, enquêtant sur ce crime :

— Comment l'as-tu prise sur tes genoux, cette tête ?

— Elle s'est mise là toute seule. Je n'ai pas été la chercher.

— Tu pouvais la remettre à terre.

— Il eût fallu la prendre à deux mains. C'était toute une affaire.

— Te lever.

— Elle n'aurait pas été mieux. Moi non plus.

— Bref, elle te plaisait ?

— Non. Elle ne me gênait en rien.

— Ta spécialité, pour que tu ne sois pas gênée, est d'avoir une tête d'homme sur tes genoux ?

— Il faut croire. Jusqu'à ce jour, je l'ignorais.

Il insistait. Il insistait beaucoup depuis quelque temps. ...Pourquoi Edmée prolongeait-elle si complaisamment le dialogue ?

— Les têtes d'homme ne sont pas seules. Là où est la tête, l'homme n'est pas loin.

— En général, oui. Hier, sûrement pas. Si Frank avait été si près, je t'assure que je l'aurais vu. Je lui aurais vite rendu sa tête. Je me connais.

— Elle restait là, sans rien dire ?

— Si, elle parlait. Lui ne disait rien. absolument rien. La tête parlait.

— Qu'est-ce que cela dit, des têtes ?

— Qu'il fait beau. Qu'il fait bon.

— Rien ne s'embrasse comme des têtes.

— C'est possible. Je n'en savais rien. Je verrai. C'était la première.

Et toute cette explication lui paraissait si naturelle qu'un soir, alors qu'à peine couché il revenait encore, avec sa maladresse, sur la visite à Frank, et qu'il défendait de retourner chez lui, elle ne put s'empêcher de le diriger vers ce débat tout construit dans sa tête, et de dire qu'elle ne voyait pas quel mal il y avait à prendre une tête sur ses genoux. Et l'explication commença, la vraie.

— Quelle tête ? La tête de Frank ? Tu as mis la tête de Frank sur tes genoux ?

— Elle s'est mise là toute seule, je n'ai pas été la chercher.

La première phrase de la première version pouvait servir. Mais déjà Edmée se rendait compte que c'était la seule.

— Je ne savais pas que tu en étais là ?

— Où en suis-je ?

— A prendre des têtes d'hommes sur tes genoux... »

C'était encore heureux qu'il admît la fiction de la tête séparée. Mais l'heure ne permettait pas à la querelle de

rester ce débat théorique de politesse qu'il avait été dans la pensée d'Edmée. Du fait que les époux étaient immobiles, étendus, oints de leurs baumes du soir, offerts à la nuit, le débat prenait une tout autre portée. Souvent, l'été, ils couchaient nus. Pierre, pour qui la nudité elle-même n'avait rien d'anonyme, avait coutume de dire : « Nous repartons d'Adam et Eve... » Ce soir, avec cette réserve neuve et cette appréhension que leur avait données l'équivoque des derniers jours, il avait passé un pantalon de pyjama, elle avait mis un short. — La faute est là, aurait pu dire Pierre, Eve a découvert le short... Mais, malgré ce voile, l'opération qui consiste à mettre une tête d'homme sur ses genoux relevait en ce moment d'une intimité bien spéciale. Ce n'était vraiment pas juste de demander à une femme dont les jambes sont dévêtues, le ventre et la poitrine nus, enduite de nuit, et de sommeil, et de lune, car la lune évidemment s'en mettait, pourquoi elle posait la tête de Frank sur ses genoux. Il y avait trahison à parler de l'incident à cette heure. Autant demander à Edmée, en ce moment, où elle sentait ses deux mains comme les deux esclaves de la chasteté et du plaisir, pourquoi dans la rue elle donnait sa main à des hommes à peu près inconnus, qui la serraient ou la léchaient. Qu'il se lève, ce mari inexpert ! Qu'il s'habille ! Qu'il prenne ce dont les hommes s'habillent, ses braies, ses culottes, ses bretelles, ses jarretelles, ses tricots en tissu spongieux, ses gilets, ses vestons, ses quatorze poches, ses trois mouchoirs. Qu'il la laisse s'habiller, et l'on reprendrait le débat en costume. Il en verrait alors la niaiserie. D'ailleurs s'il y tenait tant que cela, elle n'en reprendrait plus, elle n'en toucherait plus. Les têtes les plus soignées laissent toujours une trace sur les robes fragiles. Même celle de Frank. Elle était chez le dégraisseur, la robe de l'autre après-midi, chez le dégraisseur qui ne demandait pas moins de quatre jours pour effacer du crêpe de Chine

cette buée qui était l'empreinte du plus léger des hommes.

— Quel charme trouves-tu à Frank ?

La tête calée par le polochon, un genou relevé, le bassin gainé de bleu ciel, Pierre était devenu un de ces acrobates pères de famille qui s'étendent sur le dos, dans les cirques, pour lancer leurs fils dans les airs. Pourquoi n'était-ce qu'une apparence ! Comme elle eût préféré le voir jongler avec les pieds, ce soir ! Avec quel soin elle lui eût apporté les enfants, préparés en crapaud, et les eût posés sur ses tibias. Jacques aurait eu un peu peur. Claudie aurait enfin compris les pères... Et elle, les maris...

Aucun espoir. Il reprenait :

— Ne le revois pas. Ou je lui dis son fait.

Voilà que la jalousie entrait dans ce lit pour la première fois. C'était pourtant Pierre qui toujours avait ri de la jalousie, plaisanté les jaloux. Son dernier petit braiement, il l'avait poussé en lisant qu'un jaloux, soupçonnant sa femme de le tromper avec un détenu, les avait épiés en passant par les grilles sa tête qu'il n'avait pu retirer. C'était Pierre qui avait, débordant d'ironie, mené Edmée à l'aquarium, pour lui montrer le fameux poisson rose. Rose vif, d'un rose qui lui donne le droit de régner seul sur les poissonnes, et qui — lorsqu'un jeune mâle tourne autour des femelles et se colore peu à peu, de blanc qu'il était, en rose pâle — le provoque, se met face à lui, et le tient en respect jusqu'à ce qu'il redevienne blanc mat... Qu'il se lève, qu'il aille se mettre face à Frank. Qu'il regarde Frank dans les yeux, jusqu'à ce que Frank redevienne blanc, et que ce soit fini... Elle ne demandait qu'à être fidèle au rose-vif. Que voulait-il de plus ?... Elle lui tourna le dos...

— Je t'aime, Edmée.

Elle aussi l'aimait. Elle l'aimait à cause de sa bonté, de son intelligence, de son braiement. Elle l'aimait pour mille, cent mille raisons. Mais aucune d'elles, ce soir,

qui pût la pousser à lui dire qu'elle l'aimait. Elle ne se retourna pas. Elle lui tendit par derrière sa main. Il la prit... Puisque les êtres vivaient par morceaux, la tête à part, depuis quelque temps, une main seule pouvait lui suffire, une main morte, déjà les fourmis l'avaient prise.

Le lendemain matin elle sortit avec Claudie. Vraiment rien n'annonçait ce qui allait suivre. Une brise soufflait, mais pas de celles qui vous emportent. Le soleil luisait, mais pas de ceux qui vous pénètrent, — de ceux qui mûrissent des fruits modérés, l'ananas, la pêche. Il ne mûrissait rien en une femme. Aucun achat, aucune course à faire. Pour la première fois, il se trouvait que tout était à jour dans la garde-robe, dans l'office, dans le bureau. Le gaz était payé. Les semelles de Claudie étaient neuves. Pas la moindre dette envers l'humanité, dans le ménage. Pas le plus petit retard sur elle. A égale distance de la faim et du repas, de la naissance et de la mort, Edmée trouvait une heure qui pouvait être dérobée à la somme des heures, qui n'y appartenait pas, qui n'avait pas à y revenir. Cette avance dans le temps sur les autres hommes que gagne le voyageur du tour du monde en partant vers l'Orient, elle ne savait quelle faveur la lui donnait aujourd'hui dans la vie. Il s'agissait de ne pas la gâcher.

— Où pouvons-nous aller, Claudie, où nous ne soyons jamais allées ?

— Au parc Washington...

Claudie n'hésitait jamais. A toutes les questions, même les plus embarrassantes, elle avait sa réponse prête. Toujours satisfaite en apparence, s'accommodant de tous et de tout, mangeant au hasard, insoucieuse de ses robes, elle répondait, si l'on s'avisait de la consulter, par des réponses étonnamment précises, qui indiquaient que pour toujours son choix était fait sur les fruits, ou les couleurs, ou les endroits propices aux voyages de noce, sur les gar-

itures de jais pour robes de soirée, ou sur la valeur relave de la taille hollandaise ou de la taille française pour rubis, ou sur la nécessité de la peine de mort. Edmée n était parfois effrayée, et ne l'eût pour rien au monde nterrogée sur la religion, sur le suicide, sur la résurrecon, ou sur son père. Claudie, qui depuis trois ans se issait mener au Central Park, au square Builtmore, 'avait pensé qu'à une chose : aller au Park Washington. 'était vraiment le jour.

Une surprise y attendait Edmée : le parc était petit, nais lui aussi en dehors du temps. La promenade y était étrécie, mais imaginaire. Elles traversèrent d'abord un erger de magnolias géants, dont les fleurs étaient petes, puis de camélias nains, dont les fleurs étaient éantes, puis un district sauvage où des cactus hauts e cinq mètres entouraient un lac, un vrai lac. La ille s'était bâtie sans prêter attention au lac et on avait trouvé là un jour, sans nom, alors que les moinres réservoirs étaient déjà baptisés. Ce n'était pas on plus un jardin inconnu : tous les petits occupants, ous les petits arbustes du jardin de son père, à Montrison, étaient là grossis au centuple, étaient devenus equoias, baobabs, et donnaient à Edmée l'impression, on pas que sa jeunesse était partie, mais qu'elle avait rossi cent fois. Dans un choix qui ne s'expliquait que ar l'esprit de contradiction des jardiniers paysagistes t la petite concurrence qu'ils entendent faire au créaeur, les allées d'arbres fleuris aboutissaient au point e vue, les allées d'arbres fruitiers à des impasses, l'allée e bananiers à la statue du pithécanthrope, impasse bsolue, l'allée des dattiers, à un cimetière ondulé et azonné, aux pierres divergentes, et déjà inclinées chaune selon le mode de gravitation du monde où était on mort. Edmée était seule avec Claudie. Quelle heueuse inspiration d'avoir choisi, pour venir là, le moent où les jardins publics sont inutiles aux humains.

Seules avec un corbeau, un pinson. Le moment où les jar dins publics sont indispensables aux oiseaux. Un cygn vint même à pied, de quelque bassin inconnu, erra, picc rant l'herbe, rongeant un reste de pomme, fit l'oie, pu tout d'un coup partit, redevint invisible, redevint cygn Edmée s'était assise sur le banc qui paraissait le plu libéré parmi tous ces bancs libres, au-dessous de l'arbr qui paraissait le plus errant de ces arbres. Un gran mât vigie se dressait à sa gauche, maintenant class et hors d'usage, qui ne faisait plus signe qu'à des vo liers intérieurs. Deux canons menaçaient un passé de puis longtemps hors de portée. Les massifs, comblés d hautes et ambitieuses fleurs, se bordaient de fils bar belés ou de fleurs sentinelles qui les empêchaient de s précipiter par masses, comme leur arrogance le laissa craindre, sur les passants humains. Que tant de beauté de parfums se contînt, ne vous accablât pas, on en éta ému... Une tour gothique surmontée d'une vierge dé passait les palmiers ; au bout d'un moment, on se renda compte que c'était une vierge, dépassant les palmes. Un immense repos gagnait Edmée. Non pas un repos d jour même : elle n'aurait eu qu'en faire, elle n'était pa fatiguée. Mais le repos d'une immense fatigue, qu'elle même n'avait pas encore soupçonnée, accumulée su elle par les années, depuis l'enfance. Un repos qui atté nuait le contraste entre cette Edmée toute fraîche, ar dente, née du jour même, et cette Edmée alourdie, plian sous un poids qu'elle ignorait. Il n'y avait aucun doute elle était dans la seule parcelle de terre qui fût à elle Le seul sentiment que lui inspiraient ces fleurs publiques municipales, nationales, c'était, vis-à-vis du monde, c sentiment d'étrange possession qu'elle n'avait éprouv que quand ses enfants étaient encore en elle, et Claudie au centre de ce jardin, était à nouveau au centre d'elle même. Elle ne bougeait pas. Toutes les pendules de l ville sonnèrent dix heures, onze heures, midi, mais dan

cette prime de temps accordée aujourd'hui à Edmée, il n'y avait pas d'heure, et elle ne parvenait pas à s'en soucier. Elle n'eut aucune frayeur, en regardant enfin sa montre. Elle se sentait impuissante à quitter ce lieu. Elle ne se décidait pas à se lever. Quand Claudie vint s'asseoir près d'elle, fatiguée de jouer, intriguée par cette paresse qu'elle n'avait jamais vue chez sa mère, consciente plus encore qu'Edmée du désarroi que devait provoquer à la maison leur absence, Edmée fut étonnée des mots qui vinrent à ses propres lèvres, car ils étaient surprenants, mais elle était plus étonnée encore de la nécessité de la phrase que de son côté monstrueux...

— Si nous restions ici ?

— Toute la vie ? dit Claudie. Oh ! maman, restons !

— Téléphone à ton frère d'abord. Il se tourmenterait. Dis simplement que nous déjeunons dehors.

— Vite ! dit Claudie.

Tous les mots de Claudie avaient un sens. Vite voulait dire que dans un quart d'heure ce n'était pas Jacques qui répondrait : ce serait Pierre, Pierre serait revenu, et quelles explications ne faudrait-il pas avec lui !

— Vite, nous irons ensuite acheter de quoi manger.

La fillette entra dans le poste téléphonique. Elle savait téléphoner. Elle savait aussi, ce qu'Edmée n'avait jamais su, jamais pu, si ce n'est aujourd'hui pour la première fois, se rendre libre. En dix secondes, elle eut vaincu l'amour fraternel, car on devinait à l'autre bout du fil le petit Pierre qui ne comprenait pas, qui se débattait pour regagner son déjeuner habituel, sa mère, sa famille. Il parlait de son père, mais trois mots vainquirent l'amour filial. Le combat était inégal avec cette fille qu'Edmée voyait à travers la vitre, nette, impitoyable. Le fil qui la reliait aux deux hommes là-bas n'était vraiment qu'un fil. Elle le coupa. Puis toute rose d'avoir décommandé le père qui attendait, le fils qui

attendait, le mari, l'amant qui allaient attendre, elle raccrocha l'appareil posément, elle referma la porte de la cabine soigneusement pour ne pas être retenue à sa famille même par un cheveu ou un coin de ceinture. Edmée songea que pour la première fois de sa vie elle avait devant elle cinq ou six heures libres, elle était libre...

Elles allèrent acheter leurs mets de liberté. Edmée attendait que Claudie fît payer ses services, qu'elle réclamât, dans un chantage naturel, ce qui lui était interdit. Elle se trompait. Claudie au contraire était étonnamment facile. Elle passa sans les réclamer devant les crabes mayonnaise et les crèmes fouettées. C'était à croire qu'elle aussi n'estimait pas pouvoir payer trop cher d'être libre. Le déjeuner de liberté fut celui de tout échappé de prison, de tout explorateur, de tout soldat en guerre : du pain, du jambon, des fruits. Elles déjeunèrent sur le banc du bosquet de bambous, nourrissant les oiseaux de leurs miettes, à part un, un suspect, qui était là pour les voir, non pour manger, et qui s'envola au dessert, pour quelque lointain rapport. Elles burent à la fontaine d'eau potable, à la mode américaine. L'eau sortait en jet d'eau par les trois bouches de trois têtes couchées. Claudie but à la tête d'homme, dédaigneusement, affectant de ne pas voir que c'était un homme qui lui soufflait cette eau fraîche, sans plus de gratitude, pensait Edmée, pour cette bouche d'homme de marbre qu'elle n'en aurait plus tard pour les bouches d'hommes non pétrifiées. Edmée choisit une tête de femme douce, presque sa tête. Elle but peu. Cela ressemblait décidément trop à un baiser.

Un sapin fournit l'ombre pour la sieste de Claudie. Elle s'endormit aussitôt. Elle, qui se débattait à la maison depuis sa première année pour échapper à ce repos d'après-midi, appuya sa tête contre l'épaule d'Edmée, ferma les paupières, les releva une seconde sous des yeux nouveaux qu'Edmée ne connaissait pas, plus larges, plus âgés, plus clairs, et s'endormit. Edmée, soutenant cette

veloppe enfantine et cette personne inconnue qu'elle ntenait soudain, se demandait ce que voulait dire cette range obéissance, cette facilité de Claudie indocile ? 1'avait compris l'enfant, que voulait-elle faire comprene en changeant ainsi en actes spontanés les obligations de petite vie ? Quelle promesse entendait-elle donner en refusant les crèmes, quel oui disait-elle à sa mère, en sant non à la langouste, en dormant par instinct à leure ? La tête tombait maintenant sur la poitrine Edmée. Bien légère aussi. Edmée la questionnait, faint à son habitude demandes et réponses.

« Tu sais ce que nous faisons là ?

— Bien sûr. C'est une fugue.

— Tu crois que nous reviendrons chez nous ?

— Nous reviendrons aujourd'hui. Nous partirons un itre jour.

— Pourquoi as-tu mangé ton jambon ?

— Pour la première fois de ma vie j'avais envie de mbon. Coïncidence.

— Pourquoi t'es-tu endormie à l'heure ?

— Pour la première fois aussi j'avais envie de dormir.

— Et ces yeux que tu m'as montrés, où les as-tu pris ?

— Ce sont mes yeux de rechange. Tu les aimes ?

— On ne doit pas avoir d'yeux de rechange. C'est entir.

— Très bien, maman !

— Tu as l'air de dire que moi aussi j'ai des yeux de change.

— Moi ? Comment le dirais-je ? Je dors.

— Evidemment. Mais puisque c'est moi qui fais les mandes et les réponses, tu peux bien me le dire.

— Tu as des yeux de rechange. Ceux qu'on ne voit mais. Je les vois souvent. Tu as une âme de reange. Tu as un corps de rechange... »

Là-dessus Claudie s'étira, ouvrit les paupières, et ses

vrais yeux apparurent, avec leur bleu d'acier, incorru
tibles à la vérité et au mensonge.

— Au travail, dit-elle.

Voilà que le travail aussi était devenu un besoin ch
Claudie.

— Où en es-tu ?

— En catéchisme, à la création. En lecture, à l'italiqu

— Tu avais classe aujourd'hui ?

— Cela ne fait rien. J'aurais classe avec toi.

— Que diras-tu à ta maîtresse ?

— Je lui dirai que j'avais classe avec toi.

Cela était consolant. En vain les circonstances, l
menaces, les tentations se pressaient autour de Claudi
elle ne mentait jamais. Ce n'était pas quelle ne fût p
capable de mentir, Edmée au fond la jugeait fausse. Ma
une force dont Edmée ne savait si c'était un mépris o
un emploi supérieur du mensonge ne lui permettait d
dire que la vérité. Elle refusait le mensonge comme u
fille noble, mais déjà demi éveillée, refuse les livres osé
les spectacles équivoques, non par respect pour l'ho
nêteté, mais par une plus haute idée des plaisirs. Claud
avait une plus haute idée du mensonge. Elle réserva
le mensonge comme elle réserverait sa vertu, po
ce qui, pour celui qui en serait digne. Elle se garda
instinctivement du premier mensonge comme d'une pr
mière faute, non pas parce qu'il était mensonge ma
parce qu'il était le premier. Edmée s'était souvent inqui
tée de cette franchise qui créait entre elles plus d'embarr
que l'usage des atténuations et des excuses. Elle demanda
seulement que toute cette franchise autour de Claudie n
fût pas elle-même un jour un énorme mensonge. L'enfan
ne mentait que dans ses leçons. Elle introduisait dan
la vie de Bayard, de Lafayette, du Christ, des épisode
ou des remarques qui ne pouvaient en aucun cas releve
de l'imagination, qui étaient des mensonges. Dire que l
Christ était gaucher, que Lincoln avait un œil rouge, qu

ıyard enfant avait renversé et piétiné une petite fille,
ètait du mensonge, rien de plus. Mais aujourd'hui, elle
introduisait ni la médisance, ni la calomnie, ni l'erreur
ıronologique dans la création. Elle la récita sans faute
sans tendance, ainsi du moins en jugea Edmée, qui
était plus très au courant. Elle la récita à demi-voix,
ı marin s'était installé à l'autre bout du banc et tendait
oreille pour saisir quelques bribes du secret. Car, autour
la récitante, peu à peu le jardin se peuplait de choristes,
e lunch était fini : en intermède, ou comme exercice
ratique, le créateur faisait défiler ces humains récem-
ent créés dans un ordre dont lui seul avait le secret.
actylos, nègres, rhumatisants, mécènes pour moineaux,
agitèrent tout le long de la leçon dans un ballet com-
assé ou frénétique, puis, la sirène des usines sifflant,
s disparurent, ne laissant de-ci de-là que des couples dis-
ersés de vieilles femmes bavardes, acharnées à mettre
histoire de la création à jour, et le marin, qui attendait
ıns doute le déluge. La leçon de lecture ne fut pas
ıoins simple. Le jardin fournit sur les étiquettes des
rbres ou des plantes leurs mots italiques magnifiques,
ans la langue même qui servait quand l'italique fut
ıventée : *euphorbea splendens, opuntia sempervivum.*
omme chaque arbre à résine, chaque arbre distillait à
auteur de petite fille son nom le plus noble pour Claudie,
on nom de création, son nom latin... *Amen,* dit-elle,
uand la leçon fut finie. Il n'y eut pas de leçon de calcul,
e leçon de géographie, mais l'on sentait que le jardin
isposait de tables de multiplication secrètes, de barres
'opérations magiques, d'un équateur, d'un pôle. Un
gne, et le zèbre arrivait pour la leçon d'équitation.

A cinq heures, elles allèrent goûter. Claudie but son
hé, sans qu'il fût nécessaire de l'avertir qu'elle devien-
rait bossue, toute droite. Elle acheva ses toasts, sans
u'il y eût à lui faire craindre qu'elle serait naine. Pour
ı première fois, elle prit son goûter en fille qui sera

élancée, grande, habile et, on le vit à la façon dont ell rattrapa une tasse, astucieuse. Que voulait-elle signifie par cette perfection ? Remercier sa mère ? Embellir un aventure ? Edmée y sentait plutôt un instinct enfanti dont elle était touchée et alarmée, une espèce de respon sabilité de la noblesse de cette journée, si différente de autres. Cela ne voulait pas dire seulement : Regarde c que je suis dans ce jour inhabituel, mais : Regarde c que je serais dans une vie nouvelle. Regarde comm j'obéis, comme je jongle avec les tasses, comme je sui sage, comme je comprends, dans une vie nouvelle. Ca déjà il ne s'agissait plus d'un congé. L'aveu était fait à Claudie. Elle était complice dans ce crime encore inconnu d'Edmée même. A voir toute cette journée la personne toujours debout, toujours active qu'était sa mère devenir cette femme nonchalante, oisive, absorbée par les oiseaux et les nègres, Claudie avait dû comprendre. Sa perfection ne venait-elle pas justement de ce qu'elle prenait avantage sur cette mère transformée ? Mais transformée en quoi ? Comment Claudie la voyait-elle, maintenant ? D'où venait ce bonheur qui emplissait Edmée, et qui, tellement plus qu'au bonheur de la liberté, ressemblait au bonheur de l'esclavage.

C'était l'esclavage à tout, à tous. Ce n'était pas parce que Claudie était sa fille qu'elle obéissait à Claudie, c'était parce que Claudie était un enfant. Cette station dans ce jardin, c'était une obéissance aux magnolias, aux épicéas. C'était plus : c'était une reddition. Elle abandonnait des armes, elle ne savait lesquelles. Un long siège avait eu lieu, par elle ne savait quels ennemis ; quels amis plutôt, et aujourd'hui elle avait capitulé ! Ce qu'elle leur donnait, elle ne le savait pas encore. Mais il y avait fort à présumer que c'était elle-même. Tous ces objets, ces êtres avec lesquels elle s'était refusée inconsciemment jusqu'ici à être familière étaient devenus des vainqueurs. Ils l'avaient roulée dans le gravier du jardin, ils l'avaient

accablée de l'ombre du sapin, du frisson des bambous, et ils l'avaient vaincue. Le soleil en était. Les nuages en étaient : il en serait fait désormais selon leur volonté. Tout à l'heure, quand la nuit serait venue, la lune en serait, les étoiles : car le soleil avait aussi combattu à leur compte. Un jeune homme, de sa table, leur demanda le sucre, elle lui passa le sucre non en voisine, mais en servante. Le soleil avait aussi combattu pour le jeune homme... Servante ! Que le mot servante était un mot noble aujourd'hui ! Il était si parent du mot prêtresse... Elle était servante des jardins, de Claudie, du jeune homme, des hommes aussi. Une servante consacrée par un sacrement ignoré, mais aussi large que lui paraissait étroit le sacrement qui l'appelait en ce moment vers la maison. Non pas que Pierre, qu'elle voyait rentrer en avance du bureau, piétinant d'ignorance et de fureur, ne lui semblât pas un maître, un chef... mais il l'était trop... Seigneur Pierre, votre servante est lasse. Ne lui en veuillez pas de servir toute une après-midi des maîtres plus inconscients... Que Pierre devînt soudain quelque chef sauvage aux joues zébrées de bleu, alors elle lisserait les plumes de sa toque, les zibelines de sa robe, elle frotterait de sa paume les jambières de buffalo, elle suivrait de sa langue les tatouages de son dos... Ou que Pierre la laissât se prosterner devant lui. Elle voulait bien laver les pieds de Pierre, oindre d'huile parfumée les cuisses de Pierre... Voilà son secret ! Voilà pourquoi elle aimait, ce que Pierre d'ailleurs avait vite interdit, couper elle-même les cheveux de Pierre, extraire avec une clef de montre les petits vers noirs de son visage, lui faire des shampoings, ou plutôt un shampoing : Pierre n'avait pas autorisé le second. Avec quelle ardeur elle avait versé sur lui le shampoing, frottant le crâne et les cheveux de mains déchaînées, s'amusant à laisser la mousse gagner les oreilles et le nez, ajoutant à l'huile, les premiers liquides qui étaient à sa portée, lavande ou collyres,

pour une recette infernale. Oui, ce jour-là, Pierre avait été son seigneur et maître. Elle avait frotté sa tête comme celle d'une idole, la veille de la procession. C'était le bal du club, le lendemain ; elle avait été toute fière de cette tête lavée par elle. Elle lui pinçait à la dérobée les oreilles, elle lui tirait les cheveux, dans une familiarité exclusive qu'il ne tenait qu'au dos de Pierre, au cou de Pierre, aux pieds de Pierre de gagner aussi par pareil lavage. Mais le reste du corps de Pierre s'était cabré contre ces exigences. Il ne lui avait pas permis le second shampoing. Sa servante pour la tête était redevenu M. Julien, le coiffeur français de l'hôtel... Et Jacques était maintenant comme son père. Elle le sentait malheureux quand elle surveillait son bain, dans une maison qui craignait Madeleine et n'acceptait que Marie. Pauvres aimés ! Elle ne pouvait cependant leur demander d'être vêtus de plumes de kiwi, de déjeuner nus ! Oui, elle avait trompé Pierre l'autre jour, quand Frank avait posé sa tête sur ses genoux. Il y avait bien eu tentation : l'envie de commettre ce péché, cette indignité que Pierre réprouvait pour lui même : donner à Frank un shampoing. Pourquoi tant d'histoires à ce sujet ! Un shampoing ne fait jamais de mal.

— Où allons-nous maintenant ?

— Mais au jardin, dit Claudie.

Voilà ce qu'avait compris Claudie ; qu'il n'y avait plus de maison, de frère, de père, qu'il n'y avait plus qu'un jardin. Elles n'auraient pas dû y revenir. Des habitudes plus fortes que toutes celles de leur vie précédente les y attendaient... Le premier appartement où je me plaise, pensait Edmée. Pour les deux mois de la saison des pluies, nous irons à l'hôtel... Non seulement où je me plaise, mais où tout soit fait pour moi, tout à ma taille, de l'héliotrope à l'euphorbe géant. Tout y est de ce que j'aime ou supporte. Il y a même un cimetière ou l'on pourra me transporter sans avoir à passer mon corps —

c'est ma seule phobie — par notre monte-charge... Le soleil se couchait, dans sa couleur de victoire sur Edmée. Le pétunia, le fuchsia, les marguerites, fleurs parcimonieuses de jour, se hâtaient de répandre les parfums qu'elles avaient économisés jusqu'à cette minute et, affolées, les jetaient par-dessus bord en entrant dans l'incorruptible nuit. Le quart d'heure de duo entre les oiseaux de jour et les oiseaux de nuit préludait, ces oiseaux de nuit américains qui ont un rire, une flûte, et quatre notes de la voix du rossignol. Ces quatre notes suffisaient pleinement aujourd'hui. Tous les nouveaux maîtres du crépuscule d'Edmée s'agitaient. Son maître le vent, qui aimait à caresser chaque feuille de son maître le bambou d'une caresse différente. Ses maîtres les ombres, que les becs électriques contenaient encore. Ses maîtres les hommes aussi, embellis par le couchant, qui passaient dans des teintes qu'elle savait bien de fausses teintes, pourpre, jaune ardent, vermillon, mais qu'elle affectait de croire leurs teintes définitives. Elles pouvaient l'être. Il eût suffi de les peindre... Hélas ! Jamais Pierre ne permettrait qu'on le peignît ainsi, la face d'émeraude, le front garance, les mains d'or. Ni Jacques non plus, qui avait pleuré le jour où sa mère lui avait mis du rouge... Il n'y avait plus d'espoir que dans Claudie... C'était bien l'attitude de Claudie, chez Frank : elle posait non comme si Frank peignait son portrait, mais comme si on la peignait elle-même... O triste vie à peau couleur de peau humaine ! Comment un seul jour de recul, d'absence, avait-il pu lui donner à ce point l'appréhension d'êtres non colorés, non tatoués. Pauvre visage de Pierre, où les rides seraient les seuls tatouages... Où en était-elle ? Devenait-elle folle ? En tout cas elle ne verrait pas Pierre ce soir. Elles dîneraient d'un sandwich... Elles rentreraient quand ils seraient couchés... Et d'ailleurs, pourquoi rentrer ! Elle n'avait pas la force de rentrer... Claudie avait

toujours désiré coucher une fois à l'hôtel... C'était une belle occasion.

— Téléphone à Jacques, Claudie. Dis-lui que nous sommes retenues. Que nous ne rentrerons pas ce soir. Il ne faut pas qu'il nous croie enlevées.

— Très bien, fit Claudie. Mais c'est père qui va répondre.

— Qu'est-ce que cela fait ?

— Oh ! Cela ne fait rien.

Edmée suivit le dialogue, de la porte de la cabine.

— C'est moi, dit Claudie.

Elle entendit dans le récepteur une exclamation, une voix angoissée.

— Nous ne sommes pas enlevées, dit Claudie.

La voix cria, furieuse.

— Nous rentrerons demain matin, continua Claudie.

La voix implora.

La voix questionna :

— Où nous sommes ? Je ne le sais pas moi-même.

— Sans faute. Tout ce que je peux te dire c'est que nous rentrerons sans faute.

La voix... Mais Claudie avait raccroché. Ce fut tout.

Pourquoi l'idée d'aller coucher aux Ambassadeurs vint-elle à Edmée ? Pourquoi tous ses maîtres nouveaux la menèrent-ils dans l'hôtel des stars et de leur suite ? Pourquoi crut-elle suivre les hommes de silence et les ombres en pénétrant dans l'asile du bruit et de la clarté ? Elles y arrivèrent sans sac, sans bagages, non pas comme dans un hôtel, mais comme chez un hôte. Elles eurent une chambre à grand lit, boisée d'un bois dont une étiquette indiquait le nom ; du cerisier de Nigéria. Claudie le caressa. Jamais encore elle n'avait caressé un arbre de l'intérieur. D'en bas leur parvenait le murmure de l'orchestre. Elles tombaient bien, c'était le dîner de gala. La femme de chambre leur dit qu'elles étaient toutes là, Garbo, Claudette Colbert, Myriam Hopkins, Merle Obe-

ron. Quand l'une d'elles arrivait, une première rumeur montait par la fenêtre, celle de la foule, et bientôt après, selon le temps qu'il lui fallait pour laisser sa fourrure au vestiaire, une seconde rumeur, celle de ses pairs, par la porte. Claudie mangea son sandwich, se déshabilla. Au magasin de parfumerie, Edmée avait acheté du savon, des brosses à dents : il eût fallu aussi les acheter si elles avaient couché dans le jardin. Elle baigna Claudie. Bouclée et à peine sèche, comme Dieu les aime, la petite fille ensuite fit sa prière. Mais quel sens étrange avaient aujourd'hui les paroles pour Edmée... « Notre père qui êtes aux cieux, disait Claudie, merci de ce pain qui n'est pas quotidien... Faites de notre vie une vie qui soit de repos, de tendresse, de non-travail », ânonnait Claudie. Et cela finissait : Faites-moi toujours heureuse et je ne serai pas tentée. Pour ces histoires d'offenses, elles ne sont pas intéressantes. Personne ne s'offense dans la vie. A part les susceptibles. Tant pis pour eux. Ainsi soit-il... Mais la chambre était au-dessus de l'orchestre, et les prières durent céder à la musique.

— Descends-les voir, dit Claudie.

Pour la première fois les imaginations de Claudie étaient réalité. Toutes les personnes que sa mère allait voir la nuit au-dessus du vingtième étage, à la maison, elles étaient là, réunies, au rez-de-chaussée.

— Va avec eux, je serai sage.

Edmée descendit. La salle des fêtes était ouverte. Du salon, elle voyait le banquet. Claudie avait raison. C'était juste les amis que recevait sa mère, pendant son sommeil : les heureux de la terre. Ils étaient à peu près tous là, bruyants, faciles, familiers. L'un d'eux même de loin lui fit un signe, un de ceux sans doute avec qui elle avait dansé, si longtemps, la nuit des concombres. Elle les reconnaissait tous : Gable, Powell. — Ah ! tu ne connais pas les noms propres des grands hommes, aurait dit Pierre, et tu sais par cœur ceux de ces comédiens... » Et en effet elle

les savait. Et, assise près d'un bureau où elle feignait d'écrire, toute une série de noms propres lui revenait, sa série à elle, collectionnée dans sa mémoire depuis l'enfance, des noms de chanteurs médiocres, de peintres médiocres, de propriétaires de courses médiocres, de noms qui n'appuyaient pas, ne luisaient pas, ne vous donnaient aucune angoisse ou aucune humilité, mais qui vous incitaient doucement à la vie : le nom du ténor Blomingham, qu'elle avait entendu chanter Manon à Forges les Eaux ; du peintre Roulafeu, qui avait exposé à Vichy une odalisque rousse ; de Maria Camaska, sa voisine d'hôtel à Biarritz, qui avait deux chiens afghans. Etait-ce là les saints, les héros de son évangile ? C'était bien ceux-là en tout cas qu'elle aimait rencontrer, ceux qu'elle allait voir les nuits de cornichons et de fête par l'escalier de fer pour les incendies : ses frères, ses cousins, ses sœurs...

Elle s'était trompée, ce soir. Elle ne pouvait boire et danser avec eux : elle était en tailleur, non en robe de bal. Elle remonta. Claudie dormait. Edmée enleva sa robe, — il y eut un moment où elle fut nue : à la rigueur, c'était là aussi un costume pour les rejoindre, — s'étendit, et gagna, à travers un sommeil nouveau pour elle, une inconscience plus neuve encore.

(A suivre)

JEAN GIRAUDOUX

PRIÈRE POUR LES COPAINS[1] APRÈS LA MOBILISATION DE SEPTEMBRE 1938

Seigneur, mon Cœur, Puissance qui commandez en nous et hors de nous, et qu'il est doux de suivre en pleine conscience de soi ;

Source de notre sang, Bain de notre raison, Sens de notre bon sens, Survie de notre vie (si tant est du moins que nous voulions survivre) ;

Faites que sous ce ciel noir de sang, avant que la terre en soit rouge, ce ciel prêt à tomber que sentaient nos Gaulois, les Français ne restent pas seuls et si voyants avec leurs bras d'chemise et leurs joies tricolores, leurs sourires à la vie qui attirent l'orage.

Plus humbles devant Vous, plus fermes devant l'histoire, et sans trahir un instant la part dorée du monde, qu'ils se tournent enfin vers leur face d'ombre ;

Et non point après avoir hurlé comme des chiens, pleuré comme des mères, les yeux clos comme Cassandre, saigné comme seuls des hommes ;

Ni pour imiter en eux le grand deuil du Dehors :

Mais parce qu'ils se seront exercé le cœur, instruisant leur *orage et* leur *nuit féconde.*

1. Autrement dit : *Discours aux Copains.*

Que sous de nouveaux chefs, avec des éducateurs neufs, et s'il Vous plaît plus particulièrement, Seigneur, de nouveaux écrivains ; avec Votre assistance si souple et si humaine (car Vous haïssez les lois d'airain comme ils font),

Ils ne se laissent surprendre par aucun destin, aucune mort, aucun avortement du monde.

Et maintenant précisons, car soit dit sans vous fâcher, vous nous paraissez, mon Dieu, assez mal informé...,

Seigneur, espèce de Charlemagne simple et ordonnateur qu'en chacun nous portons, voyez pourtant ces hommes, comme ils se distribuent sur le sol de la France à la droite, à la gauche de cette Grande Personne, élégante Semeuse que Vous fîtes elle-même éternellement féconde.

Là-bas sont quelques-uns, deux cents, six cents, au plus quelques centaines de mille, banquiers, parlementaires, politiciens, journalistes et complices : très propres, très seuls, très dégoûtants, qui prétendent parler pour le peuple de France. Il y a, parmi eux, bon nombre d'écrivains.

Ce sont de grands douteurs devant l'Eternel, Seigneur, ils doutent de Vous, de nous, des leurs, de là leur assurance : ils sont bien trop Malins. Ils nous parlent d'union, quand leur visage est double ; de travail, quand leurs mains sont feignantes ; ils invoquent la jeunesse et portent en eux-mêmes la grisaille du monde.

Seigneur, camarades, faites taire tous ces représentants qui, depuis vingt ans, ne représentent plus rien. Et si Vous prenez le temps de Vous apitoyer

sur eux, montrez-leur donc un jour ce que c'est que la France, qu'elle est faite de Français ; faites-leur faire par exemple un exercice de mobilisation ; conduisez-les devant la ligne Maginot, à quelques kilomètres de la Mort, là où j'avais la chance d'être il n'y a pas huit jours avec les copains.

Ici sont quarante millions d'hommes, sept ou huit milliers de mille mobilisables, avec des femmes, des gosses, des tandems, des outils, des machines, des cannes à pêche, des fusils s'il le faut, et beaucoup de bestiaux. Et Dieu sait s'ils adorent le pain et le vin !

Seigneur très catholique et révolutionnaire, ce sont des innocents. Ils ne vivent que pour eux, et sont le genre humain. Ils ignorent le monde, qui peut se reconnaître en eux. Ils n'aiment vraiment qu'eux-mêmes, et cet amour est divin. Ils sont si Gentils que je les ai entendus nommer ceux contre lesquels ils allaient lutter par le feu, les gaz et les éclats d'acier, et les lames effilées, non plus du tout des Boches, non plus même des Fritz, mais simplement, gentiment des Vilains.

(Mais Vous le savez bien, qui aimez à paraître en paysan des Charentes ou en métallo parisien. Le 28 septembre au soir, en Alsace, dans la grange derrière moi, soldat de 2me classe et garçon de café, Vous teniez de grands discours à Suzanne — à une Vache laitière).

Seigneur, Vous qui conservez un cœur simple et un esprit droit malgré tous Vos voyages et Votre instruction, Vous savez aussi comme partout ils sont contestés, menacés, de partout attaqués :

d'Allemagne par la Race, d'Italie par l'Empire, d'Europe par la Grande Peur, de France par la Trahison ;

et non point seulement dans leur terre ou leur petit argent, ou dans leurs quarante heures ; non point en Tchécoslovaquie, aux Baléares, en Tunisie, ou en Alsace-Lorraine ; ni même dans leur vie et leur poitrine offerte ;

mais jusqu'au fond et dans leur raison d'être, là où les sourires à la vie, le goût de la liberté et la foi en le monde deviennent saints et sacrés, et se distinguent à peine de Votre substance même.

Prenez-les en pitié, et sauvez-Vous Vous-même. Faites-les enfin douter ; qu'ils songent à s'affirmer. Ouvrez leur donc les yeux sur tout ce monde hostile, qu'ils voudraient ignorer :

Gardez-leur Votre amour, sachez les bien châtier (Vous qui sortez d'entre eux seul pouvez le faire).

Puisqu'ils sont enfoncés jusqu'au cou dans le gosse, dans la femme, dans la vie, inspirez leur un peu de virilité et de camaraderie ;

Enfin s'il le faut pour que nous survivions (je ne crois pas blasphémer, Seigneur)

Donnez-nous le recul de la mort, à notre heure.

A. M. PETITJEAN

LES DÉMOCRATIES BOURGEOISES DEVANT L'ALLEMAGNE

Pourquoi les chefs des gouvernements franco-anglais ont-ils accepté, à Munich, l'accord du 30 septembre, dont personne, même ceux qui l'approuvent, ne saurait nier de bonne foi qu'il ne soit une capitulation ?

Voilà des hommes qui abordent le dictateur allemand nantis, depuis deux jours, d'atouts formidables et, en partie, inespérés : la mobilisation est décrétée chez l'un, commencée chez l'autre ; elle est consentie par leurs peuples, se fait dans l'ordre ; leurs opinions publiques acceptent l'idée de la guerre ; la solidarité de leurs deux nations est solennellement proclamée ; la Grande-Bretagne est sûre de ses Dominions ; l'attitude de la Russie, de la Roumanie, de la Yougoslavie, des États-Unis fait éprouver à l'Allemagne ce que le maréchal Goering appellera depuis « le cauchemar d'une coalition mondiale » ; l'Italie se dérobe, le Japon se désintéresse, des généraux du Reich démissionnent, la population murmure... Armés de tels avantages, on croirait que les ministres occidentaux, s'ils ne peuvent revenir sur les concessions par eux consenties à Berchtesgaden, vont signifier à l'adversaire qu'ils n'en ajouteront plus la moindre. Au lieu de cela, ils lui en accordent un surcroît qui, s'il ne va pas jusqu'à la pleine réalisation des exigences de Godesberg, permet aux Allemands de crier au triomphe et fait dire à un historien français, exempt de passion pour ou contre eux [1], qu'ils viennent de remporter la

1. M. Lucien Romier.

plus grande victoire diplomatique du siècle. Comment expliquer ce fait inouï ?

On répond : « Les ministres franco-anglais ont craint que, devant trop de fermeté de leur part, le dictateur allemand ne jouât son va-tout et déclenchât la guerre. » C'est évidemment cette crainte qui a dicté leur conduite, encore qu'ils eussent été en droit de penser, se fondant sur ce qui se passa le 21 mai, qu'il eût de nouveau rongé son frein et décliné le conflit armé. Notons toutefois que, si leur refus de céder davantage eût amené la guerre, ils savaient *à cette date* que leurs pays ne le leur reprocheraient pas ; en France et en Angleterre, l'opinion, dans son ensemble, avait reconnu les conditions de Godesberg pour inacceptables et, tout en accueillant la mort dans l'âme les terribles conséquences de la résistance, elle n'eût pas flétri ses ministres de s'y tenir (ce qui ne signifie point qu'elle ne fût pas heureuse qu'ils ne s'y tinssent pas). Cela dit pour établir que, si ces hommes d'État manquèrent de fermeté, ce ne fut point par crainte d'être désavoués de leur peuple et moins encore sur l'injonction de ceux-ci.

Pourquoi, alors, aimèrent-ils mieux céder que de risquer la guerre ? Je vois trois raisons qui, loin de s'exclure, ont sans doute agi conjointement :

1° l'humanitarisme ;

2° la crainte de perdre la guerre ;

enfin une troisième raison qui, dans leur inconscient du moins, est venue apparemment s'ajouter aux deux autres : la crainte de la gagner.

Cette troisième raison est mise en forme par ce mot qu'on prête à Hitler : « L'Angleterre ne peut pas me faire la guerre. Parce qu'elle sait que, si je suis battu, c'est le triomphe du communisme, dont elle a la terreur. »

Mettons au point. La défaite d'Hitler n'eût pas été nécessairement le triomphe du communisme, mais sûrement de la démocratie ; triomphe dont, en un certain

sens que je vais dire, *les démocraties bourgeoises ne veulent pas.*

Dissipons ici une confusion.

Le mot *démocratie* connote deux choses distinctes.

D'une part, il signifie respect de la personne, de la liberté d'opinion, de la liberté de discussion, acceptation que toute une partie de l'individu appartienne à lui-même et non pas à l'État, régime *non totalitaire.* De cette démocratie-là, les démocraties bourgeoises, française et encore plus anglaise, ont spontanément le goût, souhaitent sincèrement le maintien, pour autant que leurs intérêts le permettent.

D'autre part, démocratie veut dire accroissement de justice sociale, réalisation des revendications ouvrières — aux dépens, naturellement, des classes possédantes. De cette démocratie-là, les démocraties bourgeoises ne veulent à aucun prix (j'entends si les réformes sont sérieuses). Preuve : leur insurrection contre le ministère Blum en France, contre Ramsay Macdonald en Grande-Bretagne, contre le président Roosevelt en Amérique.

Aux fins de disqualifier cette aspiration populaire, les démocraties bourgeoises l'identifient au communisme, que, d'ailleurs, elles flétrissent pour tout autre chose que ses réclamations de justice sociale (de tels aveux seraient impossibles en démocratie), mais parce qu'il est « la suppression de la liberté, la négation de la civilisation, de la culture, des élites ». Notons que la bourgeoisie a déclaré la guerre aux revendications populaires *bien avant qu'il fût question de communisme.* Exemples : les massacres du Champ-de-Mars en juillet 1791, la réaction de Thermidor, les journées de juin 1848.

En bref, la démocratie bourgeoise a toujours eu la haine de la Révolution, en tant que celle-ci prétend à une émancipation non superficielle mais profonde des classes inférieures. Haine, d'ailleurs, très naturelle.

Il suit de là que les démocraties bourgeoises ont tou-

jours éprouvé de la sympathie pour les États hostiles à la Révolution, c'est-à-dire à la France moderne, en tant qu'ils leur paraissaient s'opposer aux aspirations populaires et décidés de maintenir des privilèges de classe. Elles ont toujours souhaité, si ces États se trouvaient en guerre avec elles, qu'ils ne fussent point totalement humiliés, plaçant ainsi résolûment les intérêts de leur classe au-dessus de ceux de leur nation. C'est ce qu'elles firent lors de la guerre de la Révolution contre la coalition européenne, où elles travaillèrent à maintes reprises dans l'intérêt de l'ennemi [1] ; en applaudissant à la victoire des alliés à Waterloo, et leur ouvrant les portes de la France par le renversement de Napoléon [2] ; en marquant leur tendresse à la Sainte-Alliance, qui se proposait ouvertement de maintenir la France dans l'abaissement où l'avaient mise les traités de 1815, mais s'instituait le champion de l'inégalité sociale ; en approuvant la politique de Louis-Philippe, qui refusait toute action contre ces traités ; en réprouvant celle de Napoléon III, qui visait à les déchirer [3]. Après la défaite de 1870 et l'établissement de la République, la bourgeoisie française, apparemment du moins, fait volte-face. Appliquée à discréditer le nouveau régime devant le suffrage universel, *alors nationaliste et revanchard*, et résolue d'exalter dorénavant l'armée, où elle voit l'instrument qui la défendra contre un mode de démocratie dont elle ne veut pas, elle se fait ultranationaliste en accusant la République d'internationalisme (boulangisme, affaire Dreyfus) et paraît oublier

1. Cf. MATHIEZ, *Révolution française*, II, 15, 200 ; III, 43-44.

2. Après Waterloo, les Alliés ne résolurent de marcher sur Paris que lorsqu'ils apprirent l'abdication arrachée à Napoléon par les Chambres, tant ils savaient les immenses ressources militaires dont il disposait encore et que tout le peuple était pour lui.

3. Rappelons, durant tout le second Empire, l'opposition de la bourgeoisie aux lois renforçant l'armée. « Nous sommes rivés à cet ignoble parti conservateur qui hait la Révolution et veut la paix à tout prix. » (Mot du prince Napoléon à Darimon en août 1859. DARIMON, *Histoire d'un parti*, p. 284.)

l'opposition entre les intérêts de sa classe et ceux de la nation. Elle se prend, dirait-on, à son jeu et, le 2 août 1914, se dresse avec une sincérité qui semble indéniable contre la provocation d'États antidémocratiques [1]. Son attitude se prolonge au delà de la guerre par le cri d'alarme qu'elle pousse contre les velléités immédiates de réarmement du Reich. Mais son erreur est passagère et elle se reprend à saccager les intérêts les plus évidents de la nation dès qu'elle les voit soutenus par une France qu'elle estime hostile à sa classe ; c'est ainsi qu'elle permet aux Allemands, sous le prétexte que s'y opposer ferait le jeu du communisme, la réoccupation de la Rhénanie, l'annexion de l'Autriche, la création d'une anti-France à la frontière pyrénéenne [2], la destruction sur leur flanc oriental du bastion français qu'était l'État tchécoslovaque. Il est clair qu'à Munich les ministres des démocraties bourgeoises ont eu la volonté, plus ou moins consciente, de ne pas humilier l'homme qui, aux yeux de ces bourgeoisies, incarne la résistance aux montées révolutionnaires. Ils ont eu la volonté de ne point l'humilier par la guerre, où il courait le risque d'être battu ; et ils ont eu la volonté de ne point l'humilier par la paix, qu'ils eussent pu faire annoncer dans leur presse en marquant à gros traits les reculades, non totalement inexistantes, que le Reich y consentait — chose dont ils ont eu bien soin de s'abstenir [3].

Remarques : 1. On peut se demander si les démocra-

1. Ce n'est pas faute d'avoir été avertie. Les conservateurs sont fous, déclarait Georges Sorel en 1915, de souhaiter l'écrasement des Empires centraux ; ils ne voient pas que c'est la destruction de tous les principes qui fondent leur classe.

2. Rappelons qu'une des terreurs de la bourgeoisie française, si la guerre eût éclaté il y a un mois, était l'écrasement immédiat du général Franco. (Voir toute une presse de droite.)

3. A méditer aussi le discours du président Daladier, au début de juin 1938, lors d'un banquet à lui offert par un Congrès de Sociétés Provençales, où il s'applique à déclarer que, le 21 mai, le chancelier Hitler a obéi uniquement à son désir de maintenir la paix. — Les reculades que le Reich consentait à Munich ont eu le don, si faibles qu'elles fussent, d'exaspérer tout un parti naziste. Un des buts du discours de Sarrebruck est évidemment de rassurer ce parti dans ses exigences.

ties bourgeoises voient juste en se représentant les États fascistes comme des remparts de la société telle qu'elles la conçoivent. A la séance de clôture d'un congrès de politique étrangère, réuni à Milan en juin dernier, le député fasciste Pavolini, résumant les travaux de l'Assemblée, déclara : « Rien ne nous irrite plus que d'être représentés comme des soutiens de l'ordre. Le fascisme n'a rien à faire avec l'ordre traditionnel. M. Bottai a écrit fort justement que nous représentons et sommes seuls à représenter le désordre créateur. Rien ne nous exaspère autant que les gens qui viennent à nous par peur du communisme. » L'orateur a encore cité un article de *Gerarchia*, revue fondée par M. Mussolini et présentement dirigée par son neveu : « Ces braves gens (qui ont la terreur de tout changement social) devront se convaincre, y est-il dit, et nous les convaincrons bientôt, que la charge du problème social est maintenant sur nos épaules et qu'ils feront mieux d'avoir peur de nous que du communisme. » Quand on songe aux épreuves financières que subissent les classes possédantes en tel État fasciste, on pense que la bourgeoisie française est l'objet d'une illusion assez comique en identifiant Hitler et Mussolini à M. Guizot. Mais c'est cette croyance qui lui dicte son attitude en fait de politique étrangère, notre sujet.

2. Pour ce qui est spécialement de la démocratie bourgeoise d'Angleterre, elle a manifesté sa résolution de ne pas trop humilier l'Allemagne dès le lendemain de l'armistice de 1918 (notamment par son peu de zèle à exiger la livraison de Guillaume II). Ajoutons ses nombreuses volontés, depuis lors, de donner peu de satisfactions à la France, laquelle représente toujours, pour la bourgeoisie anglaise, le dangereux pays de la Révolution, athée et anarchique. Significative aussi est l'hostilité de la Grande-Bretagne au pacte franco-soviétique, fait contre l'esprit de revanche du Reich, exactement comme,

au lendemain de 1870, la duplice austro-allemande avait été faite contre l'esprit de revanche de la France, *duplice pour laquelle la démocratie d'outre-Manche n'avait que sympathie.* — On entend souvent dire, depuis l'accord de Munich : « L'Angleterre va-t-elle consentir à Hitler une domination européenne qu'elle a refusée avec tant de force à Napoléon ? » Mais Napoléon, pour l'Angleterre, était la Révolution, tandis qu'Hitler est l'ordre.

3. Les démocraties bourgeoises ont pu refuser une guerre qui avait des chances de leur être victorieuse pour une autre raison encore que de ménager le chef d'un État autocratique. Elles ont compris qu'une guerre, heureuse ou malheureuse et menée contre quiconque, profiterait aux revendications du peuple. C'est ce qu'un des leurs exprimait en assurant que les bénéficiaires d'une guerre seraient, en France, les « gens de Moscou » [1]. Et, de fait, des hommes du peuple (non nécessairement moscoutaires) déclaraient volontiers pendant la récente crise : « Nous entendons bien, si nous marchons, n'être pas aussi bêtes que l'autre fois et faire payer à la nation ce que nous aurons fait pour elle. » Ce n'est pas pour rien que les conservateurs ont toujours redouté les armées nationales. Placée entre ce qui pouvait être l'intérêt de la France et la perspective d'une victoire pour les aspirations populaires, la bourgeoisie française a sacrifié le premier [2].

4. Ai-je besoin de dire si la bourgeoisie a trouvé un adjuvant de sa volonté de paix à tout prix dans le désir — combien naturel — qu'a la majorité du peuple de ne point se battre (encore qu'il obéisse à l'ordre de mobilisation, s'il lui est enjoint). Observons à ce propos comme il est curieux de voir des hommes, dont un des principaux articles contre la démocratie est l'impuis-

1. *Le Capital*, 18 septembre 1938.
2. Ajoutons, parmi les motifs qui dressèrent la bourgeoisie contre l'éventualité d'une guerre, qu'elle eût dû y envoyer ses fils. J'ai idée toutefois qu'elle les enverrait volontiers à une guerre contre le bolchevisme.

sance du peuple à rien concevoir, en fait de politique étrangère, au delà de sa tranquillité, exploiter à fond cette impuissance pour empêcher des guerres dont leur intérêt ne veut pas. On ne saurait trop admirer aussi le lancement donné par la bourgeoisie à certains nouveaux produits pacifistes, dont elle sait fort bien qu'ils sont de purs sophismes ; par exemple : « La guerre n'apporte pas de résultat », comme si la dernière guerre ne nous avait pas donné le maintien de l'intégrité territoriale de la France et de ses libertés ; ou encore : « La Tchécoslovaquie, pour qui nous nous battrions, commencerait par être anéantie », comme si elle n'eût pas fini par être restaurée, ainsi qu'il arriva il y a vingt ans à la Serbie [1]... On ne peut se défendre d'évoquer le mot de Voltaire : « Toute cette argumentation est faite pour des gens qui ne raisonnent pas par des gens qui raisonnent fort bien [2]. »



A moins que la France et l'Angleterre ne se donnent des gouvernements indépendants de leur classe bourgeoise, chose qui semble actuellement peu probable [3], on peut penser que la soumission de ces nations aux exigences du dictateur allemand, pour ce qui regarde l'isolement de la France en Europe (ou un état de vassale du Reich), va se poursuivre, en admettant que celui-ci respecte notre intégrité territoriale, à laquelle l'Angle-

1. Ces raisonnements sont patronnés par certains intellectuels.

2. Il s'est constitué aujourd'hui chez la majorité du peuple — chose encore très normale — un véritable fétichisme de la paix, dont la démagogie n'a pas manqué de s'emparer. On écrase aujourd'hui un parti en proclamant qu'il « veut la guerre », sans discuter s'il la veut ou s'il s'y résigne, si elle est conforme ou non à l'intérêt national... Une preuve de ce fétichisme est que ceux qui, plutôt que de consentir la capitulation devant l'Allemagne, acceptaient l'idée de la guerre, *ne l'ont jamais articulé*. Ils ont déclaré qu'ils refusaient de la consentir « pour sauver la paix ».

3. Et qu'elles ne se les donnent *ensemble* ; le gouvernement Blum n'a pas pu faire une politique nettement antibourgeoise parce qu'il perdait du coup l'entente avec l'Angleterre — et la sympathie des États-Unis.

terre l'empêcherait de toucher. D'où cette conséquence, dont je crois que les amis de leur repos en ces pays peuvent s'appliquer le baume, malgré certaines prophéties de nature à les alarmer : une crise d'angoisse comme celle qu'ils viennent de subir ne se reproduira point, ni dans quelques mois, ni d'ici longtemps. Sans doute les chefs de ces États croiront peut-être encore devoir commencer par faire mine de résister au demandeur ; ils pourront ordonner des mobilisations qui ne seront, pour employer une expression qui semble appartenir désormais à l'histoire, que la couverture d'une reddition déjà décidée. Mais les peuples, tout en obéissant, ne seront pas dupes et sauront s'épargner l'inquiétude.

Il suit de tout cela qu'il va peut-être falloir, pour les Français, revenir à ce mode de conscience nationale qui fut celui de ma génération dans son enfance, quand, au lendemain de notre défaite de 1870, nous étions résignés à ce que la France ne fût plus qu'une nation paisible et travailleuse et cessât, sur l'échiquier mondial, de tenir une première place. On peut se demander s'il n'y a point là une nécessité historique, qui commence au XVIIIe siècle avec l'élévation de la Prusse et de l'Angleterre, et relativement à laquelle les quelques succès que nous remportâmes depuis deux siècles n'auraient été, malgré leur éclat, que des gonflements épisodiques, en somme peu importants. Une idée chère au philosophe Cournot est que, dans une vue synthétique de l'Histoire, certains faits, qui apparaissent considérables à leurs contemporains, deviennent à peu près négligeables devant d'autres dont le développement, quasi fatal, n'a été contrarié qu'un instant par la surrection des premiers. On peut se demander si l'Histoire ne jugera pas ainsi notre victoire de 1918 (aussi les victoires napoléoniennes) par rapport à la courbe ascendante qu'affecte depuis deux siècles la puissance germanique. Et beaucoup lamen-

teront : « Si nous devions redevenir une nation de second ordre, ce n'était pas la peine de faire tuer, il y a vingt ans, deux millions de Français. » Certes, mais qu'est-ce que deux millions de vies dans le développement du monde ? La philosophie de l'Histoire est peu sentimentale.

Une grave question est celle-ci : la bourgeoisie française poussera-t-elle sa soumission au Reich jusqu'à adopter le régime fasciste, notamment la suppression de la liberté d'expression, la destruction du système représentatif, le racisme ? Les dictateurs le lui demanderont sûrement, son régime démocratique leur signifiant un reproche vivant et une constante menace [1]. On peut penser qu'à moins de coup de force (fort possible), étant donné l'immense révolte qu'un tel changement susciterait dans la majorité de la nation, aussi en raison d'une certaine valeur que, ne fût-ce que par coquetterie, la bourgeoisie française attache aux apparences du libéralisme, on ne verra pas en France de fascisme *total*, comme dans tel pays voisin ; on n'y verra pas, notamment, l'étranglement *total* du droit d'écrire, de discuter. Croyons toutefois que le régime de liberté que nous y goûtons depuis soixante ans y subira de fortes entorses. Un fascisme larvé me paraît probable.

***

Devant une telle possibilité d'avenir, que pense l'intellectuel ?

Que vivre dans une patrie abaissée n'empêcha pas les Plotin, les Pétrarque, les Gœthe, les Renan, d'élever leurs temples à l'art et à l'Idée. Qu'appartenir à une nation modeste, indemne des périls que comporte la grandeur, des nécessités d'y parer, rend peut-être plus facile de ne vivre que pour l'esprit, de ne s'occuper

[1] Voir le discours de Sarrebruck, et de récents articles italiens.

qu'à lire Dante ou Racine ? Que si le politique devient interdit à l'écrivain, celui-ci sera tenu de s'enclore au pur spéculatif, d'être meilleur. Pour moi, je l'avoue, j'éprouvais de la fierté de relever d'une nation temporellement forte et redoutée ; un peu pour cette raison, mon cœur vibrait à son drapeau, à son hymne national. Ces sentiments, quoi que j'aie soutenu, étaient-ils d'un homme de l'esprit ? Et n'étais-je pas comique, parce que ma génération à deux reprises avait connu le triomphe des valeurs cléricales, avec l'affaire Dreyfus et la grande guerre, de me figurer que leur règne allait devenir la règle, alors qu'il est si clair qu'il ne fut qu'accident et que, pour de nombreux siècles, la loi de ce monde déchu est celle des classes qui jouissent. Allons ! me voilà rendu à des vues sages. Mais je ne sais pourquoi je songe à ces jeunes femmes, qui se démontrent par mille raisons que la rupture de leur liaison leur est un bien, cependant que leurs yeux s'emplissent de larmes.

JULIEN BENDA

CONTRE L'HUMILIATION

Vagues de crainte, d'espoir, de pessimisme exagéré, de confiance étourdie, ont fini par se mêler dans un tourbillon confus, où l'humiliation surnage comme une huile.

J'envie ceux qui, du premier coup, ont su maîtriser leurs réactions sentimentales, ne pas se laisser déporter par la colère contre certaines ignominies ou par la sympathie pour des douleurs qui émeuvent. Et j'envie ceux qui se sentent capables de formuler, sur les événements de septembre, des jugements assurés. Ces événements se sont déjà diversement teintés, à mesure que notre information devenait plus complète ou qu'ils avaient des conséquences inattendues ; et l'éclairage pourra changer encore Une action politique se juge à ses résultats, et celle qui vient de bouleverser notre équilibre est loin d'avoir mis bas toute la progéniture bonne ou mauvaise dont elle est grosse. Selon l'issue, ce qui semblait une perte pourra devenir gain, et ce qui semblait un sauvetage mettre le comble au désastre. Ce n'est qu'au delà de la contingence politique, c'est dans nos mobiles mêmes et nos volontés que nous pouvons chercher quelques points fixes.

***

Le plus grave serait assurément que les Français fussent aujourd'hui contents d'eux-mêmes. Ils ne le

sont pas. Mais il est grave aussi que le sentiment commun à tout le pays soit, sous une forme ou sous une autre, un sentiment de honte. Ni les pacifistes à tout prix, ni les amis secrets de Hitler, ni ceux qui espèrent profiter du désordre pour prendre des revanches, n'osent faire semblant d'oublier ce qui se passe en Tchécoslovaquie ; et ceux qui s'en consoleraient volontiers, avec le ton de Voltaire parlant du Canada perdu, n'osent tout de même pas s'avouer insensibles à un trop manifeste effondrement du prestige.

Or l'humiliation met en état d'infériorité. La politique, pas plus que la pédagogie, n'en peut rien espérer de bon, si elle dure plus que le temps d'un coup de fouet. Notre histoire est pleine des dangers qu'à la suite de certains reculs, la fierté blessée nous a fait courir. Nous mesurons aujourd'hui combien il eût été absurde de nous battre avec les Anglais à cause de l'affaire Pritchard ou de Fachoda ; et pourtant ces victoires du bon sens sur l'amour-propre laissèrent dans le pays de longs refoulements et des susceptibilités maladives.

Mais pourquoi chercher si loin dans le passé ? Nous avons sous les yeux les ravages opérés dans l'esprit allemand par les flétrissures du traité de Versailles et par les pénitences imposées à la république de Weimar. Il est venu un moment où le joug hitlérien a paru plus supportable que d'incessants rappels d'infériorité ; il a fallu les folles affirmations de l'orgueil raciste pour compenser la honte d'avoir passé pour un peuple de Huns et de s'être senti soi-même, pendant quelques années, un peuple de second rang.



L'humiliation française est toute fraîche et encore étonnée d'elle-même. Il ne s'agit pas de la dissiper par des sophismes qui nieraient qu'elle soit bien fondée ; il s'agit, au contraire, de la préciser, d'en limiter le champ,

de ne pas la laisser déborder et d'empêcher qu'elle ne s'invétère.

La vraie honte n'est pas d'avoir reculé à Munich, mais bien d'avoir laissé tomber notre aviation dans un délabrement qui nous enlevait notre assurance. Elle n'est pas d'avoir dû choisir, au dernier moment, entre deux catastrophes ; elle est échelonnée sur quinze ans de mollesse, d'aveuglement, de politique sans générosité, d'occasions perdues. Dès 1923, au temps de la Ruhr, on a protesté, dans cette revue même, contre l'assoupissement de l'esprit critique qui laissait la France marcher comme une somnambule sur le bord d'un toit, et qui l'empêchait d'apercevoir, derrière une façade de mots puérilement maintenue, la ruine imminente de ses positions. Tous les sacrifices qui, libéralement consentis selon l'équité, nous auraient valu l'amitié du monde, nous avons fini par les faire, sous la contrainte, revêchement, sans qu'un seul nous fût épargné, sans qu'un seul ne fût accompli trop tard. Rejeter sur quelques ministres des fautes si persévérantes, c'est vouloir se justifier trop commodément. Quand il s'agit d'un glissement qui a duré tant d'années, et sous tant de ministères, une nation est complice.

L'humiliation, c'est d'avoir disposé de la force et de l'ascendant qui nous eussent permis de former une Europe, et de n'en avoir rien fait, ce n'est pas d'avoir dû abandonner des positions intenables. Versailles nous avait chargés d'un rôle qui dépassait notre potentiel vital. Nous voulions bien du rôle, mais sans la fatigue. Si nous sommes mortifiés d'en être à la fin déboutés, ce n'est là qu'une blessure de la vanité nationale : il n'y a pas de pleurs à verser sur elle. Il n'y a pas lieu non plus de se laisser remuer par la soudaine consternation de ceux qui s'aperçoivent que les Allemands sont quatre-vingts millions et les Français quarante. Ce rapport numérique n'est pas né d'hier. Il était encore

plus écrasant en 1914, quand l'Autriche-Hongrie tout entière faisait partie du bloc germanique. On ne s'affecte pas que le Danube soit plus large que la Seine et le Caucase plus haut que les Alpes. Il y a encore plus de Russes que d'Allemands, et plus de Chinois que de Russes. Il fallait gouverner de manière à ne pas mettre le cap droit dans la masse allemande. Ce n'était pas une loi de la nature que nous dussions à toute force l'avoir pour irréconciliable ennemie. Notre tâche était d'exploiter, de peupler, de faire prospérer notre propre empire et non pas d'user notre force à tenir les autres en échec. Car nous possédons encore un empire, bien que nous ne paraissions plus nous en douter.



Je suis tout autrement ému par l'exclamation qu'après le 30 septembre on put entendre dans maints milieux populaires : « Mais alors, désormais, nous ne pourrons plus avoir d'alliés ! On ne croira plus en notre parole. »

Ce mot-là marque une blessure dans ce que le Français a de meilleur, dans ce respect des engagements qui fut la clef de voûte de l'ordre bourgeois, sa religion civique. Il nous rappelle un temps où l'on aimait mieux ruiner les siens que de faire faillite, où la « société anonyme » n'avait pas encore institué un système qui donne à l'actionnaire des droits illimités sur les bénéfices, tout en limitant étroitement sa participation aux pertes. Le mot révèle combien restent intactes les couches sociales que les commodités de la « responsabilité limitée » n'ont pas contaminées. Et ce n'est pas un hasard, si c'est dans les milieux non capitalistes, chez les hommes qui ne sont actionnaires de rien du tout, qu'on s'est senti le plus diminué par le manque de parole.

***

Nous n'en étions pas à notre premier engagement violé. Nous avions passé par-dessus celui de réduire nos armements. Mais si grave qu'eût été ce viol-là par ses conséquences, il ne créait pas de catastrophes immédiates et ne constituait qu'un manquement à des conventions générales. Mais avoir pendant vingt ans fatigué l'univers de nos cris contre toute révision des sacro-saints traités, et tout à coup, parce que l'un d'eux nous devient lourd, décider que sa sainteté demande à être « reconsidérée » ; laisser en plan un petit peuple, alors que les promesses les plus précises, les plus liantes, lui ont été renouvelées il y a six mois, et qu'on lui a déconseillé de chercher des sûretés ailleurs ; s'être résignés, sous le couvert de consentements extorqués, à cette politique du « chiffon de papier » où nous avions toujours vu le geste spécifique par lequel un peuple se disqualifie... Des sots, qui se croient des Talleyrand, appellent « réaliste » une telle politique ; mais être cru sur parole représente une force qui, pour parler réaliste, vaut cher. Les grands forbans, une fois leurs coups accomplis, donneraient beaucoup pour l'acquérir, et nous l'avons perdue sans les bénéfices d'un mauvais coup. Nous l'avons même perdue avec l'aggravation infamante du mot prononcé à Londres, le 28 avril, par M. Georges Bonnet, quand bluffant sur nos possibilités de tenir nos engagements, il osa déclarer : « C'est une question d'honneur. »

MM. Gœbbels et von Ribbentrop avaient un peu trop mal pensé de nous en croyant que nous ne bougerions pas. Ils nous jugeaient d'après leur mythe d'une France métissée de sang nègre et dont la décadence les force à sauver l'Europe. Allions-nous leur donner le démenti qui maintiendrait devant le monde notre ordre et nos valeurs ? Déjà nos mobilisés rejoignaient leurs postes avec une discipline qu'on n'avait pas prévue là-bas...

Mais en fin de compte le démenti fut pour ceux qui avaient trop bien pensé de nous.



Ici l'on ne saurait permettre à la tache d'huile de s'étendre et au doute d'empiéter sur les parties intactes de notre fierté. Si nos amis avaient pensé trop de bien, c'était de nos cliques dirigeantes, ce n'était pas de la France même, dans sa réalité permanente et dans les couches profondes de son peuple, car pendant quelques jours elle fut égale à ce que les plus exigeants avaient espéré d'elle. Le spectacle qu'elle donna quand survint la détente ne doit pas faire oublier ce qu'elle fut pendant les jours de tension.

Assurément nous voulions croire, nous savions que cette France-là, celle que nous aimons et vénérons, n'avait pas succombé à la vieillesse, à l'indolence, à l'usure des querelles intestines ; qu'elle n'était pas détruite, mais seulement voilée. Et tout à coup, la voici qui reparaissait, silencieuse et unanime. Nous n'avions pas douté d'elle, mais nous éprouvions tout de même un grand saisissement à la revoir.

Un miracle s'était produit. Au lieu de crier vers tous les points de l'horizon pour implorer des secours, elle avait accepté le risque, un risque vital, et du coup elle s'était sentie redevenir quelque chose qui compte dans le monde. Cela se passait le samedi 24 septembre, au petit jour, quand les affiches blanches annonçant un rappel de réservistes étaient parvenues jusque dans le dernier village — un matin qui n'aura pas de célébrité dans l'histoire et qui pourtant nous apportait un écho de l'autre matin de septembre, où nos troupes en retraite firent volte-face sur la Marne. Personne, dans ma petite commune rurale, ne pouvait apprécier l'exacte portée de ce qui se passait ; mais à mesure que, par un voisin, par le facteur, par un homme qui courait vérifier la couleur de

son fascicule, la nouvelle atteignait jusqu'aux fermes les plus isolées, c'était comme si, dans l'angoisse commune, toutes les cellules du pays rétablissaient leur cohésion. Il n'avait fallu que quelques quarts d'heure pour donner à chacun le sentiment d'être citoyen non plus d'une France qui se dérobe, se fait petite, se gare des coups, mais bien d'une France qui a cessé de reculer.

Cela dura cinq jours, assez pour nous donner la certitude que ce ressaisissement n'était pas l'effet d'une docilité mal convaincue, d'un courage velléitaire ; que la France s'était vraiment mise en marche ; que c'était là son pas, ni précipité ni traînant, le pas qu'on adopte pour entamer une longue étape. Cinq jours dont on souhaite, pour notre honneur, que le souvenir ne s'efface pas. Car aussitôt après, tout s'effondra dans la débâcle de la délivrance.



L'avenir montrera ce qu'il faut penser des ovations qui saluèrent le retour de M. Daladier. Parmi toutes ces voix confondues, les alleluias des anges annonçant la paix aux hommes de bonne volonté prédominèrent-ils sur les cris des hommes se soulageant de leur peur dans une joie panique ? La substitution de procédures pacifiques aux règlements par la violence, l'ouverture de négociations qui tireraient enfin les deux coalitions européennes de leur stérile antagonisme, ces espérances-là débouchaient sur des éclaircies si lumineuses, sur des conséquences si incalculables, que l'optimisme des premières heures eut des excuses à manquer de mesure.

Qu'on se fût laissé mobiliser avec cette parfaite maîtrise des nerfs, et que, sans le soutien d'aucune passion, même pas de la haine, on eût marché si fermement vers la plus grande horreur, c'était un effort assez honorable pour qu'on pût, sans déchoir, se réjouir de n'avoir pas à le continuer.

Mais vinrent les premières polémiques de presse, les rumeurs colportées, tout ce qu'on sentait fermenter dans les couloirs de la Chambre... Lorsqu'on tourne le bouton de la radio, il y a une certaine canaillerie dans des voix de chanteuses, une certaine guimauve dans des voix de speakers, qui sans qu'on entende les paroles, suffisent à nous fixer : nous sommes en France. L'Angleterre venait de nous montrer ce que peut être la dignité d'un conflit parlementaire, même quand l'opposition dit tout ce qu'elle a sur le cœur. Hélas ! oui, nous étions en France, et dans celle des pires jours, dans la politicaille et les crocs-en-jambe, dans la jalousie et la hargne, comme si rien n'était arrivé, comme si rien n'allait changer.

C'est devant des manifestations de cet ordre qu'on se sent petits, et non parce qu'on n'est que quarante millions.

***

J'entends d'ici les protestations : « Avouez-le donc tout de suite : la France ne vous semble avoir de tenue que lorsqu'elle est au garde-à-vous, et cette mobilisation avait déjà une odeur de guerre qui ne vous déplaisait pas. »

— Est-il vraiment besoin de répéter qu'on peut redouter la guerre, travailler contre elle de toutes ses forces, sans moins redouter pour cela ni moins combattre certaines formes de la paix. Ce que j'ai salué durant les Cinq Jours, ce n'était pas une France belliqueuse (elle ne l'était pas) mais une France qui a repris sa tension vitale.

Il y eut, pendant quatre ans de guerre, entre la ligne de feu et l'arrière, entre les lieux de tuerie massive et les lieux où l'on oubliait qu'on pût mourir hors de son lit, une « zone du front » où le péril n'était pas assez écrasant pour réduire l'homme à l'épouvante, mais demeurait

assez réel pour le maintenir en alerte. Beaucoup de ceux qui ont vécu dans cette région sévère, se souviennent de l'émotion, moitié serrement de cœur et moitié soulagement, avec laquelle ils la retrouvaient au retour de leurs permissions. Ils avaient cru se replonger, pour dix jours impatiemment attendus, dans un monde où la vie est vraiment la vie, et ils étaient tombés dans un monde qui n'en était que la caricature, où les avortons et les femmes faisaient la loi, où rien n'était à la mesure de l'événement. Malgré les misères physiques et les privations du cœur, malgré l'espoir passionné que cela finisse, ils avaient conscience qu'en rentrant vers le front, ils quittaient l'air des marécages et retrouvaient celui des hauteurs.

Or dans la paix comme dans la guerre, il y a un état intermédiaire entre l'hyper et l'hypotension, entre la frénésie et la torpeur. Si j'évoque la zone des armées, c'est comme illustration et parce que le vocabulaire de la paix n'a pas de terme équivalent. Mais quiconque a connu le front comprendra bien.



On dira encore : « Pourquoi pas, une fois que vous y êtes, la vie caporalisée des régimes totalitaires ? »

— Parce que nous sommes en France ; parce que notre goût de « marcher ensemble » n'égalera jamais celui des Allemands, ni notre abdication politique celle des Italiens, ni notre résignation celle des Russes, et parce que nous avons besoin d'une formule trouvée exprès pour nous. Mais une chose est certaine : aucune frontière n'est assez étanche pour supporter, d'une part et de l'autre, de trop fortes différences de tension et de température. Elles céderont si notre chaleur vitale ne monte pas.

Et rien ne permet de compter qu'une flamme soudaine, sortie d'on ne sait quelle idée ou de quel parti, nous

échauffera providentiellement et que, chacun reconnaissant ses négligences et s'amendant de ses défauts, le pays retrouvera sa parfaite proportion de cellules rouges. Les journaux sont pleins d'appels au civisme, au redressement, à la vertu ; et des millions de bonnes volontés ne demandent qu'à s'employer le plus utilement. Mais quelque confiance que l'on puisse avoir dans l'efficacité individuelle, et quelque prédilection qu'on éprouve pour l'action persuasive, exercée d'homme à homme, il appert que le loisir des lentes méthodes et des patients ajustements ne nous est plus laissé. Le rétablissement qu'il est urgent de réussir demande une coordination nationale, sans laquelle trop d'efforts se neutralisent réciproquement et trop de programmes se combattent tout en réclamant des réformes identiques. Quoi qu'il arrive, notre individualisme est assez farouche pour savoir défendre celles de ses forteresses auxquelles il tient le plus ; il ne sera pas encore aux abois, parce qu'il aura dû céder quelque terrain. Qu'on le déplore ou non, la subordination du particulier au général, commencée dans l'ordre économique, ne peut s'arrêter là. Il y a des libertés onéreuses, luxes des époques paisibles, qu'un pays en danger ne peut plus se permettre ; celle de renverser le gouvernement tous les deux mois est de ce nombre, comme celle de tout prêcher et de tout imprimer avec une irresponsabilité totale. Problèmes trop vastes et délicats pour qu'on puisse les aborder en passant ; mais comment croire qu'ils tarderont à se poser ?



Dans une chronique intitulée *Dictature de la France*, parue le 1er avril, Armand Petitjean écrivait avec une réjouissante vigueur :

Je suis l'un des quelques millions de jeunes hommes de France qui sont mobilisables. Et pour ma part aucune ten-

dresse, aucun sophisme n'empêcheront que si je suis appelé à me faire tuer, je sache très exactement pour quoi : pour défendre un pays que j'aime, et qui est le mien ; pour que nous ayons le droit d'être des Français, et de conserver la clarté de notre regard.

Et l'article se terminait par :

Nous voulons que toutes les tentatives de sabotage de la Défense nationale, d'où qu'elles viennent, que toutes les entreprises de guerre civile, que toutes les sollicitations défaitistes soient punies avec la dernière rigueur. Nous ne voulons ni des profits de guerre, ni des quarante heures dans les usines de guerre. Nous voulons qu'on mobilise non point seulement les hommes mais les capitaux. Nous voulons des canons pour la France, des avions pour la France : et un gouvernement national.

Il y eut un beau concert de protestations. « Mais enfin, s'écriaient des personnes agacées, ce garçon se croit en 1914 ! » D'autres prétendirent publier, ici même, en guise de contre-manifestation, un appel à la conscience de classe des travailleurs ; et si cette satisfaction leur fut refusée, ils eurent celle de voir surgir toute une campagne d'articles. Je fus surpris de constater de si vives résistances et dans des milieux si divers. Ce qu'il y avait, dans ces pages, d'un peu claironnant, et qui eût été pénible sous une vieille plume, me semblait au contraire, sous celle-là, plein de promesses et de renouveau. Je voyais bien qu'on pût discuter sur plus d'un point, notamment sur ce qu'il fallait entendre par « sollicitations défaitistes » et sur l'application de la « dernière rigueur » ; mais paru dans une revue où l'on n'aime pas la fanfare, l'article prenait une signification qu'il n'aurait pas eue ailleurs ; il figurait un symptôme de santé. Je le relis aujourd'hui, après les événements qui ont décalé tant de choses, et je le trouve bien d'aplomb, en accord avec ce qu'il y eut de net dans la réaction française de septembre,

orienté selon une ligne générale qu'il va bien falloir qu'on suive.

Car ceux qui se rassurent par le commode espoir « qu'il finira tout de même par sortir de tout ça quelque chose de bon », cèdent encore une fois au goût de la facilité. Rien de bon ne « sort » tout seul des événements ; il faut l'en faire sortir ; et cela relève d'une volonté qui ne désarme pas.

La seule paix vers laquelle nous puissions tourner nos regards n'est pas une paix béate, mais réclame autant d'efforts, de temps, d'argent, que la guerre nous en aurait coûté ; et cela fait beaucoup d'argent, beaucoup d'efforts. C'est seulement à ce prix-là que nous serons quittes et que, sans faillite humiliante, sans démériter de l'Europe, nous fournirons la loyale contre-partie d'une guerre évitée.

JEAN SCHLUMBERGER

LA GALÈRE

SECONDE PARTIE

QUELQUES JOURS

(suite)

VIII

— Alors, tu es sûr que le type qui est venu me consulter est le même que celui dont parlait ton policier ? C'est incroyable... Quelle coïncidence... Tout concorde... Pourtant, j'ai entendu celui qui parlait avec lui l'appeler Bacco... Ce n'est pas...

— Mais si, Bacco, c'est Baccovitz. Le policier l'appelait aussi comme ça, dans le feu de la conversation. C'est évidemment le diminutif qu'on lui donne dans son milieu...

— Ton policier t'a dit qu'il était commandeur ? C'est sûrement lui... Quelle petite ville de province !

Sous les fenêtres de Plantier, les lumières de Paris commençaient à s'allumer dans la brume. Entre la Seine et les hauteurs de Montmartre, il y avait un trou noir, une immense cuvette au-dessus de laquelle flottaient des lueurs rouges.

— Ce soir, on doit se battre par là-bas, dit Rabaud en appuyant son front sur la vitre. « Les émeutes, ça tourne comme les orages... Une heure ici, une heure là... »

— Quand je pense, murmurait Plantier, que toute cette

terreur dont tu me parles, que cette conspiration de police et de gangsters repose en partie sur cet individu, j'ai presque envie de rire. Autant effrayer les gens avec un fantôme... Dans quatre mois d'ici, cet homme ne pensera plus qu'à règler sa respiration... Encore un peu d'air, encore un peu d'air... Tu imagines ce que ça veut dire ? Si j'avais voulu, il entrait ce soir à la clinique et, dès demain, il n'était plus qu'une courbe de température. Il doit y en avoir, des chirurgiens, pour lui donner ce conseil... Mais j'ai eu raison... On n'opère pas une momie... Son destin est marqué. Qu'il le suive... Ce qui est formidable, c'est que des gens puissent être terrifiés par ce cadavre.

— Plantier, tous les hommes sont des cadavres, à plus ou moins longue échéance. Ce n'est pas une raison pour ne pas avoir peur d'eux... Tu devrais savoir ça mieux que moi... Le général victorieux qui entre dans une ville peut sentir, du haut de son cheval, le premier coup du mal dont il crèvera... Il n'en est pas moins le maître de la vie et de la mort des hommes qui le regardent. Les pires tyrans sont ceux qui sont en train de crever. Ce qui rend le plus féroce, c'est la déchéance du corps et de l'esprit... Que cet ignoble type soit déjà rongé par sa pourriture, c'est donc parfaitement normal... C'est même moralement satisfaisant, mais cela ne modifie en rien les événements de ces derniers jours.

— Mais je te répète qu'il va crever, ton homme terrible...

— Qu'il crève ou non, cela ne changera rien à ce qui se passe, à ce qui s'est déjà passé. Ce n'est plus lui qui est en cause ni ses amis, ni même son patron... Ce sont les passions pour lesquelles les hommes sont capables de se battre, de se haïr ou de s'aimer... Tu sais bien qu'à partir d'un certain moment l'affaire Dreyfus ou le boulangisme pouvaient se passer de Dreyfus ou de Boulanger. Cette affaire est une espèce de boulangisme ignoble..

un boulangisme de la police et des bas-fonds, sans cheval noir et sans cocarde. Elle n'a pas besoin de héros. Un policier et des hommes d'affaire ne peuvent du reste pas être des héros. Il suffit que leurs intrigues aient rompu l'équilibre sur lequel nous vivons, pour que les passions se mettent à glisser, à toute vitesse, sur leur pente naturelle... Tu penses bien que je me fous du préfet de police d'hier et même de celui de demain ; que je me fous de tous les Baccovitz de la création, de tous les patrons de salles de jeux, de tous les marchands de femmes et de drogues... Mais je ne peux pas accepter que l'on touche à ce qui donne un sens à ma propre vie. Depuis quelques jours, je n'ai plus d'existence personnelle... Les événements sont plus forts que moi... Je croyais qu'il n'y avait que la guerre pour nous arracher à nous-mêmes, avec cette violence... Je me trompais. Je savais que j'avais un ordre de mobilisation quelque part, au fond d'un tiroir... Immédiatement et sans délai... Ça, c'est net. On sait d'avance à quoi s'en tenir. On met plus de temps à se sentir submergé par les tourmentes intérieures. Mais il faut rejoindre aussi. Pendant tous ces derniers jours, j'étais comme anesthésié, abruti... Si quelqu'un m'avait observé, l'autre soir, sur la place de la Concorde, ou cette nuit, en face de ce policier, il aurait eu le droit de penser que j'étais un pauvre type, sans caractère et sans réactions. Tu sais, on est très peu héros de romans, dans ces grandes circonstances...

— Je te trouve bien exalté, mon petit Jean... Tu n'as pas dormi, tu dois avoir la fièvre. Tâche de te dominer. Ne te laisse pas entraîner...

— Je ne me laisse entraîner par rien. Ce sont les événements qui entrent dans ma vie. Je te le répète, à partir d'un certain degré de violence, ils envahissent tout... Avant-hier soir, oui, c'était bien avant-hier soir, je ne sais plus... Je me suis endormi en me disant que les révolutions n'avaient jamais rien eu de commun avec la vie

réelle des hommes. C'était une pensée absurde. Dans une ville comme celle-là, les événements viennent vous chercher à domicile. Ma fille pleure en rentrant de l'école. Ma femme est folle d'angoisse quand j'ai cinq minutes de retard. Mes collègues ne me serrent plus la main. Mon voisin vient crier au secours chez moi, au milieu de la nuit. Je ne vois que des choses ignobles, des gens ignobles. La guerre est ouverte à la maison, à l'école, au bureau, dans la rue... Ce sont des trucs comme les grandes pestes du Moyen Age... Nul n'est à l'abri de la contagion.

— Je le sais aussi bien que toi. Moi aussi, je suis emporté par les événements. Avant-hier, j'ai passé la nuit à soigner des blessés dans ce restaurant... Hier, j'ai reçu cette effroyable conversation en pleine figure, comme un paquet d'ordures. Je suis aussi sensible que toi aux choses ignobles. Moi aussi, j'ai réfléchi.. Moi aussi, j'ai pris parti. Je suis aussi sûr que toi que toute cette histoire n'est qu'un abominable mensonge... Seulement, je suis médecin. Chacun touche à ce qui se passe par l'intermédiaire de son métier, de sa fonction... Et ce qui me frappe le plus, depuis deux jours, c'est l'indignité de mes confrères. Je n'aurais jamais cru qu'ils se laisseraient aussi facilement gagner par les plus basses passions. Ils auraient dû être plus résistants que les autres à la folie collective. Ils sont au contraire les plus fragiles... Il n'y a que les avocats qui aient été plus ignobles... Tu as lu, dans les journaux, ces histoires de robes brûlées, de manifestations jusque dans l'intérieur du Palais ? Personne n'obéit plus à sa vocation, tout le monde est esclave de sa carrière... Tout ça me dégoûte », ajouta-t-il après un silence, en étirant ses bras avec cette espèce de puissance musculaire qui semblait être chez lui une qualité morale, « tout ça me dégoûte », reprit-il en roulant les épaules, « mais ça me confirme dans ma

volonté de rester d'abord fidèle à mon métier. J'ai besoin de réserver...

— Nous avons tous besoin de réserver quelque chose. Tu ne crois pourtant pas que je vais me lancer dans cette bagarre comme on entre dans les ordres, en renonçant à tout ?

— Tu ne peux pas savoir ce qu'il te faudra donner de toi-même... ce qu'il te faudra abandonner... Ni moi non plus. Rien qu'en restant fidèle à mon métier, rien qu'en restant professionnellement neutre, je suis sûr que je m'expose à de terribles bagarres. Les gens sont fous. Ne l'oublie pas... Nous verrons bien, du reste, mais, en attendant, qu'est-ce que tu veux faire ?

— Ce que je veux faire ? Je ne sais pas exactement. Coller à ce qui va se passer et d'abord aider mon voisin, si je le peux. J'ai passé en revue, en venant te voir, les hommes importants auxquels je peux m'adresser. Ça ne fait pas lourd, mais j'irai les voir. J'ai pensé au père de Boulan. Il connaît tout le monde à Paris. J'irai voir aussi Ingot. Nous étions ensemble à la Sorbonne. Il a un journal...

— Tu l'as lu, son canard, aujourd'hui ? Il fait sous lui, ton Ingot. Tu peux compter sur lui pour la défense de la veuve et de l'orphelin.

— Je verrai bien... Je finirai bien par trouver des gens avec lesquels je pourrai faire quelque chose. Dans une bataille comme celle-là, on retrouve toujours les siens.

Plantier tapotait sur les vitres, du bout des doigts.

— Garce de ville, dit Rabaud en regardant les lumières éparpillées au-dessous de lui. « Garce de ville ! On croit qu'on ne trouvera nulle part une aussi grande solitude, une aussi grande liberté, au milieu des bibliothèques et des musées... Car c'est bien ça que nous avons pensé, l'un et l'autre, en venant vivre à Paris... On imagine qu'on va pouvoir vivre en dehors du siècle... et l'on

embarque sur une galère où chacun doit se mettre à la rame, un jour ou l'autre, au milieu de la tempête... il doit y avoir quelques vers de Péguy, là-dessus... j'aimerais pouvoir les retrouver...

— Mon petit Jean », dit Plantier, la bouche près de l'oreille de son ami, dans un souffle de voix si ténu qu'il semblait venir d'un autre corps que le sien, « il y a quelque chose que je veux te dire... quelque chose qui me rend plus sensible à l'absurdité de ce qui se passe... C'est ma seule raison de lâcheté... Voilà... Jeanne est enceinte de trois mois. Nous ne vous l'avions pas dit. Tu penses bien que ce n'était pas par conformisme... Non. Tu dois comprendre ça. C'est par une espèce de délectation du secret... Tu imagines ce que c'est pour nous. On est déjà presque des vieux... Pour rien au monde, je ne voudrais risquer de troubler la formation de cette vie...

Plantier hésitait, cherchait ses mots. Il s'arrêta brusquement de parler, réfléchit pendant quelques secondes puis reprit d'un trait :

— Tu comprends, je ne voudrais pas enlever à mon enfant une seule chance. La vie se fixe sur des équilibres si fragiles, si délicats... Devant tous ces événements, quand je rêve à ce que nous aurons peut-être à vivre, c'est ma seule angoisse... Pense que, l'autre nuit, Jeanne m'a attendu jusqu'au matin, en écoutant à la radio les nouvelles de l'émeute... Je t'ai entraîné ici pour que nous ne parlions pas de tout ça devant elle. Ne la laissons pas seule plus longtemps...

— Il faut que je file, du reste... Je vais voir le père de Boulan... Une autre fois je te dirai ce que j'ai pu souffrir, moi aussi, à cause de Lucienne... et pourtant, c'est déjà une petite femme... En tout cas...

Ils se tenaient l'un l'autre par l'épaule, le front à la vitre et regardaient au-dessous d'eux le grand trou noir piqué de lumières :

— Garce de ville, murmurait Rabaud.

IX

— Si tu t'étais vu traverser le jardin ! On aurait cru que tu portais tous les péchés du monde sur tes épaules, dans cette pénombre.

Boulan s'efforçait de rendre sa voix cordiale. Il alla refermer la porte que Rabaud, stupéfait, avait oublié de pousser derrière lui.

— Mais oui, nous sommes là, reprit-il. Nous commençions même à nous demander où tu étais passé. Je suis rentré chez nous comme tu venais de partir. Le temps d'être mis au courant par mon père... Oui, oui, je sais tout ce que tu lui as raconté...

Rabaud regardait Claire et Françoise qui étaient assises, devant la fenêtre, sur un petit siège bas, si étroit qu'elles se tenaient par la taille pour ne pas tomber. Il serra la main de Claire ; embrassa Françoise sur le front.

— Nous avons bondi jusque chez toi, vitesse grand V, continuait Boulan. Nous t'attendons depuis une demi-heure.

— Je suis passé au Bonnet Phrygien, pour voir Ingot.

— Alors ? tu continues ta croisade ?

Les deux femmes ne semblaient pas suivre la conversation. Elles restaient serrées l'une contre l'autre, sans faire un mouvement.

— Assieds-toi, reprit Boulan. Nous voulons te parler. Tu m'excuseras de ne pas y mettre des formes. On est d'assez vieux copains pour ça... Jean, tu es en train de faire l'imbécile. Tu t'occupes de ce qui ne te regarde pas ou, du moins, tu t'en occupes bien mal. Il n'est pas question de jouer les Don Quichotte, mais...

— Mais ? coupa Rabaud.

— Eh bien, je crois que tu ne te rends pas un compte exact de ce qui se passe,

— Tiens, je croyais au contraire...

— Mais, Bon Dieu, laisse-moi parler. Je suis venu pour ça... Tu as raconté à mon père des choses insensées ! Je ne sais pas qui t'a monté la tête, mais tu fais une espèce de folie de la conspiration. Tu inventes des trucs impossibles... C'est pourtant simple... Il y avait des voleurs, oui ou non ?

— Oui.

— Eh bien, on liquide les responsables... En admettant même qu'un ou deux innocents — dont l'innocence serait encore à prouver — en prennent un coup, c'est la justice qui passe et il ne s'agit pas de tout compliquer pour faire le jeu des fripouilles.

— Justement, il s'agit de savoir où sont les fripouilles.

— Écoute, mon vieux, nous n'allons pas nous mettre à discuter. C'est inutile et ça pourrait devenir dangereux. Je t'assure que c'est très simple. Pour te faire comprendre où tu en es, je ne peux rien faire de mieux que te répéter ce que m'a dit mon père : « Ton ami Rabaud sort d'ici ! Il est complètement cinglé. Il a pris le parti des voleurs et des assassins, pas plus ! Si c'était une fantaisie d'intellectuel sur un sujet théorique, ça pourrait aller. Mais il est question de l'honneur et de l'avenir de la France ! »

Tout en parlant, Boulan regardait sa femme comme s'il avait attendu une approbation de sa part, mais Claire fixait la pointe de ses souliers et ne faisait pas un geste. Boulan reprit :

— J'espère que tu comprends pourquoi je te répète tout ça. Mon père a ses défauts, mais c'est un homme qui pèse ses mots. Pour qu'il parle ainsi, il faut qu'il soit bien sûr d'avoir raison. Il était tellement remonté qu'il est allé jusqu'à me dire : « Ton ami n'a pas le sens de la France. »

Françoise et Claire relevèrent la tête, d'un même mouvement, et regardèrent Rabaud. Rabaud ne desserra pas

les dents et dit simplement, d'une voix sifflante : « Laisse la France tranquille », puis il se mit à regarder en avant de lui. Il n'entendait plus Boulan qui continuait à parler. En cet instant précis, il lui semblait voir, par-delà les murs de la pièce à peine éclairée, une sorte de moutonnement de la terre, des lignes de bois et de prés, des routes qui montaient vers les hauteurs, des herbes rases contre le ciel et de grands nuages à la dérive. Tout d'un coup, la voix de Boulan qui parlait toujours le tira de ce rêve.

—... Si tu veux tout savoir, il s'en est fallu d'un cheveu que mon père ne te mette à la porte avec perte et fracas. Je suis heureux que votre entretien soit resté cordial. Il vaut mieux que ce soit moi qui te dise les choses comme elles sont... Mon père a préféré te traiter comme un enfant... Ne te fâche pas, je t'en prie... Seulement, quand je suis arrivé, il était furieux. J'ai fait mon possible pour le calmer. Je lui ai dit que tu n'étais sûrement pas renseigné. Pour comble de malheur, pendant que nous parlions, le cousin Granty a téléphoné, à ton sujet. Il paraît que ton attitude fait le scandale de tout ce quartier... Mais si, mais si,... tu es déjà pour tout le monde, pour ta concierge, pour tes voisins, le défenseur des voleurs et des assassins. Mon père était indigné. Avoue qu'il y avait un peu de quoi... Alors, Claire m'a dit : « Il faut arranger ça tout de suite » et on est venu gentiment, comme des amis. Nous ne voulons pas que nos relations deviennent impossibles... Allons, mon vieux frère, il y a quand même autre chose dans la vie que ces histoires... Flâner en Normandie ou faire cordée ensemble du côté des Flammes de Pierre... on a encore regardé les photos de la paroi, avec Claire, hier soir...

— Tu as raison, répondit lentement Rabaud en regardant Claire. Tu as raison. Je suis plus sensible à votre amitié que vous ne pouvez le croire. Pardonnez-moi d'être si crispé, de ne pas avoir compris tout de suite

pourquoi vous étiez ici... Non, il ne faut pas que nous discutions. Ne parlons plus de cette affaire. Je regrette d'avoir ennuyé ton père. Tu m'excuseras auprès de lui ? C'est idiot de mélanger l'amitié et cette affreuse histoire... N'en parlons plus. Chacun pensera ce qu'il voudra...

— Mais non, mon vieux, nous penserons tous ce qu'il est raisonnable de penser.

Rabaud sursauta. Il se tourna vers Boulan et le regarda dans les yeux pendant un long moment, la tête et le buste penchés en avant, les bras ballants dans le vide, à la verticale de la pointe de ses souliers.

— Boulan, dit-il enfin d'une voix courte, tu es venu ici pour me dire : « Restons amis, mais, pour rester amis, il faut que tu penses ce que nous pensons ? »

— Ce que pensent tous les honnêtes gens. Ce n'est pas la même chose.

— Ceux qui pensent autrement ne sont pas des gens honnêtes ?

— Je n'ai pas dit ça. Il y a toujours des exceptions, mais, évidemment, en gros...

— Écoute, Boulan, je t'aime bien, mais il y a des méthodes de raisonnement que je ne peux pas accepter, même de ta part. Tu viens ici pour m'imposer ta conviction et tu refuses de la discuter...

— Mais ce n'est pas ma conviction, c'est la conviction de tout le monde...

— Pas la mienne...

— Ne le prends pas sur ce ton. Écoute, je vais te faire une concession. J'admets que tu as raison. Tu vois si je vais loin ? Bon. Tu as raison, mais cela ne change rien au fait que tout le monde est persuadé du contraire... mon père, mes cousins, mes amis, Granty, Ingot... parce que je suis sûr que lui aussi t'a envoyé à la pêche... Bon, en un mot, tu as tout le monde contre toi... Si tu ne changes pas d'attitude, c'est la guerre entre toi et tous

ces gens. Personne ne voudra plus te voir... Laisse-moi parler, je crois que je suis assez raisonnable. Je n'ai rien d'un fanatique, il me semble... Donc, tes rapports avec des gens dont tu te fiches, d'abord, puis, par contre-coup, avec des gens que tu aimes bien, deviendront impossibles... et tout ça, pourquoi ? Pour une histoire que tu es le premier...

— Peux-tu me dire, si j'accepte ton point de vue, comment je m'arrangerai avec ceux qui ne pensent pas comme ton père et ton cousin de Granty ?

— Qui ça ? demanda Boulan avec stupéfaction. Tu as trouvé beaucoup de gens pour prendre le parti...

— Quelques-uns... Tiens, mon ami Plantier, le chirurgien, pour ne pas chercher plus loin...

— Mais, mon vieux, ce sont des types mal renseignés. Il suffirait...

— Il suffirait de discuter avec eux sur le fond du problème, n'est-ce pas ? Alors, pourquoi pas avec moi ? Non, Boulan, on ne peut pas se tirer d'une histoire pareille avec de la bonne volonté et des élans amicaux. Il faut que chacun de nous regarde les choses en face... Je suis très touché de ce que tu es venu faire ici, mais les événements sont plus forts que nous... Soyons francs. Tu sais ce que je pense. Ne me parle plus de tout le monde, de Granty et de mes voisins, mais dis-moi ce que tu penses, toi, Boulan. Il n'y a que cela qui compte.

— Taisez-vous, Jean, dit Claire brusquement. N'oubliez pas que nous sommes des copains, que nous devons le rester. Il ne faut pas que la question se pose de cette manière, entre nous. Il vaudrait mieux...

Elle regardait Rabaud avec une espèce de violence, en plein dans les yeux, comme pour l'empêcher de continuer à parler. Rabaud ne voyait plus que les pupilles limpides de la jeune femme qui s'élargissaient et semblaient tout recouvrir de leur couleur grise. Il allait dire : « Eh bien,

taisons-nous », quand la voix de Boulan s'éleva dans la pénombre de la pièce.

— Écoute, Rabaud, tu me demandes ce que je pense ? Nous nous étions juré, avec Claire, de ne pas laisser cette question se poser. Mais je vois bien que c'est impossible. C'est impossible parce que si tu continues à faire ce que tu fais, à raconter ce que tu racontes... Tu veux savoir ce que je pense ? Eh bien, voilà... tous ceux que je connais, tous mes parents, tous mes amis, sauf toi, sont dans le même camp. S'il doit y avoir une bataille, après cette bagarre, je serai avec eux. On ne lâche pas les siens dans une affaire comme celle-là... Depuis deux jours, je me sens lié par des solidarités que je ne soupçonnais même pas... Je n'arrive pas à comprendre comment tu n'es pas entraîné, toi aussi...

— Chacun a ses fidélités, répondit Rabaud.

Claire ferma les yeux, les rouvrit, les ferma, les entr'ouvrit à peine pour les fermer à nouveau. Les battements de ses paupières détachèrent son regard de celui de Rabaud. Elle se retourna vers Françoise et lui dit, dans un chuchotement :

— Mais vous ? Vous ne dites rien ? Vous ne trouvez pas absurde...

— Non, je ne comprends pas, reprenait la voix de Boulan. Si les gens dont je te parle étaient tous semblables, s'ils étaient tous comme Granty ou comme certains de mes cousins... Mais ils se ressemblent si peu que leurs différences semblent prouver qu'ils ont raison. Tu as vu mon père et Ingot, cet après-midi ? On ne peut pas imaginer deux hommes plus différents... Je suis pourtant sûr qu'ils t'ont dit tous les deux la même chose...

— Non, ils ne m'ont pas dit la même chose. Ton père s'est indigné, Ingot a trouvé ma démarche comique... Ne me parle pas de ce type-là ! Même si je ne pensais pas ce que je pense, même si je ne savais pas ce que je sais, dix minutes de conversation avec lui auraient suffi à me jeter

dans le camp où je suis. On ne peut pas avoir raison quand on a des types pareils avec soi. Il m'a demandé si j'étais de passage à Paris, si j'habitais toujours la province. Il en sait plus que nous tous sur cette affaire. Rien de ce que je lui ai dit ne l'a étonné. Il m'a simplement laissé entendre que j'étais un imbécile de le dire. En me congédiant, il a ajouté d'un air sarcastique : « C'est très intéressant, votre histoire. Ça ferait une admirable campagne journalistique. Seulement, il n'y a pas un journal à Paris qui acceptera de la publier. Le mieux que vous ayez à faire, c'est de chercher des fonds pour lancer un nouveau journal... » et, avec ça, j'ai senti qu'il crevait de peur. Il jouait les grands initiés revenus de tout, mais quand je lui ai raconté ce que je sais de cette machination policière, il regardait les murs de son bureau comme s'ils avaient été capables de répéter mes paroles. J'ai senti que tout était vrai en voyant l'angoisse de ce faux bonhomme. Il suait à grosses gouttes en m'écoutant. Il lui semble qu'il ne sera jamais assez lâche, jamais assez soumis, pour être à l'abri de tout danger. Quand il m'a serré la main — parce qu'il m'a serré la main — j'ai eu l'impression qu'il me coulait entre les doigts.

— Ne parlons plus de lui... Tu sais bien que je l'ai toujours méprisé.

— Si, si, parlons-en, au contraire. Ce n'est pas par hasard qu'il est de ce côté... dans votre camp, comme tu viens de dire. Vous avez avec vous tous les Ingot de la création, tous les vendus, tous les affairistes. Les Ingot ne peuvent pas être de l'autre côté. Cette affaire est leur affaire. Chaque fois qu'il s'agira d'orchestrer un grand mensonge, à coups de millions, vous pouvez compter sur eux. Aujourd'hui, ils trahissent la vérité, ils défigurent la justice... Demain, ils vendront leur pays au plus offrant... Qu'est-ce que c'est que cette affaire ? La machination d'un petit clan menacé dans ses inté-

rêts... seulement le clan est puissant, les intérêts sont énormes.. Tout cela a mis en branle d'abord la police, puis la presse... La presse marche parce que l'argent la tient. Ça n'a pas d'opinion, les Ingot. Ça n'a que des bailleurs de fonds et que des relations d'affaires... C'est ça, votre camp, comme tu dis...

— Tu n'as pas honte ? Rien ne t'autorise à parler ainsi. Dans notre camp, il y a des gens qui forceraient ton estime, si tu n'avais pas perdu tout bon sens. C'est dans l'autre camp, au contraire, qu'il y a toute la crapule. Mes solidarités...

— Chacun a les siennes... Tu me parles de ton père, de tes cousins... Tu crois que je n'ai pas une famille, moi aussi ? Tu t'es fiché de moi tout à l'heure, parce que j'avais l'air de porter tous les soucis du monde en traversant le jardin. Tu ne sais pas ce que je faisais ? Je lisais une lettre, sous le bec de gaz, une lettre que je viens de recevoir de chez moi, du Massif Central, c'est en France, peut-être ? Tu ne sais pas ce qu'on dit, chez moi ? Que les Parisiens sont fous, que leurs journaux sont des ordures et que, si ça continue, on décrochera les fusils de chasse... Il y a des gens de la montagne qui sont descendus à la sous-préfecture, hier matin, pour dire au sous-préfet que si la République avait besoin d'eux, ils avaient des chevrotines pour son service... et tu ne sais pas ce que ça veut dire, chez nous, la République ? Ça veut dire l'honnêteté... A Paris, on ne sait plus ce que ça signifie, mais là-bas, le sens des mots évolue moins vite... Ne crois pas que les choses vont aller toutes seules...

Rabaud s'arrêta brusquement de parler. Il y eut un silence.

— Je n'avais même pas besoin de recevoir cette lettre pour savoir que les gens de chez moi avaient pris parti... Je sais toujours ce qu'ils pensent. Quand une histoire comme celle-là emporte la décision d'un homme de ma

sorte, c'est qu'elle a déjà emporté la décision de millions d'autres hommes.

— Rabaud, vous me faites peur, dit Claire en se levant. Ne parlez plus de ceux qui sont avec vous... et nous aussi, ne parlons plus des nôtres, ajouta-t-elle en regardant Boulan. C'est déjà bien assez difficile de s'arranger à quatre... si toute une foule vient se mettre entre nous... Quittons-nous comme des amis, pour le temps qu'il faudra... sans avoir rien dit d'irréparable...

Pour la première fois, Françoise parla à son tour. Elle s'était levée aussi, elle était venue s'appuyer au bras de Rabaud.

— Claire a raison. Disons-nous au revoir maintenant. Nous nous retrouverons un jour... Mais, à présent, nous ne pourrions plus rien nous dire sans risquer de nous éloigner un peu plus. Il y a déjà trop de choses qui nous séparent.

(*à suivre*)

ANDRÉ CHAMSON

MIROIR DE LA TAUROMACHIE

Un spectacle révélateur

Il est, parmi les innombrables faits qui constituent notre univers, des sortes de nœuds ou points critiques que l'on pourrait géométriquement représenter comme les *lieux où l'on se sent tangent au monde et à soi-même.* Certains sites, certains événements, certains objets, certaines circonstances très rares nous donnent en effet le sentiment, lorsqu'il advient qu'ils se présentent devant nous ou que nous y soyons engagés, que leur fonction dans l'ordre général des choses est de nous mettre en contact avec ce qu'il y a au fond de nous de plus intime, en temps ordinaire de plus trouble sinon de plus impénétrablement caché. Il semblerait que de tels sites, événements, objets, circonstances aient le pouvoir d'amener, pour un très court instant, à la surface platement uniforme par laquelle nous collons habituellement au monde, quelques-uns des éléments qui appartiennent le plus en propre à la vie de nos profondeurs, avant de les laisser — déclinant le long de l'autre branche de la courbe — retourner vers l'obscurité fangeuse d'où ils étaient montés.

Il n'est pas que l'activité passionnelle qui connaisse pareilles tensions suivies de détentes, pareille succession de rapprochements et d'écarts. L'alternance des processus de sacralisation et de désacralisation inhérente à toutes les opérations proprement religieuses, le rythme —

ou façon dont sont mises bout à bout valeurs fortes et valeurs faibles — en matière esthétique, le plaisir pris dans les sports ou les jeux (notamment les jeux de hasard) participent à des degrés et à des titres divers de cette dynamique émouvante, qui veut que tout moment durant lequel nous nous sentons enfin comme comblés et en accord, aussi bien vis-à-vis de nous-mêmes que de la nature ambiante, revête l'aspect d'une sorte de tangence, c'est-à-dire d'un bref paroxysme, qui ne dure pas plus qu'un éclair et doit sa fulgurance au fait d'être situé au carrefour d'une union et d'une séparation.

Entre les divers événements plus ou moins sciemment machinés pour répondre à un tel but, certains spectacles violents — tels que la tragédie, où tout gravite autour d'une crise qu'il s'agit de nouer et de dénouer — occupent une place éminente et, semblables à ces faits privilégiés qui nous donnent l'illusion qu'ils nous découvrent à nous-mêmes en vertu de quelque affinité ou de quelque secrète analogie, prennent, avec plus d'intensité peut-être que tous autres, l'allure d'expériences cruciales ou de *révélations*.

Agents d'une sorte de chimie morale dont les réactions colorées mettraient au jour quelques-uns des remous confus qui s'agitent dans notre tréfonds, ces faits révélateurs deviennent de moins en moins fréquents à une époque telle que la nôtre, écrasée par la nécessité immédiate et engrenée de telle façon que l'homme y semble à chaque instant plus résigné à ce divorce avec lui-même que représente l'hypertrophie de la pensée logique ou, ce qui pis est, l'abandon à un étroit empirisme.

Pour d'autres siècles et d'autres cultures, l'on observe des rites, des jeux, des fêtes servant de naturel exutoire aux mouvements de l'affectivité et grâce auxquels les hommes peuvent s'imaginer, au moins durant un temps, avoir signé un pacte avec le monde et s'être retrouvés eux-mêmes. Une purgation est ainsi à même de s'opé-

rer, satisfaisant à ces poussées de fièvre sans qu'elles aient besoin, pour s'extérioriser, soit de prendre une voie explosive, soit d'emprunter un déguisement utilitaire ou rationnel funeste, par là même, à toute possibilité de juste action pratique et de raison. Mais de nos jours et dans nos civilisations, il n'est plus possible de trouver d'issue avouable pour ces remuements souterrains que de façon sporadique et fragmentaire, au hasard des occasions ou sous la forme édulcorée de créations artistiques qui ont cessé de plonger dans l'enthousiasme collectif des racines profondes. D'où un ennui, une impression de vie châtrée, tels qu'aux yeux de certains les conjonctures même les plus catastrophiques peuvent apparaître désirables, parce qu'elles auraient du moins le pouvoir de mettre en jeu notre existence dans sa totalité.

En cet état présent des choses (remarquable par une rare déficience pour tout ce qui concerne la festivité) une institution telle que la *corrida* — qui semble, à plus d'un égard, se dérouler suivant un schéma analogue à celui de la tragédie antique — acquiert un prix particulier, du fait qu'elle paraît bien être la seule, dans notre monde occidental moderne, qui soit capable de répondre aux exigences auxquelles on serait en droit d'attendre que satisfasse tout spectacle, tant dans le cadre de la vie réelle que devant le faux-semblant d'un décor ou sur le sol indubitable d'un terrain d'entraînement.

LA TAUROMACHIE EST PLUS QU'UN ART

Marquée au sceau du tragique, et soumise à des canons beaucoup plus rigoureux que toute espèce de sport, la tauromachie, certes, est un art. Tout se passe, d'une part, comme s'il s'agissait pour les acteurs humains d'égrener aussi rythmiquement que possible une série d'attitudes, de mouvoir harmonieusement les plis

romantiques de la cape, de manier suavement la *muleta* — étoffe rouge qui est avec l'épée l'instrument de la mise à mort —, tout cela vêtus de l'étincelant « costume de lumières » (qui situe le *torero* dans un monde séparé, comme le masque du tragédien ou la parure sacerdotale) et s'efforçant, grâce au jeu des étoffes, d'intégrer le taureau à leur danse ; d'autre part, comme si la tauromachie dans son ensemble était conçue pour servir d'exemple aux disciplines à proprement parler esthétiques : ordonnance même de la course, divisée en trois *tercios* dont chacun forme un tout en même temps qu'il participe à l'équilibre du drame entier ; économie des mouvements ; rôle du rythme, de l'aisance avec laquelle sont apportées aux problèmes techniques des « solutions élégantes » ; notions de sincérité, de justification de tous les actes, de leur nécessité eu égard au but poursuivi ; dominante de danger, tant pour le créateur (qui, à tout instant, doit risquer de se perdre) que pour l'œuvre (à chaque seconde compromise, et constamment faite et défaite). Qui plus est, c'est de notre conception même de la beauté que la tauromachie est capable de donner une image troublante, sorte d'incarnation, de transcription en actes de ses diverses composantes.

La description la plus révélatrice — ou, si l'on veut, la plus *cruciale* — qui ait été donnée d'un idéal poétique de beauté est celle qu'on trouve esquissée dans les journaux intimes de Baudelaire, peinture d'un visage féminin dont la beauté « ardente et triste » est empreinte à la fois de volupté et d'amertume. Plutôt que d'une grossière beauté romantique de contrastes, il semble qu'il s'agisse ici (l'œuvre entier de Baudelaire tendrait à le prouver) d'une beauté classique idéale dans laquelle apparaît une faille, une fêlure, passage que s'est frayé le malheur qu'elle doit forcément recéler. Composition double du beau : présence indispensable, à côté d'un élément éternel et immuable, d'un élément circonstanciel aux méta-

morphoses incessantes, cette « modernité » qui empêche de tomber « dans le vide d'une beauté abstraite et indéfinissable, comme celle de l'unique femme avant le premier péché ». De l'une et l'autre de ces descriptions il ressort que, pour Baudelaire, aucune beauté ne serait possible sans qu'intervienne quelque chose d'accidentel (malheur, ou contingence de la modernité) qui tire le beau de sa stagnation glaciale. Ainsi, l'idée courante d'une beauté reposant sur un mélange statique de contraires se trouve implicitement dépassée : puisqu'il est nécessaire qu'elle contienne un élément jouant le rôle moteur de premier péché, ce qui constitue la beauté ce n'est pas la seule mise en contact d'éléments opposés, mais leur antagonisme même, la manière tout active dont l'un tend à faire irruption dans l'autre, à s'y marquer comme une blessure, une déprédation. Ne sera beau que ce qui suggère l'existence d'un ordre idéal, supra-terrestre, harmonieux, logique, mais qui possède en même temps — comme la tare d'un péché originel — la goutte de poison, le brin d'incohérence, le grain de sable qui fait dévier tout le système. Ou bien, inversement, ne sera beau que cette lie ou ce poison, pour peu qu'une goutte idéale l'illumine. Ainsi le beau, n'existant qu'en fonction de ce qui se détruit et de ce qui se régénère, se présentera tantôt comme un calme dévoré par la tempête en puissance, tantôt comme une frénésie qui s'ordonne et cherche à contenir sous un masque impassible son orage intérieur. Tout se passera, toujours, entre ces deux pôles agissant comme des forces vivantes : d'une part, l'élément *droit* de beauté immortelle, souveraine, plastique ; d'autre part, l'élément *gauche*, sinistre, situé du côté du malheur, de l'accident, du péché. Comme toutes les choses qui sont émouvantes dans la mesure où, traductions mythiques de notre structure intérieure, elles nous éclairent sur nous-mêmes en même temps qu'elles résolvent nos contradictions en un unique accord, le beau prendra

théoriquement, plutôt que d'une conflagration, l'allure d'une lutte équivoque, d'un enlacement, ou mieux : d'une tangence, accouplement de la ligne droite et de la ligne courbe, mariage de la règle et de son exception. Cependant l'on verra que cette figure même de la tangence n'est qu'une limite idéale, pratiquement jamais atteinte, et que toute l'émotion esthétique — ou approximation de la beauté — se greffe finalement sur cette lacune qui représente l'élément sinistre sous sa forme la plus haute : inachèvement obligatoire, gouffre que nous cherchons vainement à combler, brèche ouverte à notre perdition.

La course de taureaux, certes, offre un jeu violent de contrastes, analogue à celui sur lequel est centrée, selon l'une de ses conceptions les plus communes, la beauté romantique. Ignominie des chevaux étripés, du taureau ruisselant de sang (bien qu'il s'agisse ici d'un sang *noble*, d'un sang de bête de caste, qu'on pourrait opposer au sang ignoble des chevaux, de même qu'il est permis de regarder comme radicalement différents, en matière de religions primitives, le sang sacrificiel et le sang menstruel) opposée au caractère fastueux du vêtement des acteurs ; parmi ceux-ci, opposition entre les *picadors* (sortes de manœuvres lourdement caparaçonnés, montés sur de lamentables rosses) et l'élégance des hommes à pied, en ce qui concerne au moins les *matadors* ; thème du combat de l'homme et de l'animal, de la primauté de l'intelligence sur la force brute ; notion de l'individu exceptionnellement doué — en l'occurrence, le *matador* — en butte aux ondoiements capricieux de la foule ; division de l'arène elle-même en deux parties inégalement éclairées par la lumière solaire : côté « ombre » et côté « soleil ». Toutefois, en complet parallélisme avec cette notion composite de la beauté en tant que lien tendu jusqu'à se rompre ou lave à peine refroidie, il est

loisible de découvrir dans la course de taureaux une figure de l'union des contraires nettement distincte d'une simple association de contrastes.

De tous les actes qu'accomplit le *torero* au cours de la *corrida*, le plus pathétique — hormis l'estocade finale — est sans doute la « passe », effectuée à l'aide de la cape ou de la *muleta*, avec la collaboration du taureau, que l'homme force en quelque sorte à lui donner la réplique. Provoqué par l'éclat de l'étoffe, l'animal fonce ; se déplaçant le moins possible, l'homme esquive l'attaque et les cornes, au lieu d'atteindre une cible de chair, ne trouvent que le leurre de drap. Pour que la passe soit vraiment réussie, il faut, entre autres conditions, qu'elle soit très « serrée » (que la corne approche l'homme au point de presque le frôler) et que le taureau passe entier (que toute sa masse, de la tête à la queue, passe devant l'homme avant que ce dernier ait repris position pour recevoir une nouvelle charge). Quasi infinie est, pratiquement, la variété des passes, différentes selon le but en vue duquel elles sont exécutées, la situation respective de l'homme et du taureau, la position de l'homme (qui peut être debout, agenouillé), la façon dont il manie le leurre, le mouvement qu'il imprime au taureau. Il reste cependant que, d'une manière générale, si grande que puisse être l'efficacité technique ou la qualité spectaculaire d'une passe de cape ou de *muleta*, l'élément capital — c'est-à-dire celui qui, au premier chef, détermine l'*emocion* — est le degré d'exposition de l'homme par rapport à la bête et la durée de cette exposition.

Dans la passe tauromachique le *torero*, en somme, avec ses évolutions calculées, sa science, sa technique, représente la beauté géométrique surhumaine, l'archétype, l'idée platonicienne. Cette beauté tout idéale, intemporelle, comparable seulement à l'harmonie des astres, est en relation de contact, de frôlement, de menace constants avec la catastrophe du taureau, sorte de monstre ou de

corps étranger, qui tend à se précipiter au mépris de toutes règles, comme un chien renversant les quilles d'un jeu bien aligné telles les idées platoniciennes. Il n'y aurait encore là que contraste, opposition, si la passe ne se présentait elle aussi comme une espèce de tangence, ou convergence immédiatement suivie d'une divergence (approche du *torero* par le taureau, puis séparation de l'homme et de la bête, à laquelle l'étoffe indique la « sortie »), à cela près que le contact, à l'instant même où il va se produire, est évité de justesse, au moyen d'une déviation imposée à la trajectoire du taureau, ou d'une esquive : léger écart de l'homme, simple torsion de son corps, sorte de gauchissement qu'il fait subir à sa beauté froidement géométrique, comme s'il n'avait d'autre moyen d'éviter le maléfice du taureau que de se l'incorporer en partie, par l'acte d'imprimer à sa personne quelque chose de légèrement sinistre, — jouant sur le mot : par l'acte littéral de *se gauchir*.

L'on s'aperçoit, tout compte fait, que tout se passe comme s'il y avait géométrie, avec désobéissance, entorse constante à cette géométrie. Par rapport à l'harmonie que représente le *torero* avec sa plastique et sa technique codifiée, l'entorse, le mal est le taureau, qui matériellement met la vie de l'homme en danger et est l'irruption immédiate — palpable — de ce danger ; par rapport à la logique de ce qu'on attend (c'est-à-dire l'éventrement de l'homme par la bête), c'est l'esquive qui représente l'entorse ou l'accident. Ainsi, suivant le côté dont on envisagera la chose, le *matador* fera figure d'*ange tenté* (que son orgueil, son imprudence, fait s'exposer au mal et qui ose jouer avec lui comme un enfant avec le feu) ou de *miraculeux rescapé* (l'audacieux qui a fait fondre sur lui le malheur, puis, par chance et moyennant une infime déviation de son corps, l'a esquivé). D'une façon comme de l'autre, le *matador* joue le rôle d'une sorte d'Icare ou de Don Juan à qui sa force — ou son

astuce — exceptionnelle permettrait seule d'échapper à l'écrasement final. Coloré par les flammes maléfiques auxquelles perpétuellement il s'expose, il est paré d'un reflet infernal qui le fait ressembler au Satan de Milton, — d'après Baudelaire, type achevé de la beauté virile.

En ce qui concerne le mécanisme même de la passe, l'on constate que ce qui en fait la saveur, c'est d'abord ce minime décalage grâce auquel la tangence complète — qui serait nécessairement catastrophique — est évitée : tout concourt à donner l'idée de cette tangence mais tout reste, en fin de compte, légèrement en deçà. En-deçà dont on apprécie d'autant mieux l'infinitésimalité que l'homme se meut avec lenteur, comme s'il se proposait — outre la sérénité du rythme — d'instiller une à une au cœur du spectateur les affres engendrées par la vue d'un accident filmé au ralenti ou le mouvement d'un paquebot qui tangue et roule avec une mollesse écœurante. Et de cet en-deçà — de ce hiatus ou mince faille, dont une lèvre serait l'en-deçà » et l'autre lèvre l' « au delà » — naît la plus grande partie du plaisir, comparable à celui que procure la dissonance musicale, qui tire sa valeur émotive de l'existence d'une pareille marge, d'un pareil décalage lui conférant un caractère hybride, à mi-chemin de la norme géométrique et de sa destruction.

Ce qui différencie la passe tauromachique de l'esquive simple, ou écart, telle qu'elle est pratiquée, par exemple, dans la course landaise, c'est non seulement le « temple » (lenteur rythmée de l'ensemble de la manœuvre) et le fait que la bête apparaît comme domptée, mais l'usage du leurre — cape ou *muleta* — pour appâter le taureau, ne lui abandonner qu'un substitut de l'homme après l'avoir trompeusement aguiché, de même que si l'on voulait illustrer le thème légendaire du *diable dupé* qui reçoit pour paiement, non sa proie d'âme, mais seulement l'ombre, vain simulacre de cette proie.

Semblable suite de substitutions (remplacement de la

cible humaine par un leurre d'étoffe, déplacement matériel de la cible tour à tour homme et cape ou *muleta*, écart de l'homme créant un vide que le taureau immédiatement remplit, ce qui nous donne une perception aiguë — et comme cuisante — de la réalité de l'espace), semblable jeu de cache-cache et déploiement de roueries se prolongera jusqu'à la fin de la course (lorsque sera substitué le taureau, victime animale, à l'homme qu'on aurait cru d'abord devoir être victime ; lorsque — la vie restant à l'homme et la mort, qui pendant quelques minutes plana sur le *torero*, étant rendue au taureau — le maléfice se trouvera retourné contre ce dernier). Et cette série de déplacements, changements d'axe, retournements de situation, équivaudra à une sorte d'illusionnisme noble ou de prestidigitation que son enjeu — la vie humaine qu'il s'agit de sauver — hausse à un niveau de vraie magie, d'effective transmutation. Tels le voile d'un escamoteur, les oripeaux d'un baladin que meut la seule vénalité, pend donc, aux mains du *torero*, le chiffon rouge de la *muleta* ou l'ampleur rose et jaune de la cape. Quelle que soit l'authenticité de son jeu, il s'y mêle une pointe de charlatanisme matérialisée par cette guenille éclatante ou ce long manteau aux plis louches ; et cette souillure aux apparences fastueuses, cette corruption introduite dans ce qu'on aurait pu croire n'être que pur courage ajoute à sa manière l'indispensable piment, la fêlure ou dégradation légère qui donne vie à la beauté.

Il résulte de ceci que la tauromachie peut être prise pour exemple typique d'un art où la condition essentielle de beauté est un décalage, une déviation, une dissonance. Aucun plaisir esthétique ne serait donc possible sans qu'il y ait viol, transgression, dépassement, péché par rapport à un ordre idéal faisant fonction de règle ; toutefois, une licence absolue, comme un ordre absolu, ne saurait jamais être qu'une abstraction insipide et dépourvue de sens. De même que la mort sous-jacente donne couleur

à la vie, le péché, la dissonance (qui contient en germe, et suggère, une destruction possible) confère beauté à la règle, la sort de son état de norme figée pour en faire un pôle actif et magnétique dont on s'écarte ou vers lequel on tend. De même que le regret de l'innocence perdue donne goût et odeur au vice, l'ordre, la règle (qui agit comme une force de compression) est aussi nécessaire à l'éclosion fulgurante de l'élément gauche que l'est un point d'appui à l'action d'un levier. Ainsi reparaissent de part et d'autre de l'imaginaire point de tangence (limite vers laquelle nous tendons mais que, comme le *torero*, finalement nous évitons, une totale révélation — tangence complète au monde et à nous-même, fusion de tout notre être avec le tout — ne pouvant se produire qu'à l'instant de la mort) les deux branches ascendante et descendante de la courbe, image de ce continuel mouvement de bascule qui, lorsque nous le percevons clairement, nous frappe d'extase et de vertige parce qu'il est, sans doute, le symbole le plus adéquat de ce qu'est au vrai le tréfonds de notre vie passionnelle.

MICHEL LEIRIS

LE ROI POT

(Chronique de l'autre règne)

CHAPITRE XVII

DES OPINIONS

Après plus de deux ans en guerre, toute la Poterie se moquait des opinions d'un haut prince ennemi. Ce jeune homme aimait la guerre avant de l'avoir connue, et célébrait la chasse à l'homme comme la plus émouvante des chasses. Il se croyait tigre. Maintenant il gémissait comme tant d'autres sur cette folie, et louait les travaux de la paix. Oh ! l'hypocrite ! Méfions-nous. Mais Urbain se retenait, et appliquait ses principes. « Ce prince, disait-il, n'est pas le premier qui ait eu horreur du sang, dès qu'il l'a vu ; et il est ordinaire que ceux qui ont vu la guerre pensent comme lui, souvent après l'avoir désirée. Je ne vois pas ici d'hypocrisie, bien plutôt une sincérité naïve, et enfin un esprit faible, qui inscrit toutes les secousses du cœur. Un homme fort qui aurait voulu d'abord la chose, voudrait la reconnaître ensuite, même barbouillée de sang ; ou plutôt il l'avait vue d'abord telle. Mais la force d'esprit est rare. Le commun s'étourdit de mots, et se plie ensuite aux actions extérieures. La pensée écrit les mémoires du cœur, rien de plus. Je ne vois rien de plus sincère qu'un homme dégrisé. On ajoute que ce prince aimait la victoire surtout, et que les difficultés et les échecs ont changé aussi son opinion ;

mais, disait Urbain, cela ne peut être autrement. J'ai déjà dit que l'idée seule de la victoire comportait les plus sages pensées et les plus solides ; et sans doute, dans l'action, la force triomphante n'arrive jamais à être juste. Les revers donnent d'autres pensées. Ces remous sont bien puissants ; j'y ai été pris moi-même ; seulement j'attendais ; je ne me fiais point à ces pensées d'un moment. Mais qui sait douter des pensées qu'il forme ? Un prince ne peut le savoir. Et, autant que je vois, personne ne le sait assez. Naïvement ceux qui étaient pleins de feu au départ disent que c'est trop long, évitant de dire qu'ils n'aiment plus ce qu'ils aimaient ; même ils n'y voient rien de clair. Je sais qu'ils ne sont ni méchants, ni menteurs, mais seulement faibles. Exactement ils ne savent point se servir de ce jugement qu'ils ont ; ils jugent d'après ce qu'ils sentent ; ils annoncent au dehors leur propre penchant, comme ceux qui disent : je suis triste ce matin. L'idée de penser en redressant leur paraît ridicule. Et, par ce même jeu, ils disent que ce prince est hypocrite et méchant. Mais moi, non. Il ne reste au monde que ces précises balances de justice ; c'est peu, mais nous n'avons pas mieux ; et je ne veux pas fausser la mienne. J'en reviens à dire que les hommes ne sont ni bons ni méchants ; que ni la paix ni la guerre ne sont assurées, et que le même homme qui aura fait dix ans de guerre, aurait aussi bien conduit ses bœufs pendant le même temps, toujours avec des opinions convenant à ses actes. Et je dis qu'après dix ans de guerre, les pensées de paix s'établiront aussitôt dans la tête creuse, et aussi claires et évidentes pour lui qu'étaient les autres. N'avons-nous pas connu le passage de paix à guerre ? Pourquoi l'autre serait-il plus difficile ? Le mal est que la pensée donne toujours la marque de l'éternel à ces faibles opinions. Ainsi la haine vient d'une grande colère, prolongée par décret ; mais je ne crois même point qu'on

puisse haïr sans la réplique de l'autre ; il faut un aliment extérieur, une grimace, un mot.

5 octobre 1916.

CHAPITRE XVIII

DE L'ENNUI

Un jeune soldat disait à Urbain : « Je m'ennuie. Si je dois vivre longtemps sous cette pluie et dans cette boue, je deviendrai fou.

— Le mal, répondit Urbain, vient de vous et dépend de vous. Vous êtes le bourreau de vous-même. C'est assez pourtant de la pluie et de la boue, qui sont d'ailleurs de petits maux. Mais vous cherchez à punir quelqu'un, et c'est vous que vous punissez.

— Mais non, dit l'autre, je suis comme je suis ; je n'y peux rien.

— Voilà justement, dit Urbain, comme parlent les fous ; ils se prennent comme ils sont, n'ayant pas même l'idée que l'on est comme on veut être, et que c'est même bien aisé.

— Vous avez, dit l'autre, un heureux caractère. Je vous l'envie.

— Mais, non, dit Urbain, je serais malheureux aussi, si je voulais ; mais je m'en garde bien.

— Et moi, dit l'autre, il faut que je me prenne comme je suis.

— Littérateur, dit Urbain, je veux dire marchand d'impressions, car pour la folie je suis tranquille ; vous ne serez pas complaisant jusque-là. » Mais l'autre secouait les oreilles comme un mulet. « Il se peut, se disait Urbain, que les psychologues, qui sont, dans le vrai, un peu fous, soient plus malfaisants que je ne croyais. Si les hommes sont fatalistes pour leur humeur, com-

ment ne le seront-ils pas pour une guerre, qui dépend bien de leur humeur aussi, mais par mille faiblesses, complaisances, assentiments, difficiles à retrouver, ce qui fait qu'elle est prise pour une chose extérieure, aussi étrangère à nous que la pluie ou le vent. Voilà un long chemin à remonter. Celui qui ne croit point pouvoir arrêter une colère, un amour, une tristesse, est encore loin de la sagesse qui lui permettrait, et encore pour sa part, de prévoir de loin cette folie commune et de s'y opposer par des ruses suivies. Il est vrai que le plus coupable en souffre aussi le plus, j'entends la partie de ces maux qui est imaginaire comme d'être triste parce qu'il pleut. Mais cette justice ne suffit pas.

7 octobre 1916.

CHAPITRE XIX

DE LA PAIX

Toute la Poterie était, en cette troisième année de guerre, comme stupide. Les hommes ne craignent pas assez les opinions, qui sont aussi dangereuses que les maladies. De loin la guerre leur paraît impossible, et de près autant qu'on en est près sans le faire, elle leur paraît naturelle. Il y a une ignorance de la chose, dont il faut tenir compte ; et cela fait voir qu'une description ne remplace pas du tout l'objet. Il faut considérer aussi le pouvoir absolu, exercé d'abord par des milliers de fonctionnaires et aussi par eux tous, car le pouvoir est tout près, et la guerre est loin, mais les combattants en reviennent toujours à accuser leurs parents : « Quand nous les voyons pour une semaine ils se livrent au bonheur de nous avoir. Eh diable, pourtant quand une mère croit son fils dans la prison et promis à l'échafaud, elle ne se réjouit point. Mais sans doute les parents ont formé

une espérance robuste ; ils croient que leur fils échappera ; rien ne contrarie cette idée, jusqu'au jour funeste où l'abattement supprime encore l'inquiétude. Passe encore là-dessus. Toutefois la mort n'est pas le seul mal ; leur fils n'échappera certainement pas à cette continuelle méditation sur la mort, attente, crainte. C'est le pire des supplices chinois. L'enfant n'en parle jamais ; pourquoi lui semble-t-il que s'il en parlait, on lui conseillerait d'avoir un peu plus de courage ! Oui, même sa mère. Il faut donc conclure que les affections sont bien faibles contre la crainte de déplaire au souverain. » Cette lâcheté est appelée courage ; et c'est ce que les combattants ne supportent point. S'ils reviennent, ils seront seuls, défiants, fermés, comme sont les enfants battus.

27 octobre 1916.

CHAPITRE XX

DU CŒUR

Une femme, aux premiers jours de la guerre, disait de son mari : « Quand il voit les blessés, il montre un sourire féroce. Est-ce que tous les hommes sont ainsi ? » Urbain était bien sûr de n'être pas ainsi ; c'est qu'il se sentait fort et équilibré, aisément délié par l'attendrissement, rarement noué par un désir méchant. « Mais, disait-il, il faut considérer comment le sang circule. Il y a des natures étranglées pour qui toutes les émotions imitent la lutte ; vous les voyez alors qui grincent, et là-dessus forment des pensées peu avouables, pourvu que les événements s'y prêtent. En disant que ces hommes-là manquent de cœur, on ne parle pas mal, ou, pour mieux dire, leurs émotions manquent de place ; ainsi leurs joies ne réussissent point sans un peu de rage. Enfin, ils sont

en guerre contre eux-mêmes ; aussi imaginent-ils qu'ils sont en guerre contre les autres ; ils n'attendent qu'un prétexte ; et le jugement peut bien modérer ces mouvements ; il ne peut les supprimer ; leur premier bouillonnement jette toujours une mauvaise écume. Ainsi leur mimique naturelle est un méchant langage, bientôt imité, d'autant que, par leur faiblesse, ces gens se trouvent hors du danger. Je n'ai jamais eu de ces mouvements-là, et je plains ceux qui les éprouvent ; mais je me garde de les haïr. Peut-être l'artère aorte un peu étroite suffit-elle pour mêler à tout ce qu'ils éprouvent une sorte d'injure personnelle, qui se lit au pincement du nez et au mauvais rire. Il leur plaît, à ceux-là, que tout soit crispé et étranglé parmi les hommes. Si la guerre tuait beaucoup de ces hommes-là, on pourrait espérer ; mais elle n'en tue point. »

14 novembre 1916.

CHAPITRE XXI

DU DEVOIR MILITAIRE

Urbain avait les cheveux assez gris, et il aurait bien pu les avoir blancs. Or ceux de son âge qui restaient dans leur fauteuil n'aimaient pas trop cet exemple qu'il leur donnait. L'un d'eux lui dit pendant les sept jours : « J'estime qu'un homme de votre âge a bien payé sa dette à la patrie, d'autant plus que, strictement, vous ne deviez rien ; et il me semble que vous seriez utile aussi parmi nous ». A quoi Urbain répondit à peu près ainsi : « Ne parlez pas de la patrie à un homme qui fait la guerre. Ce que nous avons de plus modéré à dire est ceci : La patrie nous a oubliés, et nous l'avons oubliée. Mais, pour ma part, cette belle raison d'agir n'a jamais été d'un grand poids. Mon seul bien propre, qui est d'être moi, on ne peut me l'enlever qu'en me tuant. Et

pour la liberté d'être et la franchise de parole, elles sont difficiles à gagner partout, j'entends pour les choses d'importance comme celles que je dis maintenant, et non pour les niaiseries. Aussi j'aurais bien consenti à devenir Iroquois, Allemand, Esquimau, pour conserver la vie à tous ces pauvres petits gars. On nous parle de sacrifices, j'aurais fait volontiers celui-là. Mais je remarquai de bonne heure que peu d'hommes pensaient comme moi, ou du moins parlaient comme moi. Soit qu'ils fussent trompés, soit qu'ils craignissent l'opinion des vieillards, des femmes et des malades, toujours assez belliqueux, je vis bien qu'ils ne voulaient point de paix sans quelque bataille auparavant. Oui, mon cher, dit Urbain sur un geste de l'homme mûr, il y a bien peu d'hommes chez nous qui n'aient point voulu la guerre. » L'autre l'interrompit : « Ici, tout le monde vous contredira, je vous en avertis. — Je sais, dit Urbain, que c'est comme un mot d'ordre ; et la mode est aux lâchetés de pensée en ce temps-ci. Mais je reviens. Voyant donc que la plupart des hommes de ce pays étaient d'un autre avis que moi, je sentis bien que j'étais tenu, si je ne pensais pas avec eux, de pousser du moins avec eux, comme dit le Sage Empereur. Quand vint le grand massacre, je ne crus pas pouvoir rester en fauteuil quand les autres étaient en danger ; ou mieux, je n'y pus point rester ; l'honneur parlait clair. Comme, quand une maison brûle, vous ne laissez pas les autres porter l'eau, mais vous y allez aussi. Et l'âge n'y fait rien ; il y a obligation d'approcher du danger autant que le permettent les forces. Et si l'on a peur, l'obligation en devient plus claire. Aussi je n'honore point du tout ceux qui ont prononcé d'eux-mêmes qu'ils étaient trop vieux, ou bien qu'ils rendaient d'autres services comme ministres ou autrement. Il n'y a point de doute ; un homme d'honneur choisit alors le plus grand danger ; et l'honneur est le même pour tous. J'admire comment

la patrie, le droit et la civilisation, motifs bavards, se prêtent à faire rester les hommes chez eux et souvent les plus éloquents, lorsque d'autres vont à la misère et au danger mortel. Et s'il y en a quelques-uns, parmi ces hommes sans honneur, qui ont poussé et qui poussent encore à une guerre sans merci, alors la justice veut des verges et l'infamie pour eux. Voilà des opinions qui ne plairont guère par ici, mais qui plaisent beaucoup là-bas. » L'autre changea de propos. Un homme qui s'en va dans six jours, on le supporte.

16 novembre 1916.

CHAPITRE XXII

LES INTÉRÊTS ET LES PASSIONS

Chacun sait comment les Impériaux offrirent enfin solennellement la paix, invoquant les principes, proclamant que la paix est par elle-même le droit, et dans un noble langage certes. Mais beaucoup d'esprits assez rigoureux trouvèrent alors l'occasion de retourner dans leurs petits chemins, disant que la magnanimité n'avait point de place dans les jeux de la force, et que l'intérêt seul, et bien pressant, poussait ces gens-là. « Voilà donc, disait Urbain, comme on se trompe en supposant chez tous ces discoureurs autre chose qu'un entêtement et une paresse incroyables. Ils ne veulent point du tout voir les passions là-dedans, alors qu'elles sont toute la guerre. Ou, pour mieux dire (Urbain aimait cette formule de son maître inconnu), ils veulent que les passions soient des pensées, ce qui rend impossible le retour aux pensées. Chacun y revient pourtant sans peine, comme ce ciel est beau et pur dès que les nuages sont partis. » A dire vrai, Urbain parlait tout seul.

20 décembre 1916.

ALAIN

ESSAIS CRITIQUES

ALAIN FOURNIER ET « LE GRAND MEAULNES »

Voilà l'œuvre à qui, depuis vingt-cinq ans, est échue la plus étonnante fortune. On sait qu'arrêté par la guerre, son succès ne cessa dès lors de croître, profond et large, au point de gagner toutes les classes de lecteurs, ceux de M. Gide comme ceux de M. Pierre Benoit, et de faire du *Grand Meaulnes* le premier, le seul livre classique peut-être de la littérature contemporaine. On connaît aussi son influence, qui fut, sinon capitale, du moins très apparente. Certes, des œuvres plus éclatantes et plus admirées, il n'en manque pas, celles de Claudel, par exemple, de Gide ou de Proust. Mais la discrétion même du *Grand Meaulnes* semble l'avoir préservé, en même temps qu'elle l'assurait dans une place très particulière, à l'abri, croyait-on, des modes et des revirements.

Je me suis souvent étonné, causant avec Paulhan, avec Malraux, avec Drieu, de cette faveur constante. Nous n'étions pas indifférents au *Grand Meaulnes*, mais ne parvenions point à partager l'enthousiasme de rigueur. A vrai dire, je l'ai lu très tard ; ce qui me semblait essentiel en lui, je le connaissais par mon enfance ; le reste m'agaçait et me heurtait. C'est, il me semble, pour la première fois que je viens de le lire vraiment. Aussi bien, après vingt-cinq ans de vie, une œuvre permet-elle un jugement plus libre et plus sûr.

Si le *Grand Meaulnes* a rencontré un tel succès, il n'est point trop malaisé d'en démêler les causes, qui ne tiennent pas toutes au roman lui-même. Livre unique de Fournier, le destin et la jeune légende de l'écrivain lui ont apporté leur rayonnement. Il bénéficie du prestige pathétique que prennent une œuvre et une vie interrompus, et tragiquement interrompus. Prestige d'autant plus émouvant et durable que,

par la publication des lettres de Fournier, par les souvenirs de Jacques et de Mme Isabelle Rivière, l'image du jeune écrivain est pour nous présente et familière. Nous le connaissons parmi ses proches, dans son école, dans ses champs ; nous avons assisté à son éveil, à ses premiers ravissements (que nous ne partageons pas toujours, mais qui nous attendrissent), à ses premières ébauches, à la recherche passionnée de sa voix et de son œuvre. En vérité, parmi nos plus intimes amis, il n'en est peut-être aucun que nous connaissions davantage. Cette part même de la vie, qui reste ailleurs la plus secrète, voici qu'elle nous est livrée, non point sous la forme d'une confession gênante, mais tout à la fois voilée et précise, comme un chant. Il est enfin devant nous, ardent, inquiet, avec ses caprices, sa cruauté et sa délicatesse, son aplomb et ses gaucheries, son faux romanesque et la pureté de son timbre, — et jeune, et destiné à mourir.

Il était naturel que cette touchante et fragile image gagnât les cœurs lassés de la guerre. Et naturel que ce livre, dans une époque incertaine et violente, servît de refuge et de moyen d'évasion. On a rapporté qu'en temps de guerre déjà, en pleine occupation, de jeunes écrivains belges se réunissaient pour parler d'Augustin Meaulnes et d'Yvonne de Galais ; le bruit fiévreux des pas du grand garçon dans le grenier de l'école étouffait un instant toute rumeur étrangère ; un instant ils s'échappaient d'une terre à demi conquise pour atteindre le Pays sans nom où Fournier les avait précédés. Tant d'intimes correspondances entre l'œuvre et l'auteur, entre la quête de Meaulnes et le destin d'Alain ! Cette inquiétude, ce refus des réalités immédiates, cet appel, cette recherche acharnée d'un bien qui ne cesse de fuir, comment n'en auraient-ils pas acquis la plus grave résonance ? Celui-là, oui, avait le droit de parler ainsi, puisque sa vie et sa mort même se portaient garants de sa parole. Et il parlait pour tous ses jeunes frères, qui auraient pu dire comme Rivière : « *Où le Griffon a-t-il enterré le Saphir* ? Nous y eussions conduit sans hésiter de premier de ces chevaliers masqués, surgis aux lisières ou près des sources apparus, qui nous eût demandé le chemin »[1].

1. *Miracles*, préface.

Fournier a rassemblé les rêves, les troubles, les désirs de l'adolescence à la fois profonds et gauchis par la littérature, et il leur a donné une expression qui ravissait par son ardeur, sa pureté et sa mélancolie.

Ravira-t-elle longtemps encore ? *Le Grand Meaulnes* a curieusement vieilli. Il porte trop de vraie jeunesse pour se faner rapidement ; mais il s'efface, il s'éloigne, il se disperse. De plus en plus ses deux éléments fondamentaux : son réalisme et son symbolisme épris de mythes, divergent et se nuisent. Inexpérience, sens du fragment et du poème en prose plus que de l'ensemble, dangereuse méthode de travail qui le jette du chapitre initial à la fin, puis au milieu. Fournier, balancé sans doute dans sa propre vie entre ces deux éléments, n'a pas su les unir dans son œuvre. Pour tout dire, on ne croit pas au *Grand Meaulnes*.

A peine entrés dans cette atmosphère qu'il établit avec un art si frais et spontané, alors que nous nous disposons à vivre avec des hommes, des plantes et des bêtes, et à entendre l'éternelle histoire, qui sera jeune et nouvelle parce que c'est un cœur jeune qui l'éprouve et la conte, nous nous heurtons à une construction factice, ambitieuse et puérile. Le charme est rompu. Qu'à tant de naturel succède tant d'artifice et de grandiloquence, nous en sommes déconcertés. On veut réagir, se reprendre à l'histoire, au moins attendre. Et certes, aux instants de trêve, la neige, l'école et derrière une tangible apparence toute la vie secrète d'un petit monde viennent nous émouvoir. Puis le conte reprend, plus ambitieux et plus irréel. Et comment dès lors être sensible aux traits les plus exacts, puisqu'ils s'appliquent à des fantômes ?

On tentait d'abord de se dire, pour justifier l'invraisemblance d'une scène, d'un décor ou d'un personnage : « c'est ainsi qu'ils apparaissaient à ces enfants ». Mais les coups de théâtre et les péripéties mélodramatiques s'accumulent, dans un pays de songe, avec une laborieuse fantaisie. Et ce n'est plus le pur songe de Fournier, mais un bric-à-brac de thèmes en vogue et déjà rongés de littérature.

Sur le banc où le grand Meaulnes vient pleurer Yvonne de Galais, voici que vient le rejoindre la jeune fille qui devait

épouser le frère d'Yvonne. Au soir des noces, on entend retentir, nouveau cor d'*Hernani*, l'appel qui met fin au bonheur. On se déchire, on saigne, on part, on accomplit d'ineffables sacrifices : nous restons froids. Ah ! que nous regrettons le doux visage de Mamie, et M. Seurel avec sa redingote, et le clapotement des sabots sur la neige, les mines inquiètes et ravies des écoliers, groupés autour du poêle, mais les yeux tournés vers les champs : c'était, rendue sensible et poignante, toute l'aventure, avant qu'on ne l'en eût extraite, étirée, irrémédiablement faussée. Comme Fournier, dont l'art est pourtant si délicat, pèse sur son livre ! Comme il lui fait contrainte ! Comme, à force de charger de sens ses personnages et leurs aventures, il les rend inefficaces ! Parti d'un chant contenu, mais frémissant, il verse dans la romance, si noble qu'en soit l'inspiration. Toutes les influences qu'il a subies : celles de Gide, de Claudel, de Laforgue et des symbolistes, de Fromentin, de Marguerite Audoux, de Valery Larbaud, de Jammes, de Stevenson, de Dostoievsky... s'y mêlent en un accent douteux. — Non, Fournier n'a pas fait le livre qu'il voulait faire et qu'il eût fait sans doute quelque jour (le jour où il l'eût le moins cherché), dépouillé de ses influences par cette tentative, et plus sûrement conscient de sa propre nouveauté. Les défaillances que j'ai signalées, il s'en méfiait lui-même, nous le voyons par ses lettres ; et lui-même savait que l'on ne bâtit pas un roman comme celui-là sur une idée, mais que l'idée doit sortir des faits et que les personnages comme l'aventure ne doivent prendre un sens que malgré eux et, pour ainsi dire, à l'insu de l'auteur.

Il se trouve pourtant que c'est surtout par ses faiblesses que *Le Grand Meaulnes* a exercé une influence. On lui a emprunté son matériel : saltimbanques, fêtes enfantines, domaines perdus, son mécanisme, sa gratuité. Le sens en fut ainsi dénaturé. On a fait du *Grand Meaulnes* une école de puérilités et d'impuissance. C'était avant tout le livre de l'ardeur et de la recherche.

***

Qu'il le fût au premier chef, on le sentira bien si l'on reprend la correspondance de Fournier, et d'abord celle qu'il

échangea avec Rivière et qui reste, en même temps que sa meilleure expression, l'un des plus émouvants et des plus complets témoignages non seulement sur deux belles figures, mais à la fois sur une époque et sur l'immuable jeunesse. Confidences, discussions, alliances et chocs de deux natures opposées : rien ne manque à ce long dialogue, ingénu, ambitieux, toujours passionné, bientôt soutenu et fixé par des faits essentiels : amour, mariage, paternité, découverte de Dieu et des hommes. C'est le mutuel accouchement de deux âmes. Voilà Rivière, qui veut tout comprendre, tout expliquer, tout conquérir, l'homme qui se sent responsable de tout et prend tout à sa charge, le travailleur, le méticuleux, le frère aîné qui n'a pas reçu la grâce, mais entend y suppléer à force de bonne volonté et d'acharnement. En face de ce plébéien qui accepte de grand cœur la part de Marthe, un garçon capricieux, indépendant, plein du charme et de l'insolence des enfants gâtés, exigeant et détaché, tendre et cruel, qui pas un instant ne doute de ses dons et de sa singularité, qui regarde avec un attendrissement amusé l'agitation de son ami, pour qui rien ne compte enfin (les lys des champs ne filent pas) que le secret qu'il sent en lui.

Fournier n'a pas à conquérir le monde ; il l'a reçu à sa naissance ; il en est maître encore ; il sait qu'il peut d'une phrase l'évoquer et lui donner une forme vivante. De là peut-être, chez cet adolescent comblé, à côté d'un voluptueux désenchantement, le goût d'un autre royaume, d'un royaume tout ineffable, où l'on n'accède qu'en se dépassant et en abandonnant les biens terrestres, où l'on ne compose pas, où il n'y a pas de demi-mesure, pas de demi-pureté, pas de demi-perfection. C'est là le prolongement de la grande nostalgie platonicienne et romantique, celle de du Bellay et de Lamartine, celle qui donne un plein sens à *la Princesse de Clèves*, à l'*Axel* de Villiers de l'Isle-Adam, à *la Porte étroite* comme aux plus hautes œuvres de Claudel. Ce royaume, chez Fournier, c'est d'abord, limité à l'âme enfantine de ses héros, le Pays sans nom du *Grand Meaulnes* ; et quelques réserves que l'on apporte à la vraisemblance du récit, il faut dire que l'auteur a admirablement marqué le double mouvement qui anime à peu près toute enfance : la croyance à

quelque paradis proche et lointain tout ensemble, mais que l'on atteindra un jour, puis le rejet de ce paradis dans le passé : « Je vivrai », dit l'enfant ; puis : « J'ai vécu. » C'est ensuite le royaume de l'amour ; la propre aventure de Fournier n'explique rien ; elle est expliquée par Fournier. Qu'on la dépouille de cette atmosphère romanesque dont il l'entoure trop complaisamment, reste Fournier lui-même, qui crée son destin. Que l'on imagine encore une aventure différente et d'heureuse issue ; cette issue n'eût été qu'une base nouvelle sur laquelle le même drame se fût greffé. Et Fournier l'a bien senti, qui unit Meaulnes à sa fiancée, pour en tirer un conflit plus violent. Le royaume enfin, c'est celui de Dieu. Je sais la part qu'il faut faire ici aux influences littéraires, aux exemples amicaux comme à ces brusques et rapides élans qui saisissent une âme sensible vers la vingtième année ; l'épreuve même du scrupuleux Rivière, qui ne s'abandonna si complètement que pour se reprendre quelques années plus tard, nous convie à réfléchir. Mais il s'agit avec Alain Fournier d'une âme toute différente, qui pouvait considérer l'Eglise comme la demeure naturelle du poète, tenir le monde céleste pour celui qu'il ne cessait de chercher, et trouver dans la foi un aliment et une justification de sa flamme. Quand il écrit à Rivière, après avoir visité un monastère : « Je le sais maintenant, c'est parmi eux que je me retrouverai un jour », on peut sans doute mettre cette affirmation sur le compte d'un attendrissement juvénile ; on ne peut pourtant la négliger. Est-ce enfin un argument tout à fait fallacieux que de dire qu'il était d'un sang où la fermeté de telles conversions s'est vérifiée ?

« Il me semble parfois, écrit-il, que je suis à peine vivant ». On l'entend bien : il veut dire que c'est une vie plus profonde qu'il recherche. Et pourtant il est peu d'écrivains qui aient témoigné du monde une perception aussi frémissante, aussi sensuelle. C'est là, me semble-t-il, ce qui soutient encore *Le Grand Meaulnes*. Aucun doute, et nous le sentons dès les premières lignes : Fournier était né écrivain. Tandis que nous voyons Rivière se débattre, s'empêtrer, atteindre, certes, à force d'ardeur et de ténacité, à une éloquence touchante,

mais toujours menacée, il suffit à Fournier d'esquisser une scène, d'évoquer un souvenir, d'associer deux sons ou deux images, pour qu'apparaissent irrécusablement les dons les plus naturels. Il le sait, il s'y complaît, il en abuse. On dirait parfois qu'il ne joue de son instrument que pour le plaisir de montrer son habileté. Telles de ses lettres à sa mère sont une suite de variations, dont elle s'émerveillait à bon droit sans doute, mais qui lui faisait réclamer une parole plus directe. Et le *Grand Meaulnes* même souffre un peu de cette virtuosité, où l'on ne sent pas assez que le mot épouse en toute nudité la pensée, où l'image trouve en soi sa fin, où le son de lui-même se prolonge, au lieu de servir à l'ensemble et d'en tirer rayonnement et résonance.

Mais va-t-on exiger un art parfait de ce garçon de vingt-six ans ? Ce qu'il apporte suffit à nous surprendre par son aisance, sa justesse initiale et sa jeune plénitude. Le chant d'Alain Fournier peut manquer de durée, et dévier, se fausser même ; il me frappe avant tout par la façon toute spontanée dont il naît et dont, dès sa naissance, il sonne juste.

Fournier ne donne pas du monde quelque vision éclatante ; il ne le décrit pas, il ne le transcende pas de si haut qu'il semble le créer de toutes pièces. Il nous le fait sentir. Il a le goût, le sens, et porte en lui la présence de la terre, des formes, des couleurs et des sons. Il les restitue, non point immédiats et perçants, mais tels qu'ils se sont depuis longtemps déposés en lui, avec leur légende, leurs correspondances et la figure qu'ils ont lentement prise, enveloppés, amortis, élaborés, nés enfin de l'union intime des choses et de l'âme.

Le soir, un peu avant l'angélus, à l'heure où l'épicerie du hameau s'allume et sonne, les demoiselles institutrices venaient chercher du lait. Elles attendaient un instant dans l'ombre, sur le pas de la porte, qu'on les eût servies, et elles faisaient, au moment de partir, des gestes si doux et de si beaux saluts que l'enfant paysan courait se cacher dans quelque grange, tant il se sentait de honte auprès d'elles [1].

C'est la tendance naturelle d'une profonde sensualité que de chercher derrière l'apparence des choses leur vie secrète ;

1. *Miracles*, page 185.

l'artiste le plus voluptueux n'est pas le plus frénétique ni le plus éclatant ; c'est le plus intimement évocateur ; un beau corps pour lui n'est émouvant qu'à proportion de l'esprit qu'il engage. Le réalisme très particulier d'Alain Fournier, je le répète, me semble l'élément le plus durable de son œuvre. Et c'en est en même temps le véritable élément poétique. L'ambitieuse construction lyrique qu'il introduit dans le *Grand Meaulnes* reste vaine au regard de la poésie spontanée qui émane du plus simple trait.

« J'ai le merveilleux pouvoir de sentir, écrivait Alain Fournier à Rivière. Toutes choses ne m'ont été connues que par l'impression qu'elles laissaient sur mon cœur [1]. » Et de même qu'il ne peint pas un paysage pour sa seule beauté, mais pour toutes les promesses de bonheur et de mélancolie qu'il y trouve, ce n'est point par charité chrétienne ni par goût des subtilités psychologiques qu'il s'approche d'une âme, mais pour le voluptueux plaisir de la découverte, du partage et presque de la complicité. Là sont ses plus chères délices. Cette petite fille, ce vieillard, ce soldat qui ne semblent d'abord que les éléments d'un décor, il les sent comme des parcelles de vie, s'attendrit à découvrir leur secret, leur légende, leur chaleur ; et cette vie devient un instant la sienne, il s'y retrouve, s'en agrandit, il la donne et la partage, goûtant la double jouissance de subir et de dominer.

Nous avions été acheter du vin à de petits propriétaires, un soir de manœuvres... Je m'étais assis sur un rebord. Une lampe sur la table dehors, le feu de la cuisine dans la maison, le tic-tac de la pendule marquaient seuls la pulsation du grand calme un peu oppressant. Puis des gens s'affairèrent pour nos commissions ; une enfant est venue s'asseoir près de la table pour lire. Les mains sur les genoux, tirant sa petite robe, elle était d'une gravité presque douloureuse. Tout lui paraissait également et infiniment important. Elle appelait par leur nom tout entier avec « Monsieur » les gens dont sa mère avait besoin. Il y avait là, aussi, ses oncles et tantes et d'autres parents encore. Sa mère lui dit, parce qu'elle était fatiguée, en nous montrant dans l'ombre : « Si tu venais d'aussi loin qu'eux... » Je n'ai jamais eu si intensément l'impression de deux vies, l'une extérieure et insignifiante, l'autre telle que la grave petite fille devait la concevoir. Combien tout cela devait être déjà mystérieux et passé, pour elle, combien impossible à raconter tant c'était simple. Il me semblait que je m'étais arrêté un instant dans

1. *Correspondance de Rivière et de Fournier*, tome IV, page 50.

le profond pays d'une âme vivante ; ou plutôt que cet instant-là était à moi et se trouvait au contraire parmi les origines enfantines et mystérieuses de mon âme qui, ce soir-là, recommençait à vivre et à désirer [1]. »

On aperçoit nettement la démarche naturelle de Fournier et de toute une catégorie d'esprits qui lui sont apparentés. « *Combien tout cela devait être déjà mystérieux et passé, pour elle... Cet instant-là se trouvait parmi les origines enfantines et mystérieuses de mon âme.* » C'est du passé que monte le chant ; un être, un événement, un paysage ne seront pleinement acceptés et savourés, ne développeront toute leur puissance d'émotion, ne seront enfin durablement vivants que si nous parvenons à les incorporer, à les faire entrer dans notre histoire, à les raccorder à nos bases les plus profondes.



On s'étonnera peut-être de la dualité de cet artiste qui, gardant un sens voluptueux de la terre, se tourne pourtant vers un monde abstrait. Ce serait mal comprendre qu'il y était porté par son enracinement même. Il n'est rien sur une terre campagnarde, travaux, deuils ou joies, qui ne mette en cause les puissances sans nom, qui ne semble appeler un prolongement dans un monde invisible, et n'en apporte la conscience, si obscure qu'elle puisse être, tout à la fois craintive et apaisante. Les plus grands idéalistes posent sur cette terre les pas plus fermes. Et ce sont bien des frères de race que Fournier saluait en Péguy et en Claudel. Il eût atteint sa plénitude et son accent véritable le jour où il eût compris la parenté et l'exigence mutuelle des deux éléments qui se partageaient sa vie et son œuvre, et où il les eût associés dans un parfait équilibre. Peut-être en était-il moins loin qu'il ne semble. Il écrivait à Rivière en 1910, en pleine élaboration de son roman : « A cette question que tu poses : *Faut-il* être heureux ? Je réponds que oui, que je recommence à croire qu'il faut être heureux, que le grand Meaulnes est un grand ange cruel, mais qu'il n'est pas un homme. Et je crois, quoi que vous en pensiez, qu'il y a en moi une grande puissance pour le bonheur, une aptitude inemployée à donner

1. *Miracles*, page 35.

du bonheur. Je ne demande qu'à moi-même le courage de m'en servir. »

Ce qui survit du *Grand Meaulnes* à travers ses imperfections, ses invraisemblances et son ambition malheureuse, c'est donc, jointe à des dons peu communs de sentir et d'exprimer, la figure même d'Alain Fournier. Lui reprochera-t-on son narcissisme ? Si nous nous reportons à l'image que nous pouvions offrir à l'âge où Fournier écrivait son roman, il est peu d'entre nous qui s'en reconnaîtront le droit. Oui, on souhaiterait une voix moins complaisante, un accent plus nu, un plus grand et plus simple amour des hommes, et quelque chose de plus net et de moins littéraire, et chez cet écrivain épris de pureté une plus pure exigence dans le choix de ses sortilèges. *Le Grand Meaulnes* n'est pas un chef-d'œuvre et comporte beaucoup d'éléments périssables. Cela ne veut pas dire pourtant qu'il soit appelé à disparaître. S'il fallait le rapprocher d'un autre livre, je songerais à *Paul et Virginie* qui agace, dont on sourit, dont l'accent est loin de sonner juste, mais qui trouve encore ses lecteurs, et les attendrit, et les prend, parce qu'il est l'œuvre d'un conteur-né et touche à des choses essentielles. Et il se peut bien que le conte du *Grand Meaulnes* soit aussi chimérique que celui de *Paul et Virginie* ; mais les erreurs de Fournier sont encore greffées sur une sensibilité juste et profonde ; et je ne songe point à comparer les deux figures.

MARCEL ARLAND

CHRONIQUE DRAMATIQUE

ARDEN DE FEVERSHAM.

LA PREMIÈRE FAMILLE ; L'ARGENT N'A PAS D'ODEUR.

LE BAL DES VOLEURS.

Par ses lumières et ses mises en scène, M. Baty s'est fait une certaine réputation. Personne ne conteste à M. Lenormand ses qualités de dramaturge. La renommée de William Shakespeare passe les commentaires... La réunion de ces trois noms sur une affiche est donc *a priori* du plus heureux effet. L'effet n'est pas manqué si l'on en reste là ; et l'on va voir *Arden de Feversham* dans les meilleures dispositions d'esprit. On connaît bien *Hamlet* ; on connaît *Othello*, *Jules César*, *Richard III*, *Roméo et Juliette*. Mais une tragédie apocryphe de Shakespeare ! cela ne court pas les scènes.

Heureux effet donc, quant à l'affiche. Bonnes lumières, et décors bons par leur intelligence.

M. Baty est passé maître en « atmosphères » ; il a dans ses tiroirs (si l'on peut dire) un jeu presque parfait de climats lumineux. Et décors étudiés, incontestablement et véridiquement. Mais voici qu'on se prend à parler tout d'abord de M. Baty. Il s'agissait pourtant de Shakespeare.

L'ennui, c'est que, précisément, on cherche en vain Shakespeare. Plus encore : on se demande pourquoi M. Baty et M. Lenormand se sont évertués à inaugurer Shakespeare au Théâtre Montparnasse par un Shakespeare qui n'est pas de Shakespeare, ou en tous cas pas digne de Shakespeare. On se demande pourquoi tous deux ont tenu à nous offrir Shakespeare dans sa moindre puissance, — en admettant qu'il s'agît

bien de lui. Evidemment ne traduit pas (ne joue pas) le vrai Shakespeare, qui veut. Mieux vaut un Shakespeare à lacunes, mieux vaut un faux Shakespeare : la tâche est plus facile : quelques morceaux voyants rapportés au fil blanc, une fausse doublure dernier cri, transparaissant sous l'écumoire des lambeaux ; quelques bonnes lumières ; et quelques bons décors. Le tour sera joué...

Le tour n'est pas joué. Ni M. Baty ni M. Lenormand n'y peuvent rien. Le seul nom de Shakespeare suffit à sa vengeance. *Arden de Feversham* n'est pas, ne peut pas être, une bonne pièce. Peu importe, à vrai dire, le texte original. M. Baty a mis en scène. M. Lenormand a « adapté ». Ils tiennent lieu d'auteur. C'est eux qu'il faut juger.

L'intrigue est simple : mari, femme, amant. Le premier vieux, et ne sachant pas s'il doit être jaloux ; la seconde, jeune et possédée ; le troisième, vil et possesseur. Bourgeois, fille de lord, valet ayant une âme de valet. Deux et Trois ont décidé de rompre le triangle : de se débarrasser de Un. On le sait dès le début. C'est entendu d'un bout de la pièce à l'autre. Comme il est entendu qu'Othello finira par tuer Desdémone, dira-t-on ? D'accord. Mais ce qui, dans *Othello*, importe, ce n'est pas la *manière* dont le nègre tuera la fille du doge, c'est Othello lui-même. Qu'il l'étrangle, la poignarde ou la fusille, n'a guère d'importance. La *façon* dont le mari sera tué est, par contre, tout ce qui importe dans *Arden de Feversham*. Le poison rate : du pistolet, on passe à la rapière... On soudoie un valet, un peintre italien (qui donne le poison), un voisin furieux en mal de vendetta qui soudoie deux soudards qui, le poison raté, ratent le pistolet puis ratent la rapière... On n'en finirait plus si le brave bourgeois n'y mettait à la fin un peu du sien, et ne se prêtait au jeu d'échecs fatal. Autrement dit, et pour employer une vieille forme qui ne manque pas de sens, *Othello* (comme tous les grands drames shakespeariens) se force un chemin jusqu'à nous par une tenace poussée *intérieure*, qui fait que le héros s'en va croissant en nous, nous emporte, nous sort de nous-mêmes, — mais *Arden de Feversham* va son maigre chemin, titubant d'*incident* en *incident*. Tous les grands drames shakespeariens sont dominés par la stature du *héros*, puisant

dans sa passion (aux deux sens du mot) la force de sa mort et de son surhumain. Arden n'est ni héroïque, ni même passionné ; il est jaloux comme un Arnolphe, et du plus piètre type. « La lamentable et véritable Tragédie de M. Arden de Feversham » n'est qu'un prétexte à divertissement scénique. Othello ni Hamlet ne sont prétextes ni divertissements : ils sont expressions, figurations, *exemples*. Leur tragédie porte leur nom. Celle d'Alice Arden et du valet Mosbie porte le nom du mari cocu.

Bref on se félicite (et sans doute aussi les auteurs s'en sont-ils félicités) de la présence des soudards : ils sont *extérieurs* ; ils sont un incident d'humour grotesque et authentique. Et c'est pourtant cet incident qui fait vivre et progresser la pièce. Au second acte encore, c'est un autre incident, extérieur à l'action, qui crée cette atmosphère de grand drame que l'on cherche en vain dans la passion d'Alice et de Mosbie. Quelques cris, deux commères, un enfant commentant le ciel, un fantôme deviné, suffisent pour recréer l'air empesté du grand fléau qui ravagea Londres en 1665 [1] (un peu trop tôt venue, cette peste, soit dit en passant, pour Shakespeare : cinquante ans en avance). Cris de Londres, grincement dans la nuit de la charrette aux morts : « So-ortez vos morts !... ». Mais enfin, ou bien ces scènes sont purement et simplement de M. Lenormand, — et alors pourquoi diable M. Lenormand ne se contente-t-il pas d'écrire de bonnes pièces de son cru. Ou bien elles sont de l' « apocryphe », — et on est bien forcé de s'étonner que M. Lenormand n'ait pu mieux faire que d' « adapter » médiocrement le reste de la « tragédie ».

La chose serait peu grave, s'il n'y allait que de la renommée de MM. Baty et Lenormand : eux seuls seraient en cause. Mais on a compromis Shakespeare. Et c'est plus grave. La réputation de M. Baty, celle de M. Lenormand, n'appartiennent qu'à eux : libre à eux d'en user à leur guise, pour l'assurer ou pour la compromettre. Mais qu'on vienne mêler un mort, un grand mort, qui n'a pour le défendre (on sait

1. En passant toujours : il est question, dans la pièce, de deux comètes qui signalèrent la grande peste et le grand incendie de Londres. M. Lenormand (ou est-ce l'apocryphe ?) paraît avoir commis une légère confusion : l'incendie suivit, et ne précéda pas, la peste.

ce que cela veut dire) que deux ou trois sorbonnes, — qu'on mêle à cette comédie le grand nom d'un grand mort, c'est proprement intolérable. Et c'est pourtant, il faut le dire, le scandale courant du théâtre d'aujourd'hui.

Il y a bien vingt pièces de Shakespeare entre lesquelles M. Baty et M. Lenormand pouvaient choisir et se faire la main. Vingt pièces, dignes de leur auteur, et combien dignes de leur main. Shakespeare, fût-il mal traduit, reste Shakespeare. Mais mal ou bien lavé, un torchon : un torchon.

***

Les lumières de M. Pitoeff ne sont pas excellentes. Je ne me souviens pas d'avoir jamais décelé dans ses décors la moindre affectation de perfection. Mais on ne peut lui reprocher de trahir ses auteurs. Il leur rend justice : les mauvais chez lui sont mauvais, franchement ; les bons y sont tenus en toute honnêteté. *L'Argent n'a pas d'odeur* n'est pas un apocryphe de Shaw. Et Jules Supervielle est bien vivant. De ces vies conjuguées résulte un bon spectacle : la vie ne trompe pas.

La Première Famille, de Jules Supervielle, est exactement ce qu'a voulu l'auteur : une farce. Elle a de la farce la longueur justement mesurée. Le rideau tombe au bon moment : au moment où le rire est près de se distendre, de devenir grimace, — au moment où l'on sent la fatigue aux commissures des lèvres. L'anachronisme y prend des airs de ballet, et pourrait donner facilement dans le genre *Belle Hélène*. Mais à l'instant du saut dans l'opérette bouffe, un mot d'humanité soudaine fait le rétablissement. Cette première famille est comme toutes les autres : elle a son père Adam, quelque peu désuet devant le fils rebelle, bon pied bon œil encore, poumons de forge aussi, n'ayant pas renoncé aux secondes jeunesses, mais vaincu par Eve, une éternelle fois, tenu par ce cordon qui l'attache à la femme, qui l'attache à la Mère, vaincu, cédant, comme cède le rire, au bon moment. Sentiments éternels et première famille : d'où un humour véridique, le seul humour qui fera toujours rire l'homme à ses propres dépens (s'il ne préfère s'en lamenter) : conflit perpétuel de l'éternel et du

présent, victoire perpétuelle de l'éternel sur le présent. Tout cela ramassé, façonné de manière à tenir dans une coque de noix. Vraie farce, farce vraie. Bien menée, *terminée*...

Passant de Supervielle à Shaw, on peut apprécier à sa juste valeur la proche parenté de l'humour et de l'humeur. Ce goût amer de l'homme, Adam le père, Adam l'Homme, le noie, chez Supervielle, dans les humeurs légères du vin. Bernard Shaw s'y complaît, comme à l'acidité d'un fruit perpétuellement vert : il y mord ; il y fait mordre l'homme ; et la trace des dents reste si bien marquée qu'on ne peut s'y tromper : on reconnaît le loup.

De cet *Arden de Feversham* dont je parlais plus haut, on ne sort pas *atteint*. On n'en est pas *accru*. Shaw, par contre, travaille au burin. En l'homme, il grave l'homme. On en sort *révélé*, atteint au plus profond, — et nu. On se sent homme enfin, dans sa grande amertume. Petit homme. Mortifié, mais aussi complété, dans l'illusion de se connaître, entre bons loups de même race. C'est là, je crois, qu'est le Théâtre, là du moins qu'il commence, — là qu'il *commande*, qu'il est jugé et juge, qu'il enseigne et apprend, qu'il est à la fois vie et exemple de vivre.

Shaw s'est imposé à coups de dents ; et c'est de bonne guerre : on agit ainsi entre loups. Dans l'*Argent n'a pas d'odeur*, le fouet claque dur, les dents sont longues, la main, évidemment, celle d'un maître. Shaw, dit-on, écrivit la pièce alors qu'il était conseiller municipal d'un quartier de Londres : éternité des conseils municipaux et de leurs tripotages. Persistance de l'homme. Mais aussi, ténacité du juge. Et actualité : cela date de 1891 ; les faux-cols ont changé ; le loup, sous sa défroque de berger à la dernière mode, reste le même. C'est là, je pense, ce qu'on nomme maîtrise ; là, ce qui fait en nous la reconnaissance du maître. A ne s'y pas tromper, dussent les professeurs déclarer, dans quatre ou cinq cents ans, qu'on ne sait pas au juste s'il s'agit d'un Shaw, ou bien d'un apocryphe. Shaw ne peut cesser de vivre, en dépit du temps et de tout, — en dépit des acteurs.

Car c'est un autre scandale du théâtre d'aujourd'hui qu'il nous présente en liberté des acteurs qui ne sont pas mauvais, tant s'en faut, mais généralement inexacts dans

leur tâche. Des acteurs dont la vue trop souvent est une offense au texte, qui ne s'effacent pas, qui ne comprennent pas que la puissance véritable du jeu vient, non de l'individu acteur, mais de l'individu agi, mais de l'effacement de cet individu devant le texte qui l'*agit*. Ludmilla Pitoeff ne fait pas exception, cherche à plier le texte au *type* Ludmilla, au lieu de se plier au texte. Il en résulte une certaine gêne, qui est très regrettable, — d'autant plus regrettable que Mme Pitoeff, si elle renonçait une fois pour toutes à ses mines et à ses voix de fillette éplorée, si elle consentait à ses rôles, pourrait prétendre à l'art, à la gravité de l'émotion, sinon à la puissance.

De ces acteurs en liberté, il en est quelques-uns qui ont compris cette nécessité : tel Jean Dasté, dont la troupe emporte la soirée, au Théâtre des Arts, dans un rare mouvement de gaîté.

On n'y joue pourtant rien de bien nouveau : *Le Médecin malgré lui*, et *le Bal des Voleurs*. L'un de Molière, — il nous est familier. L'autre de M. Jean Anouilh, — et qui nous a aussi un air de déjà vu (quelque peu « Marx Brothers »), mais un air de bon rire en tous cas.

M. Dasté sait se plier. M. Dasté sait être exact, sait que, de nos jours, la grande originalité doit être, après tant de dévergondages du jeu et de l'accent, de ne pas avoir honte des grandes traditions.

Car on en vient, honnêtement, devant tous ces *acteurs*, à préférer les *interprètes* du Théâtre Français.

On reproche aux interprètes du Français leur « emphase ». On oublie que la sagesse et l'expérience avaient dicté aux grecs le masque et les cothurnes, que cette « emphase » se hausse à peine en général d'un ton sur le réel, porte l'acteur au bon niveau, met l'accent où il faut, c'est-à-dire sur le texte, *pose* le texte comme elle *pose* l'interprète, — bref, répond à ce secret désir de tous les auditoires qui est d'aller chercher l'*exemple*, et pour tout dire, de se hausser à la hauteur qu'on lui propose.

Jean Giraudoux, transporté au Français, n'a pas perdu au change. Sans doute M. Jouvet y est-il pour beaucoup :

au lever du rideau, la mise en scène du *Cantique des Cantiques* arrachait les applaudissements. On sentait dans la salle une grande indulgence. On était venu pour sourire à tout prix. Le décor même y invitait... Les premières répliques donnèrent à penser qu'on avait eu raison de faire confiance à cet enfant terrible de l'intelligence.

Mais M. Jean Giraudoux mérite mieux que l'indulgence et le sourire. Et l'on peut regretter qu'il n'ait fait un plus grand effort pour célébrer son entrée aux Français, qu'il se soit contenté de son nom, et de ne pas tromper *son* public dans ce qu'il attendait de lui.

Il n'en va pas de même pour *Tricolore*. Le préjugé du titre était défavorable : on attendait un grand fracas, pour ne pas dire un grand fatras. Je ne sais quel critique a vu dans cette pièce une peccadille du Théâtre Français. Rien de plus faux, C'est une tentative, sinon entièrement, du moins en grande partie réussie. Le public ne s'y est pas trompé : il y est pourtant peu ménagé, quelquefois même passablement maltraité.

Il y a, dans cette pièce, beaucoup de générosité. Je ne pense pas que l'auteur, M. Lestringuez, ait voulu consciemment présenter une œuvre « historique ». Mais l'histoire l'a gêné. Je ne critique pas le choix de l'héroïne : la fusion de l'idée (de l'*exemple*) et de la chair du personnage est à mon goût parfaite : Théroigne de Méricourt y est portée à la mesure dramatique, sinon tragique ; mais on sent que le drame est dans l'idée plus que dans le personnage. La pièce est au plus haut lorsque l'idée fait éclater le corset de la chair et sort, nue, éclatante, — telle cette scène entre Théroigne et le marquis-conventionnel Saint-Hurughes, où s'affrontent la Révolution, femme et conscience de femme, et le mâle, exploiteur, content de sa victoire comme d'une possession, repu de sa victoire comme d'une possession, faisant de la victoire sa victime et non pas sa compagne.

La pièce rampe, par contre, lorsque la chair, la simple chair, a le dessus. L'idée guide Théroigne à la folie ; non pas son corps, non pas Théroigne elle-même. C'est à travers l'idée que l'on voit transparaître la folie, au plus fort de l'idée, lorsqu'elle éclate, nue. Non pas lorsque Mary Marquet se plaint avec emphase (justifié, cette fois, le reproche) de maux de

tête qui voudraient être précurseurs, font tout juste penser aux fameuses migraines.

A quoi bon, d'autre part, vouloir « placer » coûte que coûte les glapissements du citoyen Marat ? A quoi bon se soucier de nous entretenir dans l'atmosphère de quelques noms : Restif de la Bretonne, le mathématicien Romme ? Au diable l'atmosphère [1] ! Ces noms sont à la pièce autant de corsets. M. Lestringuez aurait été plus libre s'il avait consulté moins d'almanachs du temps ou moins de manuels. L'idée portait sa pièce : lui-même n'aurait eu qu'à se laisser porter. C'eût été un succès.

Pour la première fois depuis bien des années, nous avons failli voir, au Théâtre Français, le rideau se lever sur une pièce dominante. La désillusion n'en est peut-être que plus amère. Pourtant il y faut voir l'espoir d'une semence. Certaines gaucheries sont parfois salutaires, et la timidité, parfois aussi, ébauche la grandeur. Le Théâtre Français n'avait aucun mérite à adopter M. Jean Giraudoux. On ne peut le blâmer d'avoir risqué cette autre tentative, car elle est un indice d'espoir et de santé. Et la scène française a grand besoin d'espoir, à défaut de santé.

GEORGES PELORSON

1. Sans parler des musiques de Darius Milhaud : une vraie soupe, aigre et spongieuse, d'avant-veille, à vous tourner sur l'estomac le repas le plus sain.

RÉFLEXIONS
SUR LE MARIAGE ET L'ÉCRIVAIN

Il vient de paraître deux livres sur le mariage dont chaque auteur doit penser que le sien n'a rien de commun avec l'autre ; et ce n'est pas faux [1]. Pour nous qui ne sommes pas des auteurs, mais des lecteurs, il n'en est pas de même puisque nous faisons le chemin inverse, allant du sujet traité par l'écrivain à l'écrivain lui-même.

D'ailleurs cette fois il s'agit de livres qui prétendent être objectifs — ce qu'on pourrait appeler des livres de bonne foi.

Ainsi en est-il, par exemple, des *Chroniques maritales*. Le titre en est exact. Ce sont des notes prises au jour le jour par un mari sur la vie qu'il a avec sa femme (ce n'est pas une vie heureuse). Ainsi : « Lever cordial et tout d'un coup je sens qu'elle va devenir méchante gratuitement. Elle décrit les malheurs de l'époque, par exemple, et conclut : « Pendant ce temps L. P. s'essuie le derrière avec une scie et tu fais le portrait des monstres de Ch. qui n'intéressent plus personne. » Voilà qui est pris sur le vif. Ces notes sont classées sous des rubriques : La maison, l'intimité, la religion, avec des chapitres qui permettent de s'y mieux reconnaître ; par exemple, l'intimité est subdivisée en : « Je ne me lave plus », « Coquetteries », « Elle diminue tout », « Ce qu'elle pense de moi », etc. Ce n'est donc pas un journal, mais vraiment une chronique avec ce que ce mot suggère de suivi, de régulier, et de systématique comme presque tout ce qu'a écrit Jouhandeau ; son *Algèbre des valeurs morales* était surprenante à ce point de vue : c'est bien cela qu'est Jouhandeau :

1. A propos de *Chroniques maritales* de Marcel Jouhandeau (Ed. de la N. R. F.) et du *Démon du bien* de H. de Montherlant (Grasset).

un algébriste ; car il est en même temps précis et concis, n'employant qu'un petit nombre de signes pour se faire entendre et cherchant à résoudre des équations assez difficiles ; il y réussit.

Elise : « Jamais tu n'as mieux travaillé qu'avec moi.
— C'est que je n'ai jamais tant souffert. »

On voit la cadence : c'est celle de la mitrailleuse. Jouhandeau ne laisse pas de répit à son adversaire, qui est aussi son partenaire ; il note sans pitié tous ses écarts et toutes ses défaillances. Cette manière de procéder ne va pas sans sécheresse ; il est difficile de lire ce livre d'un bout à l'autre, bien qu'il soit plus attachant que beaucoup d'autres et qu'il soit le signe du plus grand talent. Le lecteur, même entraîné, a besoin de reprendre haleine après une série de notations presque définitives ; son élan est coupé comme il arrive lorsqu'on veut lire d'un bout à l'autre un recueil d'aphorismes. Ceci n'est pas du tout un défaut ; je suis persuadé pourtant que si Jouhandeau a un public moins étendu que celui auquel il aurait droit, cela provient de la concentration de sa pensée et de son style. Aucun doute que le lecteur moyen n'ait un faible pour le délayage. Et pourtant il n'est pas faux que l'art d'écrire — non, plutôt l'art de se faire lire — ne nécessite aussi un courant qui vous entraîne et vous force à en savoir toujours plus long. L'art de se faire lire de ses contemporains n'implique pas celui de se faire lire de ses successeurs : Mlle de Scudéry, pleine de mouvement et de vie, a moins de lecteurs aujourd'hui que le sentencieux et froid La Bruyère. Qui l'aurait dit ? Jouhandeau cherche la formule et il la trouve. Son art est statique, il est beau comme un lac des montagnes, comme une fleur de lavande séchée.

Le problème de la vie conjugale est un des plus graves qui soient, et c'est pourquoi, par une pudeur naturelle, il a été la source d'innombrables comédies. Il se pose surtout dans les temps modernes. Le problème jadis était de savoir comment l'homme et la femme qui s'aiment arriveraient à se rejoindre : le drame était pré-nuptial. Maintenant on se demande comment, puisque toute facilité leur est donnée de

s'unir, comment ils arriveront à vivre ensemble. Beaucoup de gens pensent maintenant que c'était une heureuse époque, celle où l'on pouvait encore croire que seuls des obstacles comme la volonté des parents, les inégalités sociales, etc., étaient à vaincre. C'est à notre époque, où vraiment ces obstacles ont été réduits au minimum, que l'on a pu s'apercevoir qu'il ne constituaient pas l'essentiel. Pourrai-je me marier ? se demande le héros du roman classique. Pourrai-je ne pas me marier ? se demande le héros du roman moderne. L'obstacle a changé de direction, et un roman ne vit que d'obstacles à surmonter.

On le voit bien en lisant le *Démon du Bien*, suite honorable que Montherlant a donnée à *Pitié pour les femmes* et à ce livre neuf et éclatant qu'est *Les jeunes filles*. Costals se sent de plus en plus emprisonné par la tendresse que lui accorde à profusion Solange, et l'essai de vie conjugale qu'il fait quelque temps suffit à le révolter pour toujours. La femme qui vit à côté de lui sans arrêt lui enlève tout plaisir de vivre : « Un être vous prive du vaste monde, vous dérobe le monde, met un écran entre le monde et vous. Tout est bu par cet être ; le splendide univers cesse d'exister. »

Montherlant développe cette idée avec son brio habituel : images imprévues et justes, tours familiers, brusqueries qui choquent et ravissent en même temps. Montherlant a beaucoup du joueur, mais d'un joueur qui a besoin absolument d'un ennemi qu'il suppose être dangereux. Disons que dans ses meilleurs moments, c'est un toréador et que cette fois le taureau est représenté par la femme. Il faudrait épuiser le vocabulaire de la tauromachie pour bien rendre tous les exercices que Costals impose à Solange. Pendant les quinze jours qu'il passe avec elle à Gênes, il la fatigue et la rompt sans la mettre à mort. La comparaison est boiteuse puisque Montherlant dit aimer les bêtes et les êtres jeunes — non les hommes et les femmes. Ce n'est pas qu'il lui veuille du mal ; simplement il ne l'aime pas assez pour supporter de vivre à côté d'elle. Y arrivera-t-il ? C'est peu probable. Le mariage lui paraît un état contre-nature parce qu'un homme ne peut désirer une femme qui n'est plus jeune, et qu'il est absurde de le condamner à une fidélité impossible. Voilà le fond des

réflexions de Costals. Elles sont justes en tant que réflexions pré-nuptiales, elles perdent de leur intérêt ensuite. Jouhandeau écrit à ce propos :

« Quand je pense à elle j'éprouve que l'amour conjugal n'a aucun rapport, ni avec la sympathie, ni avec la sensualité, ni avec la passion, ni avec l'amitié, ni avec l'amour. Adéquat à lui seul, réductible ni à l'un ni à l'autre de ces divers sentiments, il a sa nature propre, son essence particulière, et son mode unique selon le couple qu'il assemble. » Et il ajoute : « Ce n'est pas le mariage qui nous manque, mais nous qui nous dérobons au mariage. » C'est donc qu'il existe une expérience propre du mariage et que vraiment il existe un sentiment impossible à connaître avant d'être marié et qui est l'amour conjugal. Jouhandeau analyse très bien ce sentiment-là, qui fait que la susceptibilité pré-nuptiale du personnage de Montherlant passe au second plan et disparaît de la scène au bout d'un certain temps. Nous avons pénétré dans un autre univers ; c'est un mérite de Montherlant de l'avoir fait pressentir et de n'avoir pas présenté la décision de se marier comme une pente douce sur laquelle l'homme roulerait sans effort. D'ailleurs, il a bien souligné le point crucial : « Ah, si je vous aimais ! dit Costals à Solange. Si j'avais pu vous faire sortir de l'enfer de la charité pour vous faire entrer dans le paradis de l'amour ! » Employons un autre mot, si l'on veut, que *charité* qui a pris souvent un sens péjoratif. Il n'en reste pas moins que « l'amour conjugal » suppose un effort sur soi qui n'existe pas dans ce qu'on appelle « l'amour », celui-ci recélant un profond égoïsme comme aussi très souvent l'amour des bêtes et des faibles (façons diverses de s'aimer encore soi-même, parce qu'on a le sentiment de protéger). Et peut-être y a-t-il un paradis de la charité, comme il y a un paradis de l'amour. Dante parle de l' « amor di vero ben, pien di letizia ». Rappelons encore la pensée platonicienne de Jouhandeau : « Ce n'est pas le mariage qui nous manque, mais nous qui nous dérobons au mariage. Ce n'est ni l'amitié ni la bonté qui nous manquent, mais nous qui manquons à l'amitié et à la bonté. »

***

Il y a un homme pour lequel le problème se pose de manière plus angoissante que pour les autres hommes — et c'est l'artiste. L'artiste a besoin absolument de liberté ; comme dit très bien Montherlant, citant Emile Clermont : « Ce qu'il me faudrait, ce sont des journées planes, et si vides, si vides, que l'amour et l'amitié même ne pourraient y entrer qu'en les dérangeant. » Pour cela il ne faut dépendre de personne — l'artiste ne doit pas, alors qu'il vient de sortir de sa propre famille, entrer dans une autre. On dira qu'il est impossible de ne dépendre de personne (quand on n'a pas de famille on a un métier, quand on n'a pas de métier on a une œuvre à faire, des désirs à contenter, que sais-je) ? C'est vrai : aucun homme ne peut *être libre*. Reste qu'il puisse *se sentir libre*. Si des artistes répugnent souvent à une installation, à un mariage, à une situation sociale, c'est qu'ils pensent comme le Costals de Montherlant : « Je ne puis me sentir enchaîné... Ce qui me fixerait me tuerait ; chez moi il n'y a que mon œuvre de fixée. Je supporterais mille fois plus d'un bâtard non reconnu que d'un enfant légitime, d'une maîtresse que d'une épouse, parce que c'est le caractère légal, obligatoire, du lien qui me rend fou. » Voilà qui est incompréhensible à bien des femmes et qui est pourtant vrai d'un certain nombre d'hommes et de la plupart des artistes. Pourquoi donc ce besoin de se sentir libre ? Si étrange que cela paraisse, ce n'est pas tant pour user de cette liberté que pour protéger en soi cette part d'obscurité, cette zone d'ombre qui est indispensable à la création. Jouhandeau dit très bien : « Le génie est un secret. J'ai introduit quelqu'un dans mon secret et il n'y a plus de génie. » — Oui tout cela est vrai. Le mariage, de ce point de vue, est ce qu'il y a de pire, pour un artiste (faut-il rappeler le cas de Tolstoï, cas qui a obsédé Montherlant ?) Il peut être aussi ce qu'il y a de meilleur si l'on songe que de tous les hommes, l'artiste est peut-être celui qui est le plus démuni et le plus vulnérable, celui qui a le plus besoin d'être défendu et encouragé. C'est un côté qui a été moins mis en lumière que l'autre par les écrivains, car il prête à des développements moins brillants en apparence. Et puis tout est une question d'espèce.

***

Par contre, un sujet fort intéressant a été effleuré par Jouhandeau : celui de la religion commune au mari et à la femme et qui, au lieu de les unir, les sépare : «Bizarre situation d'un mari dont la femme se convertit : au fond ce n'est qu'une façon honnête, voire sublime pour elle de lui fausser compagnie, de le quitter. Et quelle joie : quel rajeunissement quelle vengeance dans cette reprise contre lesquels il ne peut rien. » Comme c'est finement perçu et dit ! La religion pourtant est un lien qui unit plus étroitement encore Élise à son mari. Celui-ci voit en celle-là une cause de souffrance sacrée. Élise lui permet d'expier ses fautes, elle lui est une source surabondante de mérites. Le mariage devient un holocauste. Conception caractéristique de la religion de Jouhandeau qui est à la fois théâtrale et ascétique et ne manque pas d'affinités à cause de cela avec celle d'Élise. L'auteur lui-même signale les rapports intimes qui existent entre la religion et le théâtre et il ajoute à propos d'Élise : « Sa conversion n'a été qu'un moyen de rafraîchir, de rénover à ses yeux et aux yeux d'une certaine galerie l'intérêt qu'elle se porte. » Ce n'est pas vrai seulement d'Élise.

***

Nous nous sommes éloignés du mariage... Il resterait à dire que personne n'en parle, même les plus impudiques, avec une complète franchise et qu'un auteur dissimule toujours quelque chose qui le concerne, lui, et ne nous présente que le « positif », qui est vrai, mais pas le « négatif » qui nous intéressait encore plus. Il resterait à dire qu'après l'accent déchirant de *Jude l'obscur*, l'inquiétude fiévreuse de *l'Eternel mari* et le pathétique nuancé de *l'Ecole des femmes*, il est difficile d'écrire sur le mariage — jamais impossible quand même. C'est un des sujets les plus neufs.

JEAN GRENIER

NOTES

ROMANS ET RÉCITS

LA CONSPIRATION, par *Paul Nizan* (Editions de la N. R. F.).

Nizan parle de la jeunesse. Mais un marxiste a trop de sens historique pour décrire en général un âge de la vie, la Jeunesse, l'Age mûr, tels qu'ils défilent dans la Cathédrale de Strasbourg quand l'horloge sonne midi. Ses jeunes gens sont datés et rattachés à leur classe ; ils ont eu vingt ans comme Nizan lui-même en 1929, au beau temps de la « prospérité », au milieu de cette après-guerre qui vient de finir. Ils sont Bourgeois, fils, pour la plupart, de cette grande Bourgeoisie qui « doute anxieusement de son avenir », de ces « grands commerçants » qui élevaient admirablement leurs enfants, mais qui avaient fini par ne plus respecter que l'Esprit, « sans penser que cette vénération saugrenue pour les activités les moins intéressées de la vie gâtait tout et qu'elle n'était que le signe de leur décadence marchande et d'une mauvaise conscience bourgeoise dont ils ne soupçonnaient encore rien ». Des fils dévoyés qu'une déviation « entraîne hors des chemins du commerce » vers les carrières de « créateurs d'alibi ». Mais il y a chez Marx une phénoménologie des essences économiques : je songe surtout à ses admirables analyses du fétichisme de la Marchandise. En ce sens on peut trouver chez Nizan une phénoménologie, c'est-à-dire une fixation et une description, à partir de données sociales et historiques, de cette essence en mouvement, la jeunesse ; âge truqué, fétiche. Ce dosage complexe d'histoire et d'analyse fait la grande valeur de son livre.

Nizan a vécu sa jeunesse jusqu'à la lie. Lorsqu'il y était plongé, qu'elle bornait de tout côté son horizon, il écrivait dans *Aden*

Arabie : « J'avais vingt ans, je ne permettrai à personne de dire que c'est le plus bel âge de la vie. » Il lui semblait alors que la jeunesse était un âge *naturel*, comme l'enfance quoique beaucoup plus malheureux, et qu'il fallait rejeter sur la société capitaliste la responsabilité de ses malheurs. Aujourd'hui, il se retourne sur elle et la juge sans indulgence. C'est un âge artificiel, qu'on a fait et qui se fait, dont la structure et l'existence mêmes dépendent de la société ; par excellence l'âge de l'inauthentique. Contre elle, les malheurs, les soucis, le contact qu'ils mènent pour vivre protègent les ouvriers de vingt ans qui « ont déjà des maîtresses ou des femmes, des enfants, un métier... une vie enfin », qui deviennent, au sortir de l'adolescence, de jeunes hommes, sans être jamais des « jeunes gens ». Mais Lafforgue et Rosenthal, fils de bourgeois, étudiants, vivent à plein ce grand ennui abstrait. Leur légèreté sinistre, leur agressive futilité vient de ce qu'ils n'ont point de charges et sont par nature irresponsables. Ils « improvisent » et rien ne peut les engager, pas même leur adhésion aux partis extrémistes : « ...ces divertissements... n'avaient point de grandes conséquences pour des fils de banquiers, et d'industriels toujours capables de rentrer dans le giron de leur classe... » Sages peut-être, si ces improvisations naissaient d'un rapide contact avec la réalité. Mais elles demeurent en l'air et ils les oublient aussitôt ; leurs actions sont des fumées, ils le savent et c'est ce qui leur donne le courage d'entreprendre, encore qu'ils feignent de l'ignorer. Comment les appeler, ces entreprises si graves et si frivoles, sinon des « conspirations » ? Mais Lafforgue et Rosenthal ne sont pas des camelots : à l'autre bout du monde politique et jusque dans les partis d'hommes, de jeunes bourgeois peuvent venir faire leurs complots. On voit ce que ce beau mot de « conspirer » sous-entend de chuchottements, de petits mystères, d'importance creuse et de périls fictifs. Intrigues ténues : jeu. Un jeu, ce grand complot « dostoïewskien » ourdi par Rosenthal et dont les seuls vestiges seront, au fond d'un tiroir, deux dossiers inachevés et d'ailleurs sans aucun intérêt ; un jeu fébrile et irrité, une conspiration avortée, cet amour fabriqué que Rosenthal porte à sa belle-sœur. Et qui dit jeu, dit bientôt comédie : ils se mentent parce qu'ils savent qu'ils ne courent point de risques ; ils cherchent en vain à s'effrayer ; en vain — ou presque — à se tromper. Je crois voir quelle grande sincérité

muette de l'effort, de la souffrance physique, de la faim, Nizan opposerait à leurs parleries. De fait, Bernard Rosenthal qui a fait, par colère et paresse, les gestes irréparables du suicide, ne connaîtra d'autre réalité que l'agonie. L'agonie seule lui montrera, — mais trop tard — qu'il a « manqué l'amour... qu'il n'aime même plus Catherine et qu'il va mourir volé ». Pourtant, ces jeunes gens ont les dehors de la bonne volonté : ils veulent vivre, aimer, reconstruire un monde qui croule. Mais c'est au cœur de cette bonne volonté qu'est cette frivolité abstraite et sûre de soi qui les coupe du monde et d'eux-mêmes : « Il n'y a encore au fond de leur politique que des métaphores et des cris. » C'est que la jeunesse est l'âge du ressentiment. Non point de la grande colère des hommes qui souffrent : ces jeunes gens se définissent par rapport à leurs familles ; ils « confondent volontiers le capitalisme et les grandes personnes » ; ils croient attendre un « monde promis aux grandes métamorphoses » ; mais ils veulent surtout causer quelques ennuis à leurs parents. Le jeune homme est un produit de la famille bourgeoise, sa situation économique et sa vision du monde sont exclusivement familiales.

Ces jeunes gens ne feront pas tous des mauvais hommes. Mais de cet âge, que Comte nommait « métaphysique », Nizan montre bien qu'on sort seulement par révolution. La jeunesse ne porte pas en elle sa solution : il faut qu'elle s'effondre et se déchire ; ou bien c'est le jeune homme qui meurt, comme Rosenthal, ou bien il est condamné par son complexe familial d'infériorité à traîner, comme Pluvinage, une adolescence éternelle et misérable : il y a pour Nizan une débâcle de la jeunesse comme, pour Freud, une débâcle de l'enfance ; les pages où il nous montre le passage douloureux de Lafforgue à l'âge d'homme sont parmi les plus belles du livre.

Je ne pense pas que Nizan ait voulu écrire un roman. Ses jeunes gens ne sont pas romanesques : ils agissent peu, se différencient mal les uns des autres, par moments ils ne paraissent qu'une expression, parmi tant d'autres, de leur famille et de leur classe ; à d'autres moments, ils sont le fil ténu qui rattache quelque événements. Mais c'est à dessein : pour Nizan, ils ne méritent pas davantage ; plus tard, il en fera des hommes. Un communiste peut-il écrire un roman ? Je n'en suis pas persuadé : il n'a pas le droit de se faire le complice de ses personnages. Mais

il suffit pour trouver ce livre fort et beau qu'on y rencontre à chaque page l'obsédante évocation de cet âge malheureux et coupable ; il suffit qu'il soit un témoignage dur et vrai à l'heure où les « Jeunes » se groupent et se congratulent, où le jeune homme se croit des *droits* parce qu'il est jeune, comme le contribuable parce qu'il paie ses impôts ou le père de famille parce qu'il a des enfants. On aime à retrouver, derrière ces héros dérisoires, la personnalité amère et sombre de Nizan, l'homme qui ne pardonne pas à sa jeunesse, et son beau style, sec et négligent, ses longues phrases cartésiennes, qui tombent en leur milieu, comme si elles ne pouvaient plus se soutenir, et rebondissent tout à coup pour finir dans les airs ; et ces emportements oratoires qui tournent soudain court et font place à une sentence brève et glaciale ; non pas un style de romancier, sournois et caché : un style de combat, une arme.

JEAN-PAUL SARTRE

***

A VOIX BASSE, par *Francis Carco* (Albin Michel).

Il me souvient qu'à l'occasion des *Mémoires d'une autre vie* Eugène Marsan avait salué chez M. Francis Carco un « maniement magistral du temps passé ». Le même éloge vaut certes pour *A Voix Basse*, recueil composé sur le même mode. Peut-être même y a-t-il progrès. Si les *Mémoires* nous parurent plus surprenants, la réussite d'*A voix basse*, plus assurée dans ses départs, plus souple dans ses démarches, peut nous sembler plus accomplie.

Plus accomplie... Le charme, trouble et grave, de ces pages est si évident, si justement évident, que je ne me sens guère besoin d'y insister. Si je veux le subir encore, il me suffit d'y resonger. Mais, déjà, sous le charme je sens poindre une sorte de petite inquiétude sur laquelle il faut bien que je m'explique.

Donc, l'auteur laisse venir à lui, et à nous, ses souvenirs. C'est une odeur, par exemple, qui appellera le premier d'entre eux et nous voici, un soir de vendange, avec Carco enfant, dans une petite ville du Midi. Les personnages que l'on y croise aussitôt deviennent de nouvelles images, de nouvelles sensations retrouvées qui nous font franchir le temps, vingt années en une ligne, quelques minutes en une page. Un souvenir ? C'est aussi tout à coup l'auteur,

dans une chambre d'hôtel, retrouvant tout juste ce même souvenir et s'efforçant d'en nourrir un roman qu'il commence (et pour lequel il en est à chercher un sujet et une atmosphère). Surgissent un autre visage, ou une autre odeur, une idée ou l'ombre d'une idée : nous reculons dans la durée, nous glissons dans l'espace ; il y a un poète à Toulon, un peintre à Rodez, des prostituées partout, et partout le narrateur qui attend, ah, qui attend bien plus qu'il ne cherche, cette sensation aiguë qui va percer la brume et traverser une fois encore le temps.

On voit ce que je veux faire entendre : l'enchaînement de ces remémorations est le plus naturel qui soit. S'il arrive aux mémorialistes, mettant comme l'on dit de l'ordre dans leurs souvenirs et justifiant chacun d'eux par tous les autres, de nous donner pour des sensations brutes des idées très élaborées, on voit assez que la pente de M. Carco est tout opposée. Il n'est pas de syllogisme qui sous sa plume ne s'ouvre sur une sensation pour se fermer sur une autre.

Un si grand naturel peut-il aller sans artifice ? Soit, les souvenirs nous atteignent dans l'ordre même où ils rejoignent l'auteur qui les attend : mais enfin il les attend la plume à la main. Une plume experte. On aurait tort d'ailleurs de prêter un sens péjoratif à *artifice*. Cette marge qui sépare le naturel donné du naturel créé, ou recréé, cette région où l'esprit récupère ses hasards, cette sorte d'entonnoir où les mots et les choses, en tombant, s'entraînent mutuellement, ce sont les lieux de l'art. Je verrais volontiers le type du faux problème dans la recherche de savoir si l'auteur a écrit son livre *parce qu*'il avait ces souvenirs, et de cette qualité, ou si les souvenirs lui sont venus *pour* écrire le livre. Aux deux questions une seule réponse : le livre lui-même.

Aussi bien n'est-ce pas par l'art de M. Carco, ni par l'usage qu'il en fait ici, que je me laisse quelque peu inquiéter. Mais comment ne pas voir que cet art est le même qui anima, et animera tant de romans dont il faut bien que je me défie. Ce ne serait encore rien ; je sais bien, chez un écrivain, choisir les nourritures que je puis supporter, et dédaigner les autres. Il me semble qu'ici, un peu plus ouvertement, ou, par un insensible excès d'astuce, un peu plus naïvement que dans les *Mémoires d'une autre vie*, les raisons se laissent découvrir qui font que ce que j'aime puisse sortir de ce que je n'aime pas et, en toute aisance, y retourner.

« Il me semblait, dit M. Carco parlant de ses premières tentatives littéraires au collège, qu'on ne pouvait rapporter un fait sans le situer aussitôt. » Le contexte, et tout l'œuvre de l'auteur nous renseignent assez sur ce qu'il faut entendre par « situer un fait ». Il s'agit de trouver la sensation, ou le complexe de sensations, qui donnent son sens, ses résonances et ses prolongements à l'événement ou mieux encore : qui le remplacent et valent pour lui. On pourrait là-dessus tenter le procès d'une bonne part du roman contemporain qui prétend, on le sait, tout signifier par le truchement de ce que l'on appelle l'atmosphère.

Puisque le seul M. Carco est ici en question, disons que cette science, tout justement, de l'atmosphère, cette adresse à *situer* les souvenirs, c'est aussi celle qui lui permet dans ses romans de *situer* les actes et les volontés (s'ils en ont) des personnages. L'on se voit tout déconcerté, après cette réflexion, de constater combien cette abondante, et curieuse, et riche matière composant les souvenirs n'offre que peu de substance au romancier. L'auteur, bien trop avisé pour se laisser prendre longtemps à ses propres sortilèges, sait bien qu'à ses personnages inventés il faudra une nourriture, ou une apparence au moins de nourriture, plus forte. Mais laquelle ? Où la prendre ? Il n'a que bien peu à communiquer à ses héros : des souvenirs, oui, c'est-à-dire une ou deux sensations. Eux, ne peuvent guère lui répondre que dans la même langue. On voit alors cette belle adresse, qui si légitimement combinait les évocations du passé, une fois qu'elle s'attaque au roman, s'affairer, ruser, tailler dans la toute puissante « atmosphère » de quoi habiller ses créatures. Et, voyez ces malheureux : ils vont, aux sons d'une sempiternelle mélopée, vers leurs destins — la destinée aussi est une atmosphère — ne sachant trop que dire. Qu'importe, pense l'auteur : leur vêtement d'atmosphère parlera pour eux.

Dans *A voix basse* une singulière page nous restitue l'émotion de l'auteur, rôdant autour de la maison où Fualdès fut assassiné. Et c'est parfait. Mais l'on sent bien qu'étirée sur deux cents pages, renforcée aux bons endroits de quelques traits pittoresques, déroulée, enroulée, savamment ficelée, cette impression, ou une autre voisine, dans un roman tel que *L'Homme de minuit*, tiendra lieu de tout : d'atmosphère il va sans dire, mais aussi de sujet, de mouvement, de psychologie et de pensée, et de musique.

On dira que dans *A voix basse*, il y avait, oubliant les romans de l'auteur, de quoi trouver plus d'un motif d'admirer. Je les ai trouvés et je me suis bien mal expliqué si l'on ne m'a pas entendu. Mais dans cette espèce de perfection il m'a semblé entrevoir la ligne de partage des eaux qui sur un versant m'enchantent et sur l'autre me désolent ou m'irritent. Je n'ai voulu que m'assurer si nous avions bien à ffaire aux mêmes eaux.

JEAN VAUDAL

***

LA CRITIQUE

ANDRÉ GIDE, par *Jean Hytier* (E. Charlot, Alger).

Le livre que Jean Hytier vient de faire paraître sur André Gide à Alger, au plus mauvais moment de l'année, risque fort de ne pas avoir l'audience qu'il mérite ; c'est un livre remarquable, peut-être le meilleur qu'on ait écrit sur Gide et dans tous les cas le plus lucide. On ne songe pas plus à dire de cette étude qu'elle est originale ni qu'elle est impartiale, qu'on ne songerait à le dire d'un livre de science ; c'est à son excellence qu'elle doit sa rareté et son prix.

L'artiste qu'une nécessité intérieure a poussé à remettre en question les jugements et lois morales de son époque incline presque toujours la critique vers la moralité. La position de Jean Hytier est à l'opposé de celle-là. L'épigraphe qu'il emprunte à son auteur « *Le point de vue esthétique est le seul ou il faille se placer pour parler de mon œuvre sainement* » indique assez comment il s'est orienté. Il entend ne s'évader ni dans l'histoire littéraire, ni dans la biographie, ni dans les considérations morales ; il ne veut considérer de Gide que l'œuvre et dans l'œuvre que la beauté. Mais en dernière analyse, la beauté ne s'explique pas, elle ne peut que se signaler avec plus ou moins de bonheur et de finesse. Et, certes, Jean Hytier, la découvre avec la sensibilité d'un poète et la clarté de regard d'un savant. Il nous guide vers elle en se frayant des voies vers la connaissance des textes qu'il pénètre jusque dans leurs replis les plus secrets et c'est ici qu'il excelle : on ne peut mêler plus de perspicacité à plus de rigueur dans le jugement. Il nous dit sur sa méthode :

L'esthétique domine la critique mais n'a de valeur que si elle permet celle-ci, et il doit y avoir de l'une à l'autre un va-et-vient qui les assure et les assouplit toutes deux (c'est ce qui permet, après avoir tenté sympathiquement de s'accorder aussi entièrement que possible, à la vibration originale, de s'en détacher un moment pour la juger).

Son travail le plus constant porte sur le mécanisme de la mentalité de Gide auquel il identifie le mécanisme de l'esthétique gidienne. S'il était besoin d'une preuve de la sincérité de Gide et du naturel de sa complication, cette parfaite identification en fournirait une éclatante.

Avec un mélange d'intuition et de savoir et un visible amusement à faire une chose avec tant d'aisance, Hytier démonte la délicate horlogerie pièce à pièce en les examinant une à une au double point de vue de leur valeur absolue et de leur valeur de fonctionnement. Dans ce qu'il avance, tout est à considérer. Il ne se laisse jamais déconcerter : les intentions les plus complexes et les plus divergentes, les procédés les plus inusités, les plus déconcertants, voire les plus irritants, trouvent en lui des critères nouveaux pour être motivés, élucidés et sa souplesse n'incline pas son honnêteté. Ce qu'il arrive à faire comprendre avec une véritable maîtrise, c'est l'unité organique de l'esthétique de Gide et que contradictions et inconséquences ont un répondant dans sa pensée.

Ce livre est la reproduction de huit conférences données en cours public à la Faculté des lettres d'Alger de février en mai 38 : 1re et 2e, Le Prosateur lyrique ; 3e et 4e, Les œuvres ironiques ; Les Soties, Les *Caves du Vatican* ; 5e, Les récits ; 6e, Le Théâtre ; 7e et 8e, Les *Faux Monnayeurs* et l'Art du Roman. Ces leçons sont d'un tel intérêt qu'on reste un peu sur sa faim. On en aurait souhaité une neuvième qui eût été un travail de synthèse sur les autres. Mais Jean Hytier trouvera sans doute avec Gide que ce souhait flatte la paresse et que quand on a admirablement indiqué la solution d'un problème, c'est au lecteur à faire les opérations.

C'est avec impatience et gourmandise qu'on attendra de Jean Hytier qu'il réalise la promesse qu'il fait au début de son livre ; celle de nous donner un Gide critique et surtout l'étude de l'œuvre peut-être la plus importante d'André Gide : André Gide lui-même.

M. SAINT-CLAIR

LE VRAI VISAGE DE RÉTIF DE LA BRETONNE, par *A. Tabarant* (Editions Montaigne).

Les amateurs de vies romancées ne courent point le risque d'en manquer jamais de Rétif qui lui-même, en pareil genre, anticipa les pires exigences de la postérité. Son œuvre entier — ou peu s'en faut — n'est qu'une énorme autobiographie, d'ailleurs riche de fantaisie et parée de contradictions. Au lecteur, selon son tempérament, de préférer *Monsieur Nicolas* au *Paysan perverti*, ou le Rétif du *Drame de la Vie* à celui de l'*Enclos et les Oiseaux*. Encore en est-il bien d'autres, plus ou moins proches parents de ceux-là.

M. Tabarant ne se propose pas d'en augmenter la famille : on lui saura gré d'avoir tenté, au contraire, de *déromancer* la vie de son héros. Ce livre pourrait bien se recommander aux rétiviens comme une grille qui, superposée aux multiples confessions de Nicolas-Edme, n'en laisserait plus discerner que les éléments véridiques. Ainsi doit se construire sous nos yeux le « vrai visage » d'un tel homme, et tant pis s'il n'apparaît point beau : en six ou sept pages d'énergique préambule, l'auteur nous avertit qu'il entend portraire son modèle au naturel et sans l'adoniser.

Donnons-lui acte de l'intention, fort louable en soi, et voyons les résultats obtenus. Ce sont d'abord les faits et gestes principaux d'une longue existence, consignés en bon ordre et méthodiquement relatés. C'est encore une étude physique et morale du personnage, conduite avec une sévérité d'autant plus impitoyable qu'elle se veut impartiale. C'est enfin, sur les ouvrages d'un écrivain réputé illisible, une collection de notices succintes et précises d'un critique qui consciencieusement les a lus. Tout cela, qu'on rechercherait vainement ailleurs, est d'un réel intérêt mais donne à connaître de Rétif le comportement extérieur, pittoresque et anecdotique (ce qui est déjà beaucoup) plutôt que la psychologie, voire la psychopathologie (et c'est sans doute ce qui compte davantage).

Il semble même que M. Tabarant ait souci d'éviter toute réponse nette aux problèmes dont il ne dénie pourtant pas l'importance, touchant par exemple la psycho-sexualité de son personnage. Se hasarde-t-il à indiquer l'un d'eux, ce ne sera que par allusion et comme s'il redoutait le vocabulaire barbare des psy-

chiatres. Exprime-t-il cependant une préférence entre leurs thèses parfois opposées, gageons qu'il élira la solution la plus paresseuse : témoin l'incontestable, l'exemplaire fétichisme de Rétif, trop commode à escamoter en le niant. En tout cas, nous demeurerons, refermant ce livre de cinq cents pages, incertains de l'authentique mentalité de son héros. Ce « vrai visage », en somme, n'est-il donc qu'une restauration trop poussée, où la peinture, rafraîchie à vif, tend à s'évader à la suite du vernis ? On y songe parfois, tant l'authentique poésie de certaines aventures disparaît sous un nettoyage trop rationnel pour n'être pas quelque peu brutal.

Ajoutons que l'érudition modestement mise au service du lecteur est des plus sûres. (Il y a d'excellentes raisons de restituer à l'année 1798 — et non 1794 — l'édition du *Pied de Fanchette* antidatée de 1786.) Signalons aussi une bibliographie sommaire d'ouvrages relatifs au sujet, mentionnant utilement les travaux récents, pour la plupart dispersés dans les revues. Nul rétivien ne se privera de ce *vade mecum* substantiel et qui, bien différent d'un manuel d'idolâtrie, éveillera peut-être, par réaction contre son scepticisme, des sympathies nouvelles en faveur de Rétif.

MAURICE HEINE

***

SCIENCE SOCIALE

DU RÈGNE DE LA MÈRE AU PATRIARCAT, pages choisies de *J. J. Bachofen* (Alcan).

L'œuvre de J. J. Bachofen jouit chez les historiens des religions d'une assez fâcheuse réputation. Il n'est pas sûr que celle-ci soit toujours justifiée par de bons motifs. Certes, le développement des recherches historiques et ethnographiques n'a cessé d'infirmer les thèses de Bachofen : on n'a constaté chez aucun peuple le règne de la mère ou la domination politique de la femme. A supposer qu'il existe des stades nécessaires de l'évolution des sociétés, l'amazonisme n'en est pas un et pas davantage l'hétaïrisme fantôme que le mythologue suisse plaçait à l'origine de toute vie collective, cette promiscuité sexuelle générale et déréglée dont la végétation des marécages constituait à ses yeux le symbole naturel. Il faut sur ces points donner entièrement gain

de cause aux contradicteurs de Bachofen : ce sont là des rêves qui paraissent tout au plus matière à psychanalyse. Mais la psychanalyse aurait peut-être aussi son mot à dire sur certaines réactions, trop vives ou trop peu fondées que ces rêves provoquèrent : il est, en particulier, au moins étrange qu'on se soit si aisément et si fréquemment persuadé qu'il prévoyait, sinon préconisait un retour au matriarcat. De toute façon, l'erreur se révéla féconde : la gynécocratie est légendaire, sans doute, mais non la descendance matrilinéaire, mais non le mariage matrilocal, mais non l'oppression des fils par la lignée maternelle. Avoir levé un pareil lièvre au milieu du XIXe siècle méritait du XXe mieux qu'un dédain poli.

Cependant, cela ne justifierait pas la publication des extraits clairement présentés et parcimonieusement choisis par M. Adrien Turel. Ceux-ci, en effet, ne contiennent pas que des erreurs abandonnées et des vérités dépassées. Il y a dans ces pages une réhabilitation de la mythologie contre les historiens et les philologues qu'il vaudrait encore aujourd'hui la peine de reprendre. Il est capital d'avoir affirmé que les mythes ne sont à aucun degré l'expression allégorique, approchée ou maladroite, de ce qu'exprimerait mieux le langage de la connaissance rationnelle et de la science. C'est une découverte essentielle que d'avoir montré qu'ils ne sont absolument pas des fictions, mais bien des documents aussi réels à leur place que des documents historiques et renseignant ni plus ni moins sûrement que ces derniers sur un ordre de faits tout aussi dignes d'attention que l'histoire proprement dite. Les récents et considérables progrès de l'étude des religions doivent tout à cette confrontation des mythes et des usages, à cette récurrence continue des uns aux autres, à cette résolution de prendre les légendes *à la lettre*, sans chercher le soleil ou la lune dans chaque personnage et, dans chaque situation, une figuration de l'orage, de l'éclipse ou de quoi que ce soit, que le récit n'indique pas formellement.

Aussi l'apport décisif de Bachofen n'est-il pas dans ses théories, mais dans sa méthode. Ce n'est pas l'imaginaire matriarcat, c'est la décision et le courage d'expliquer le mythe littéralement, de renoncer à le traiter en petite science ou en grande poésie pour l'étudier en réalité autonome et directement relative à l'homme, quelque absurde, sanglante ou monstrueuse qu'elle apparaisse.

ROGER CAILLOIS

GENS DE LA GRANDE TERRE, par *Maurice Leenhardt* (Gallimard).

M. Maurice Leenhardt, bien connu des ethnologues par les trois admirables ouvrages qu'il avait consacrés déjà à l'ethnographie et à la linguistique néo-calédoniennes, vient de résumer, en un livre écrit pour le grand public, les observations qu'il a recueillies au cours d'un séjour de quelque vingt-cinq années en Nouvelle-Calédonie.

Missionnaire de la Société des Missions Évangéliques, M. Leenhardt eut l'opportunité de pénétrer très intimement la société canaque, vivant en contact quotidien avec les indigènes et apprenant surtout (ce dont on ne saurait trop le louer) à se placer de plain-pied avec eux, se dépouillant de sa mentalité européenne et s'imprégnant, sans cesser d'être un observateur sagace, d'une vision du monde qu'il n'apparaît nullement exagéré de qualifier de « canaque ». Ceux qui ont eu le bonheur d'entendre M. Leenhardt à son cours de l'Ecole des Hautes-Etudes savent ce qu'ici je veux dire : cette façon extraordinairement familière de parler des « gens de la grande terre », de décrire leur art, d'analyser leurs représentations, en donnant à l'auditeur l'impression que c'est un Canaque qui parle — un Canaque, certes, étonnamment conscient du sens profond de ses croyances et de ses coutumes, mais un authentique Canaque. Il eût été regrettable que la saveur particulière de cet enseignement oral n'eût pas été condensée dans un livre et que M. Leenhardt s'en fût tenu à la publication de ses trois volumes de l'Institut d'Ethnologie, sans chercher à extraire de cette somme d'observations et de documents scientifiques ce qui en fait l'intérêt directement humain.

Dans le tableau qu'il nous donne de la vie et de la pensée canaques aussi bien que dans les pages où il décrit comment cette pensée s'est modifiée au contact de la civilisation européenne, l'auteur semble ne jamais se départir de ce principe qui devrait être la règle d'or de tous les ethnographes : il n'y a de connaissance réelle que par identification. Qu'il nous parle de l'agencement matériel de la case, du village et de ses dépendances, de la manière dont le couple humain — par la répartition des cultures en cultures masculines et féminines — inscrit en quelque sorte son reflet sur le sol, de l'économie vivrière et du travail artisanal, de la signification symbolique des échanges de monnaie, du

mariage en tant qu'événement doué d'une portée non seulement domestique mais sociale (intersection des deux lignées, paternelle et maternelle), de la fête du *pilou* comme « moment culminant de la société » au cours duquel on célèbre les naissances, initie les jeunes, honore les morts et confirme le lien qui unit au groupe des parents paternels celui des parents maternels ; qu'il parle des totems en tant que figurations mythiques du flux vital transmis par le sang maternel, ou des dieux en tant qu'ancêtres sublimisés, M. Leenhardt garde des choses une vision *totalitaire* (au sens du « tout est dans tout » des occultistes) et non pas dissociée, linéaire comme celle que nous devons à nos activités elles-mêmes morcelées et mécanisées à un degré beaucoup plus considérable que dans les sociétés dites « sauvages ».

Cette manière de représenter chaque élément du milieu social et, plus largement, du monde comme une espèce de carrefour ou point d'entre-croisement des divers courants affectifs qui sous-tendent la vie du groupe serait-elle devenue celle de M. Leenhardt dans l'unique mesure où elle lui fut dictée par les Canaques ? L'on pourrait croire plutôt qu'a joué ici cette mystérieuse affinité qui fait que le véritable ethnographe trouve *son* peuple, c'est-à-dire celui qui secrètement lui correspond et qu'il comprend si bien qu'on peut se demander s'il n'y avait entre eux, dès l'origine, une sorte de complicité ou de corrélation.

MICHEL LEIRIS

***

LETTRES ÉTRANGÈRES

L'UOMO È FORTE, par *Corrado Alvaro* (Bompiani).

D'Annunzio et Pirandello sont morts ; Papini s'attarde à des en-marges de la *Vie du Christ* qui ne la valent pas ; Bontempelli tire de son briquet des étincelles et point de flamme ; Ugo Ojetti, réfugiée dans le mémorialisme, joue sa survie littéraire sur ses « choses vues » ; Ungaretti se tait ou refait pour la dixième fois ses anciens poèmes ; Marinetti, commis-voyageur en propagande, ne trouve plus le temps d'écrire même un manifeste , Palazzeschi et Moretti se calfreutent dans le pittoresque sentimentale de leur jeunesse ; Moravia donne en un volume trois petits romans où ne subsiste presque rien de l'auteur des *Indifférents*, et cherche à se

soustraire aux décrets sur la race en se proclamant cinquante pour cent sémite et cent pour cent fasciste ; Malaparte, mal remis de longs mois de *confino*, raffine sur le style et sacrifie prudemment le fond. *L'Italiano* ne paraît plus. La querelle entre *strapaese* provincial et rural et les modernistes de *Novecento* n'est plus qu'un souvenir. Livre et fusil, disait le Duce, c'est la devise du Régime. Le fusil, comme il était dans sa nature, a tué le livre.

L'attention des écrivains, comme des autres Italiens, est tout entière concentrée sur « l'homme du destin ».

Cependant l'on cherche en vain la transposition littéraire, romanesque ou poétique, des discours vulgaires, mais toujours dynamiques et souvent solaires, de Benito Mussolini. Quelques carnets de route, rapportés d'Éthiopie, sont seuls à en garder un reflet et méritent par là qu'on les feuillette.

Les rares livres capables d'accrocher l'intérêt — et ce sont souvent des livres de femmes (Gianna Manzini, Paola Masino) — ont tous le poids et la couleur du plomb. On chercherait en vain trace de la sensualité, de la gentillesse, du soleil italiens. Plus de personnages tout d'une pièce, de cœurs mis à nu ; la littérature se glisse dans les replis les plus secrets de l'être et se cache dans cette ombre qui la rend presque invisible.

Corrado Alvaro, calabrais triste, de la race des *cafoni* humiliés et passionnés, prosateur terne, méditatif et puissant, dont les pages patientes progressent lourdement dans le noir comme des mines pour aboutir de loin en loin à des explosions de poésie désespérée, nous offre avec son dernier roman, *L'homme est fort*, l'œuvre la plus significative de ce retranchement de la littérature italienne sur les profondeurs où les éléments premiers de la destinée et de la dignité humaine plongent leurs racines.

« Décrire la condition de l'homme, déclare Alvaro au cours de son *Avant-propos*, dans un état de terreur, non pas terreur née du mystère, mais terreur humaine, suscitée par les hommes et codifiée dans des lois... était une entreprise faite pour tenter, plus encore qu'un savant, un romancier. » Alvaro précise bien, dans le même *Avant-propos*, que son roman lui a été inspiré par un séjour en U. R. S. S., mais le pays où il le situe reste anonyme ; c'est un pays d'étatisme, mais sans aucune allusion directe soit aux Soviets, soit au slavisme, soit à la IIIe Internationale. Si bien des détails s'appliquent à la Russie, c'est en définitive la destinée des indivi-

dus dans n'importe quel régime totalitaire qui se trouve analysée et peinte avec une implacable acuité et, semble-t-il, non sans quelque expérience intime, par Corrado Alvaro.

Ce monde de larves, d'inquisiteurs, de conspirateurs et de victimes nous apparaît d'abord en flaques éparses qui peu à peu se rejoignant et s'élevant comme les eaux d'une inondation, finissent par tout submerger. Quant à la transformation de l'homme d'hier en homme totalitaire, elle se poursuit sous nos yeux, à travers la même série d'étonnements, de révoltes, d'adaptations successives que la *Métamorphose* de l'homme de Kafka en « gigantesque vermine ». C'est par une accumulation de petits faits que procède Alvaro : il les énonce de la manière la plus simple, puis s'attarde à analyser leur retentissement et leurs conséquences dans l'âme de ses héros.

Le protagoniste, Dale, qui a grandi en Occident, se décide à rentrer dans son pays d'origine, attiré par l'humanité nouvelle qu'il y suppose en gestation. Il y retrouve Barbara qu'il a connue dix ans plus tôt et qu'il est prêt à aimer. Mais celui qui arrive de l'étranger est un péril pour le régime, il doit être traité en suspect. Quant à Barbara, son père a été fusillé, c'est donc une contre-révolutionnaire possible. Nous les verrons par degrés arriver tous deux à un état de terreur panique qui les pousse l'un au crime, l'autre à un enrôlement dans la police.

Mais la ligne générale de l'action romanesque n'est pas ce qui importe et elle est assez faible, Alvaro étant fort peu romancier. Ce qui fait l'intérêt et la portée du livre, c'est l'envoûtement qu'il fait peser sur le lecteur et un certain nombre de scènes puissamment traitées, celle par exemple où Dale et Barbara se confessent devant la fissure du plafond où ils soupçonnent la présence d'un microphone, implorant pitié et promettant de renoncer à tout ce qui peut les différencier des autres, le péché capital entre tous en régime totalitaire.

Mais l'essentiel pour la police du régime, c'est de créer en chaque individu le sentiment qu'il est coupable. C'est à quoi vise toute l'organisation, le théâtre par exemple où l'on représente en général « des drames où on cherche un coupable, de façon à donner le sentiment de l'attente de la justice par celui qui a commis une faute. Cela crée chez les spectateurs un agréable frisson : peu s'en faut qu'ils ne croient eux aussi être coupables et attendre la jus-

tice ». Les individus en arrivent à vouloir expier même des fautes qu'ils n'ont pas commises, comme s'ils payaient pour des crimes qu'ils portent dans leur sang depuis des siècles, « génération innocente qui expie toutes les fautes passées et se hâte de payer comme si c'était son devoir ». C'est de quoi expliquer les aveux des inculpés de Moscou et d'ailleurs.

Et, plus loin, l'Inquisiteur : « Il faut détruire tout ce qui est privé, personnel, intime et qui est la cause de tous les maux dont souffre l'humanité. Avoir un secret est un crime !... Un secret, c'est quelque chose qui distingue un être d'un autre et en fait un privilégié. »

Il est dommage que le livre tourne court et finisse sur une pirouette. Dale, arrêté sur la frontière par les Partisans et grièvement blessé par eux, est retrouvé par d'autres Partisans au lendemain d'un combat avec les Bandes contre-révolutionnaires. On le croit victime des Bandes, on le magnifie comme un héros de la Révolution. Ce dénouement lourdement humoristique défigure le sens et la portée de ce livre, dont quelques chapitres égalent les plus intenses pages de Kafka ou de Faulkner.

BENJAMIN CRÉMIEUX

*

REVUES ET JOURNAUX

SEPTEMBRE 38 EN LORRAINE

D'un journal de route de Montherlant, qu'a publié *Candide* (12 octobre) :

Metz, 26 septembre.

Après dîner, dans une grande rue déserte, une voix d'orateur, parlant en allemand, remplit une boutique. La radio apporte le discours d'Hitler; celui où, selon certains, il proclamera la guerre. Bien que je n'entende pas l'allemand, je m'arrête, pour écouter cette voix prenante. A ce moment, du magasin sortent un homme et une femme, les patrons *gentlemanlike*. Nous écoutons tous trois. Eux non plus, ils ne savent pas l'allemand.

Que cette voix est proche ! Le seigneur de la guerre est là, à trois mètres de moi, dans cette pièce demain écrasée par ses obus. Et nous l'écoutons, nous, qui sommes visés par cette voix-là.

A plusieurs reprises, les « heil ! », les « sieg ! » déferlent, et c'est la grande rumeur de la mer. Je voudrais pouvoir écrire que j'en ai l'échine transie, sinon de crainte, au moins de pathétique. Mais il me faut bien reconnaître que cela non plus ne me fait aucun effet. Il y a là une masse d'hommes qui devrait impressionner l'adversaire ? Sans doute, mais cette

masse d'hommes trouvera une autre masse d'hommes devant elle. Et puis, disons-le, les enthousiastes ne m'imposent pas. Après tout, là-bas aussi, c'est le troupeau envoûté, rien de plus. Le côté magique, incantatoire de cette cérémonie, le tambour samoyède rythmant les applaudissements, me rebroussent. Je devine trop les ficelles de tout cela.

— Ce sont des énergumènes, dis-je.

Ce genre d'excitation m'ayant rappelé les moussems d'Aïssaouas.

— Des voyous, rectifie le commerçant.

Mot bizarre ! Non justifiable, sûrement. Mais c'est égal : les nobles et vertueux Allemands, traités de voyous, alors que, dans l'opinion générale, les voyous de l'Europe, c'est plutôt ailleurs qu'on les trouve, cela est inattendu.

30 septembre.

7 *heures du matin*. — « Je voudrais bien qu'il y ait des dieux, afin que nous ayons confiance non seulement dans nos armes, mais dans la justice de notre cause ». Cassius à Brutus, la veille de la bataille de Philippes (Plutarque). Comment ce mot, un des plus pathétiques de la tragédie césarienne, ne fut-il pas utilisé par Shakespeare ?

A rapprocher pour le pathétique d'une autre plainte plus ancienne encore (sur la justesse de laquelle je fais d'ailleurs toutes réserves) : « Celui qui reste au camp et celui qui combat avec courage ont une même part. Rien ne m'est resté d'avoir souffert des maux sans nombre, et d'avoir exposé mon âme en combattant ». Cette plainte — si moderne — du P. C. D. F. éternel, qui la pousse ? Achille, dans l'*Iliade*. Il n'est aucun accent de pathétique que le monde étranger au christianisme n'ait donné aussi fortement que lui.

Tout homme qui, la veille du combat, s'interroge comme Cassius sur la valeur de sa cause, ne peut qu'être saisi de désespoir s'il est un homme intelligent. Aussi n'est-ce pas par ce bout qu'il faut prendre l'événement. Peu importe la cause. Il s'agit de savoir, si, sous sa bannière, en soi indifférente, on s'accomplira.

Il n'y a pas à sortir de là : toute la vertu de la guerre est liée au risque de mort. Et pourtant ce n'est pas dominer la guerre, que de s'y laisser tuer. Héros tant qu'on voudra, le tué de guerre est une dupe : très peu pour moi du victimat (et victime pour une *cause !*...) Le problème — — difficile — est donc de se tenir dans cette nuance : je risque volontairement ma vie, mais je n'en ai pas du tout fait le sacrifice. Dans l'action, les incidences d'une telle attitude pourront être à l'occasion inquiétantes.

Le problème est de concilier ces deux êtres si malaisément conciliables: le héros et l'intelligent.

■

VERVE

La girouette terminée par un œil que Braque a dessinée pour une couverture de *Verve*, cette revue magnifique que dirige si intelligemment M. E. Tériade, montre clairement le but poursuivi par ce dernier : il s'agit moins d'obéir à des sollicitations diverses de l'esprit et du sentiment que, tournant sur un axe solide, de passer en revue certaines mani-

festations artistiques éparses dans le temps, mais reliées par un jeu de correspondances demeuré inaperçu ou insuffisamment mis en valeur. Des œuvres oubliées, ressuscitées par ce vigoureux projecteur, apparaissent d'une actualité indiscutable ; d'autres, modernes, et auxquelles plusieurs dénient toute attache avec le passé, s'avèrent de même nature que des œuvres traditionnelles : les contempteurs de l'art moderne n'ont qu'à se résigner. C'est ainsi que la grande composition de Picasso, *Guernica*, trouve dans l'Apocalypse de Saint-Sever, où l'on voit, unis par la mort, hommes et bêtes entremêlés, non une justification — elle s'en passe merveilleusement — mais un reflet plastique qui l'humanise. Où le vulgaire n'est tenté de voir, dans les arabesques de Picasso, qu'un jeu de virtuose, le curieux, éveillé, réveillé par cet éclatant rappel, y voit la permanence d'une certaine écriture inspirée. Sommé de respecter le plan de la page ou du mur, l'artiste, d'où qu'il soit, quel qu'il soit, doit, méprisant l'échelonnement en profondeur des détails anatomiques, les rassembler d'un trait agile comme un lasso et les plaquer frémissants, télescopés, démesurés, sur la surface. Le rejet du clair-obscur, qui dramatise jusqu'à l'immobilité, implique l'emploi de la gesticulation expressive : d'où ces postures impossibles mais éloquentes, ces mouvements inventés des jambes, des bras et des doigts même qui, par leur ampleur anormale récapitulent toute une série de mouvements vrais dont aucun, arrêté au vol, n'illustrerait dignement l'action. Il fallait que ceci fût prouvé. Il fallait également que l'on cessât de voir en Corot, en Courbet et en Delacroix des peintres trop différents les uns des autres. Pour mettre en lumière leur commune et respectueuse adoration du corps de la femme, du corps pur, naïf, étalé sans intention littéraire, quatre reproductions s'affrontent ; la leçon porte là aussi.

Il fallait encore que l'Orient, vaste réservoir où le moyen âge puisa quelques-uns de ses motifs plastiques les plus fabuleux, montrât la pérennité de son empire. La belle exposition de la Bibliothèque Nationale a servi de prétexte à M. Tériade pour rapprocher de façon éclatante la technique de Matisse de celle des peintres de Bagdad. Les deux peintures de Matisse, éblouissantes comme des aquarelles, et où se retrouve de façon inattendue la sensualité ingresque assoupie au creux des cachemires, montrent de façon souveraine l'éternelle poésie de la couleur pure excitée par l'ornement. Rembrandt, Delacroix, Ingres et le douanier Rousseau, qu'enivrèrent les mirages de l'Orient ajoutent leurs témoignages fastueux à celui du peintre des Odalisques modernes. Il eût été injuste d'écarter de ce concert Bonnard et Chagall, dont le nº 3 de *Verve* donne de nombreuses reproductions en couleurs.

En feuilletant ces trois numéros, on voit donc se dessiner avec netteté une série de correspondances fort excitantes pour les sens et pour l'esprit. Des tapisseries du XIVe à Georges Braque, des enluminures françaises du XVe à Bonnard, des arts de l'Iran à Matisse, défilent, en une succession d'images splendides, non seulement l'histoire des rencontres inévitables entre anciens et modernes, mais celle des audaces nécessaires, des fatalités plastiques, des exigences révolutionnaires de l'esprit et des techniques inusables par lesquelles s'affirme éternellement la dictature de la couleur et de la géométrie.

ANDRÉ LHOTE

L'AIR DU MOIS

L'ATTENTE

Il n'est plus aujourd'hui un Français qui ne sache que tout au long de l'interminable septembre il s'est comporté en héros. M. Daladier l'a dit, les journaux l'ont répété à l'envi : ce peuple léger et braillard s'est levé sous la menace, calme, résolu, puissant, vivante image du sang-froid, de la décision et de l'abnégation. Est-ce avec de pareilles fables que l'on prétend corriger la fortune ? Et doit-on désespérer d'un peuple au point de ne rien attendre de lui que par aveuglement et rodomontades ? La guerre déclarée, nous l'aurions faite sans lâcheté, on peut le dire, je crois. Et c'est tout ce que l'on peut dire.

J'ai dû, pendant cette mortelle attente, parcourir une dizaine de départements. J'y ai vu ce que chacun pouvait voir : des dos courbés, des regards traqués, de l'angoisse, de la détresse, de l'accablement. De courtes révoltes aussi : « Mais ne peuvent-ils donc pas s'arranger ? Mais puisque Hitler... puisque les deux plans... » Puis plus rien que la conscience d'être dépassés, emportés, à demi écrasés déjà. Un monstrueux engrenage s'était mis en action ; est-ce vous, est-ce moi qui pourrions l'arrêter ? Quarante millions d'hommes sans force, privés de leurs droits, privés de leur voix (leur fameuse voix d'électeur). Quarante millions d'enfants. Les journaux nous apprennent ce que nous devons penser. Comme il est dur de le penser ! Un instant encore, attendez, nous n'avons pas encore l'habitude, nous ne sommes pas encore mûrs. Là-bas, quelques hommes parlent pour nous. Pour nous ou contre nous ? Que disent-ils ? Comme on les entend mal ! Mais peut-être ne sont-ils rien eux-mêmes que les instruments d'une fatalité. Il y a toujours eu des guerres.

Jour après jour, la clientèle désertait les villes d'eaux (une autre allait bientôt la remplacer, celle des fuyards). J'entendis la patronne d'une pension (c'était à Châtel-Guyon) : « Tout n'est pas perdu : le général n'est pas encore parti. » Le général télé-

phone, — un gros homme à la retraite en col de garçonnet sous un visage apoplectique ; de la salle à manger, toutes les têtes sont tendues vers lui ; une femme pleure dans un couloir et baise furtivement la main de son mari. Sur la place, dans un café, deux Algériennes, la fille déjà belle et insolente, la mère belle encore, et meurtrie, la bouche pincée par la rivalité naissante, causent avec le garçon : « Mon mari m'a télégraphié de rentrer. — Vous serez à l'abri, là-bas. — A l'abri ? Au premier jour de guerre, nous serons massacrées par les Kabyles. » Et la fille, nonchalante, croisant et découvrant ses jambes : « Massacrées et le reste, vous pensez, avec la propagande communiste ! » A Vichy, tandis que, vers quatre heures, on s'écrase devant les dépêches Havas, trois vieillards assis côte à côte, indifférents à la foule, éternels, branlent la tête : « Rien ne manque. Nous sommes prêts. » Et vers quatre heures aussi, le jour suivant, dans la campagne lorraine, un homme, visage baissé, marche auprès de son cheval, qui traîne la dernière voiture de regain ; je vois de mon jardin une femme descendre la côte à sa rencontre. « Tiens ! tu... » Elle ne dit rien ; le cheval ne s'est pas arrêté. Ils remontent tous deux, muets, sans se toucher, vers le village. Et ce fut à Issoire, près de l'Église, que je lus la première affiche de mobilisation ; dans une ruelle voisine, un enfant bégayait sur un ton de chanson : « C'est demain la guerre. »

C'était la guerre. Pouvait-on en douter ? Plus de sucre dans cette épicerie. A Paris, un fourreur débitait en trois jours son stock d'une année. Les libraires commençaient à exposer à leurs vitrines les cartes des futures opérations. Peu à peu, au profit des conseils de Défense passive, les photographies des vedettes disparaissaient des journaux (elles reviendraient, certes ; comment mourir sans elles ?). Dans un périodique d'enfants, *Benjamin*, le général Niessel publiait un article enflammé ; tout permettait de croire au prochain engagement des Pieds-Nickelés, et Blanche-Neige, sans doute, rêvait à l'accorte tenue des infirmières. Hommes, femmes, enfants, chats, chiens, linge, vaisselles, matelas entassés au petit bonheur, les voitures filaient sur toutes les routes du Centre et de la Bretagne.

Groupés chaque jour à deux ou trois reprises autour du poste de T. S. F., familles, voisins, passants même, dans les villages, apprenaient, bribe par bribe, un peu de leur destin. Cette voix qui s'élevait soudain semblait un instant les rattacher au monde ; un instant ils n'étaient plus seuls, plus tout à fait perdus. « Aujourd'hui encore, journée d'attente. » Oui, et si lourde qu'elle fût, plût au ciel que celle du lendemain, et la suivante, et toute

la vie ne fussent encore qu'attente, répit, fragile recul de l'irréparable. « Aujourd'hui, un peu d'espoir. » Est-ce bien vrai ? On n'ose se reprendre à vivre ; il semble qu'on en ait perdu l'habitude. Un rire éclate, s'arrête net ; les enfants crient. « Oh ! laissez-les. Qu'ils en profitent. Peut-être que demain... » Et le lendemain, tout est perdu. « Ils en ont appelé trente, trente dans un petit village comme le nôtre, trente, mon Dieu !... » Les hommes se rassemblent aux portes de la mairie, gauches, lourds, unis soudain par une sorte de franc-maçonnerie, étonnés de sentir en eux, à ce rappel d'un secret oublié depuis vingt ans, une confuse, une pauvre fierté. Au fond des cuisines, chuchotantes, les yeux rouges, tirant des armoires les tricots et les chaussettes de laine, les femmes ont repris leur grand rôle de pleureuses.

Revenu, aux derniers jours de septembre, dans une petite ville bourbonnaise, je la reconnus à peine. Tout semblait feutré, affiné, rempli d'une vie plus discrète et plus profonde. Tant d'aménité et de sympathie dans les regards ! Tant de précautions dans les paroles ! Il suffisait de s'apercevoir pour se comprendre. On eût dit que les hommes allaient s'aimer, qu'ils s'aimaient déjà. Cela non plus, nous n'en avions pas l'habitude ; et pourtant il semblait que ce fût en nous de tous temps. Dans les ruelles ouvrières où je me promenais le soir, plus de scènes, plus de cris, plus d'hommes ivres ni de femmes hagardes. Comme je passais à la tombée de la nuit devant une échoppe sans rideaux et faiblement éclairée, j'aperçus, un homme et une femme, assis, immobiles, derrière leurs assiettes, l'un en face de l'autre. Ils ne mangeaient pas, ils ne parlaient pas. Simplement, ils se regardaient. Comment ne pas comprendre ce que disait ce regard, ou ce qu'il eût voulu dire ? C'était le même sans doute qu'échangeaient à la même heure quelques milliers de couples. « Tu es là, je peux encore te voir et te toucher. Je ne savais pas que c'était si beau. Les jours ont passé ; on oublie ce que l'on fut l'un pour l'autre. On travaille, on se querelle, on va au cinéma, on s'endort, on croit que tout est fini ; on doute même que ce fût jamais autre chose qu'un bizarre égarement, dont le souvenir vous emplit de honte. Et voici qu'on sent aujourd'hui que tout commençait à peine, et qu'il est trop tard. » Je songe aux hommes qui, ces nuits-là, ont de nouveau osé dire à leur femme qu'ils l'aimaient, qu'ils emporteraient au front le souvenir de cet amour, le plus beau qui fût au monde, et que plus tard, ah ! plus tard... Tout cela est misérable et serre le

cœur. Et pourtant quels appels, quels regrets, quelle découverte d'une vie vraie !

Puis tout reprit comme devant.

*

Ainsi, pendant quinze jours, la France presque entière — j'entends celle qui se bat, non celle qui parle — a soupiré : « Nous ne voudrions pas mourir » (non point : « nous ne voulons pas » — l'inconcevable révolte !), craintivement, sans éclat (car la pudeur, l'habitude... Et après tout il y avait là une sorte de grandeur), et puis s'est préparée à mourir.

Que dire ? Je parle au nom du gibier plutôt qu'au nom des chasseurs. Il est aussi faux et vain de crier à la démission d'un peuple que d'exalter son héroïque tenue (« la plus belle page de notre histoire », osait imprimer un journal). Ce peuple est aujourd'hui ce que l'ont fait la politique, les journaux, les bateleurs. C'est un peuple divisé, écœuré, sans amour. C'est un peuple qui appelle une foi, à laquelle demander, le jour venu, les raisons et le courage de mourir.

Sur le million d'hommes qui furent mobilisés, combien savaient exactement pourquoi ils devaient se battre ? Pour maintenir sous la domination tchèque une race qui s'y refuse ? Non. Pour tenir un engagement, si imprudent qu'il fût ? Ce pouvait être là, certes, une raison ; mais elle n'était valable que pour un peuple chez qui de longue main fût entretenu le souci des valeurs morales. Pour parer au danger qu'une Allemagne trop puissante ferait courir à la France ? Encore faudrait-il que les Français eussent conscience de la France, c'est-à-dire d'une communauté, d'un dépôt, d'un devenir, — de valeurs irremplaçables. Et voilà vingt ans qu'on le leur fait oublier. L'éclat d'une telle crise permet de mesurer cet abandon, et de vérifier que le régime le plus libre doit être aussi le plus ennemi des facilités. On ne rêve pas d'une nation qui entre en transe au moindre signe d'un dictateur. Mais un peuple a besoin de dieux pour mourir ; et il en a d'abord besoin pour vivre dignement.

MARCEL ARLAND

LA PAIX DANS L'HONNEUR

Henry de Montherlant nous écrit :

Voici, entre autres choses, ce qu'on m'a demandé de supprimer de Candide. *Si vous voulez le donner dans une note à la* N. R. F., *en indiquant comment je vous l'ai communiqué, vous êtes libre.*

J'aimerais assez que l'on sût ce que je pense de la « paix dans l'honneur » — en attendant que j'écrive plus longuement là-dessus.

29 septembre.

Les quatre se sont réunis à trois heures et demie.

A cinq heures, un des hommes dit :

— Le gouvernement a demandé par la radio qu'à trois heures et demie on fasse une minute de silence. Drôle de guerre !

Ils n'osent plus les prières. Alors ils ont inventé la minute de silence, et autres singeries. Quand, pour une fois, ils ont réalisé quelque chose de bien, ils appellent cela un miracle : le « miracle » de la Marne. Il faut toujours qu'ils « aillent chercher derrière les étoiles [1] »... Ils prétendent lever la tête de l'homme vers « les lumières » et, à la première alerte, ils la lui renfoncent dans la boue. Comme il y a six mille ans, — mais aujourd'hui, avec des détours hypocrites, — ils implorent des dieux les victoires qu'ils ne savent pas obtenir de leur propre valeur.

Et moi qui rêvais, l'autre jour, d'une guerre « sans littérature » !

(Malgré tout, je note le ricanement du type, son bon sens : « Drôle de guerre ! » Il était choqué.)

Ce n'est pas de minutes de silence que nous avons besoin, c'est d'avions, monsieur Daladier [2].

30 septembre.

Un jeune couple français s'est pendu, parce qu'il croyait qu'il allait y avoir la guerre. Bonsoir ! Bon voyage !

Quand tout est fini, le pape fait une aspersion d'eau bénite, à la ronde ; tous ont droit à une goutte, les bons et les méchants, ceux qui disaient non et ceux qui disaient oui. Quand la paix est faite, le pape « offre sa vie » pour qu'elle se fasse. (Et si elle n'avait pas été faite, qu'y risquait-il ? Non, mille fois non, littérature pas morte !) Sauf dans les journaux juifs, où la corde catholique est pincée avec discipline (j'entends rire le Prince des Ténèbres), l'homélie du chef de la chrétienté est reléguée en bas des cinquièmes pages, comme un discours du

1. « Je hais celui qui va chercher derrière les étoiles des raisons de.... » (Nietzsche).

2. Cette minute de silence était une initiative non du Gouvernement, mais d'une de ces feuilles publiques où chaque jour, avec une savante technique de la bassesse, on s'efforce de donner à la France une âme et une morale de midinette.

président de la République de Saint-Domingue. Tandis qu'à l'Est s'étend un peu plus encore — chaque semestre un peu plus encore — le règne de ce qui n'est plus du Christ en ce monde.

2 octobre.

Thionville, Metz... On délave le bleu des vitres, on retire les feuillages qui camouflaient les noms des gares. Les héros loupés, de grandes fleurs champêtres à la boutonnière de leur vareuse ou de leur veston, reviennent, chantant plus ou moins *Sambre-et-Meuse*, à la main le bâton de marche que déjà ils s'étaient taillé d'une branche de la forêt. Et en sens inverse, comme des cloportes qui se seraient enfuis quand vous avez mis le pied dans leur nid, et rappliqueraient l'alerte passée, dans les cités et sur les routes où hier il n'y avait plus que le vide ou l'homme de guerre, reflue toute une vermine de femmes jeunes et vieilles, de rombières pétochardes et de rombiers buveurs d'eaux minérales. La France est rendue à la belote et à Tino Rossi.

« La paix dans l'honneur », brament les quotidiens du soir. Bien sûr, quand un mot ne signifie plus rien, on peut le mettre à la sauce qu'on veut. « Une immense espérance... » brament les barbus. J'aime la puérilité, mais pas chez les barbus. L'ordure sentimentale roule à gros bouillons sous le stylo des journalistes en service commandé. Sur le demi-cadavre d'une nation trahie, sur les demi-cadavres de leur honneur, de leur dignité et de leur sécurité, des hommes, par millions, dansent la danse de Saint-Guy de la Paix.

Les manifestations enfantines des messieurs « flegmatiques » de la Chambre des Communes ne m'empêchent pas de juger que — admis que l'Angleterre ait tiré son épingle du jeu, et je l'admets volontiers — elle ne sort pas de cette affaire grandie. Quant à nous, Français, n'en parlons pas. Délirez à votre aise, pauvres ilotes, manœuvrés et dupés, affaiblis, souffletés, et qui accueillez votre défaite et votre humiliation avec les transports de joie de l'esclave. Piétinez vos masques à gaz, imbéciles, car ce soir comme hier soir, c'est exact, il y aura le bifteck sur la table, et ensuite coucouche, mon chéri. Mais vous m'en direz des nouvelles, demain. Que vous le vouliez ou non, lâches imbéciles, un jour viendra où l'odeur de vos cagayes sera étouffée dans l'odeur de votre sang. A moins qu'éternellement vous ne vous préserviez du sang, par la honte.

HENRY DE MONTHERLANT

PAGE D'HISTOIRE

D'un manuel futur : Leçon sur la crise des minorités en 1938.

1. *Caractérisez l'état politique de l'Europe en 1938.* — Les Démocraties de l'Ouest avaient fondé leur paix sur deux principes : droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, arbitrage international. Au nom du premier principe fut créé l'état tchèque, au nom du second, la S. D. N. Mais le jacobinisme des Démocraties (centralisation rigide, confusion de l'État et de la Nation) s'opposait dans le fait à toute application honnête des deux principes. D'une part la S. D. N. ne fut pas une Fédération, aucun des États constituants n'ayant renoncé à aucune de ses prérogatives au bénéfice de la Société ; d'autre part l'État tchèque opprima ses propres minorités, leur imposant un régime centraliste inspiré du modèle français.

2. *Sur quoi se basaient les revendications hitlériennes ?* — Les dictateurs du Centre européen furent les premiers à s'apercevoir du paradoxe politique que nous venons de définir. Ils eurent l'habileté de baser leurs revendications, à la fois sur l'un des principes que les Démocraties prétendaient défendre, et sur le système qu'elles pratiquaient en fait. C'est ainsi que l'Allemagne exigea l'autonomie des Sudètes au nom du droit de libre disposition des peuples, puis leur annexion au nom de « l'unité nationale ».

3. *Quelle fut la réponse des Démocraties ?* — Il était fatal, dans ces conditions, que les Démocraties se laissassent convaincre par le « bon droit » des exigences allemandes. Et c'est pourquoi, lorsqu'en septembre 1938, l'Allemagne appuya sa revendication de menaces militaires, les Démocraties cédèrent (entrevue de Berchtesgaden).

4. *Pourquoi le conflit s'aggrava-t-il subitement ?* — Le litige était réglé en principe. Mais alors (entrevue de Godesberg), Hitler démasqua l'aspect original (et non plus jacobin) de la dictature totalitaire : l'impérialisme religieux, ou sacral. Il exigea d'entrer *en armes* et sur le champ dans les territoires sudètes. Une cession purement diplomatique n'eût pas compté à ses yeux. La religion dont il était le fondateur voulait le sacrifice sanglant (ou son symbole), le viol de la victime, la « libération » violente de la proie désirée (guerre limitée).

5. *Quelle fut la réaction de l'Europe ?* — L'opinion démocratique apparut désorientée par cette exigence purement « rituelle ». Les uns remarquaient qu'il n'y avait guère de différence entre Berchtesgaden et Godesberg. Les autres pensaient

que l'exigence d'entrer en armes était une « querelle d'Allemands », une rodomontade gratuite, puisqu'en principe tout était résolu. Seul, le Premier ministre anglais sut voir et dire qu'il y avait là un fait nouveau, le signe d'une volonté d'hégémonie. C'était traduire en termes classiques la réalité pressentie de la nouvelle religion totalitaire. D'ailleurs, les réactions des masses ne tardèrent pas à démontrer que Chamberlain avait su exprimer l'une des tendances fondamentales et instinctives de l'Occident : la résistance à toute hégémonie, au nom d'un idéal latent de fédération des peuples sur pied d'égalité. Une vague de fond s'éleva contre la prétention allemande, que l'on sentait, obscurément, ruineuse pour l'avenir confédéral de l'Europe. Hitler comprit que son heure n'était pas encore venue. Il se vit contraint d'accepter la réunion à Munich d'une « Diète » de gouvernements égaux, qui régla le problème à l'avantage matériel de l'Allemagne, *mais* sur une base d'arbitrage international — préfigurant ainsi un statut fédéral exclusif de toute hégémonie.

6. *A qui profitèrent les accords de Munich* ? — Cette victoire symbolique du principe fédératif ne fut pas exploitée par les nations qui l'avaient remportée comme malgré elles et en dépit de leurs intérêts nationalistes. En proie à des luttes intestines sans grandeur, les Démocraties de l'Ouest ne surent tirer d'un événement aussi considérable que des conclusions chagrines, au terme de calculs qu'on appelait alors « réalistes », et qui se bornaient à faire état des pertes matérielles subies. Le bénéfice moral, incalculable, fut perdu.

7. *Conclusion.* — La voie était dès lors ouverte aux ambitions totalitaires, les dictateurs ne trouvant plus devant eux que des États demeurés centralistes et maladroitement autarchiques, auxquels ils empruntaient leurs vieux systèmes mais pour les appliquer avec rigueur. Personne ne sut opposer au Führer l'idéal qui avait fait jusqu'alors la force et l'équilibre dynamique de l'Occident : l'utopie agissante d'une Fédération des Égaux, dont la seule Suisse figurait le microcosme.

C'est dans cette perspective historique que les événements ultérieurs (colonisation intra-européenne, état de guerre non déclarée), pour surprenants et monstrueux qu'ils soient apparus en leur temps, trouvent leur explication la moins douteuse.

D. DE ROUGEMONT

UN SOIR, AUX CHAMPS-ELYSÉES

Les Champs-Elysées, d'ordinaire, me dégoûtent. Là, le régime des autobus m'échappe complètement. Ils ne s'arrêtent pas, ou bien ne mènent nulle part. Là, les femmes, maîtresses d'ambassadeurs ou nurses à l'Hôpital américain de Neuilly, vedettes photographiques profilées comme des cynocéphales, libertés de la statue, arrogantes érections de la matière empressée à se purifier par la beauté, se transforment en des fontaines taillées au métal des dollars, animant, de jambe de soie, un luisant troupeau de bagnoles où bondit, de l'une à l'autre, agile comme un chasseur de bisons, le luxe du soleil urbaniste. Elle est belle cette avenue, américaine, anglaise, bordée de vitrages, nourrie de femmes qui continuent à transparaître sur sa peau, pavoisée de cravates, mais foulée comme une steppe où jamais ne poussera l'herbe d'une tendresse, une fleur d'esprit (quoique les dessins animés, dans les cinémas riverains, et ce film des horizons perdus, surtout, impliquent une haute féerie)... Les autos à vendre, proposées derrière des murs de verre, se regardent passer, sous les espèces de leurs congénères, sur la vaste chaussée. Tout, aux Champs-Elysées, dans une illusion de front de mer, greffe sur la vieille terre des perspectives, des architectures, des dactylographes travaillées par l'égoïsme, maquillées par l'aération, dilatées ou resserrées par une manière de se foutre du reste du monde (des petits écriteaux, aux Halles, où l'on vend des saucisses, du saucisson et des frites à des lépreux, par exemple).

Autour de l'Etoile et sur les Champs-Elysées, la foule s'amassait, une foule partiale et hautaine, toute la population de l'endroit. Cependant que le ministre, sur la chaussée, défilait, les femmes en chapeau pointu et les jeunes hommes en gabardine hurlaient en faveur de la paix. Et ils commençaient à donner la chasse aux Juifs et assimilés. Voici bien longtemps que j'ai adressé, à qui de droit, la prière que plus jamais la haine ne me soit permise, et que j'ai décidé de ne plus m'aviser des imbéciles, mais cette femme, ah ! cette femme, qui guettait les hommes qui ne se découvraient pas assez vite, et qui courait sur eux, par derrière, leur arrachant le feutre, exactement comme les femmes de la rue Bouterie, qui emportent votre chapeau dans leur tanière où, pour le récupérer, vous devez consommer, et l'on voyait une tête blonde de scandinave, éberlué, ou peut-être un crâne de trépané, et l'horrible créature criait : « Il faut que ce soit une femme qui lui enlève son cha-

peau, à ce métèque ! Aux chiottes ! Aux chiottes ! » Ah ! cette femme, et ses chiottes, comme elle disait, quelle affreuse tristesse elle m'inspira — quelle charitable tristesse, quel amour soudain convulsé. Mais est-ce possible que nous partagions avec de telles créatures la paix du langage et l'honneur de lire, que nos pas nous portent dans les mètres cubes d'espace où elles respirent, que par le nombre de mes doigts je lui ressemble ! C'est possible, et jusqu'au bout de mes nerfs puisque me blessa si furieusement l'ignominie de cette quadragénaire au riche manteau, à l'œil glaireux, au mari décoré. Une autre de ces femmes, jeune, celle-là, le visage plein de décision et de peinture, la bouche comme une franche massue m'avisa, et me cria : « Salaud ! ».

A droite, à gauche, s'ouvrent des rues dont j'ignorerai toujours le nom, rue de pierre, chacune, froide comme une pierre, une pierre où ne demeure ni mousse, ni brindille, et plus outrecuidante qu'une croupe fardée. L'Arc de l'Etoile, en haut. dresse un piège à courants d'air énormes, portail des déserts posthumes et au centre d'un tournoiement de voitures avec sa moitié de haute prunelle aveugle entre ses jambes à la couronne carrée où le soleil couchant incline à se gober. La fidèle complicité de l'astre et du monument public, au sommet de la glissade, une grandeur certaine et gênante plus spirite que spirituelle, gravée avec sublimité sur une boîte à cigares de milliardaire. A la place de l'Étoile, apothéose un peu gelée dans le souvenir de madame de Thèbes, une issue, pour finir, existe, bien qu'au cours de ces phrases nous en ayons pu douter, une issue vers la mort chaude et vivante. Mais quelle poussière de bronze presque faux, et combien de petites plumes du plumage de Rousseau ceux qui sont passés sous cette voûte quadruple, tapissée de batailles, apporteront dans les terroirs de l'espérance consentie.

La veille, quand Daladier était arrivé au Bourget, j'avais vu le peuple de Paris, immobile comme des arbres au moment où s'arrête le vent. J'avais vu ce peuple parfait, représenté dans toutes ses nations, économiques, anatomiques, culturelles, les hommes, les femmes, les facteurs, les mobilisés, aux uniformes flasques, ectoplasmiques attendre ce parlementaire rasé, pour acclamer la fin passagère de sa propre angoisse et, aussi, jouir d'être tous ensemble, lamper au même verre de Seine et de Concorde la dernière goutte de cette liqueur d'emphase intime et, au dehors, épanouie, dans ce grand moment les chances

de mort, approchées si gravement de notre monotonie, mêlées à la lumière des ampoules bleues dans le métro Saint-Fargeau, nous frôlent en nous quittant, mais nous laissent, pour quelques nuits encore, ces rues ténébreuses où chaque fenêtre éclairée se découpe en pleine substance de ciel, et ces échafaudages égyptiens de planches autour de la flèche du Comptoir d'Escompte et cette cuirasse d'échelles que la poste Saint-Denis a reçue au pied des falaises de la rue d'Aboukir où le couchant suspend des blindages d'or...

De l'impressionnisme !... On ne fait pas de l'impressionnisme avec la mort des autres, me dit un demi-solde à croix de guerre, qui lit par-dessus mon épaule.

Que répondrai-je qui puisse ne blesser, aucun blessé ? Mon désir et mon droit me poussent à marcher jusqu'au bout des tâches de mon âme. Il faut que je rassemble le plus possible d'âmes éparses afin de simplifier leur malheur et d'organiser vers elles-mêmes leur appel. La mort des autres... Et pourquoi pas la vie... N'est-ce donc pas la vie de ce peuple qui, maintenant me séduit, m'attire, jusque dans les imprécations ammoniacales des dames des Champs-Elysées ? Et n'est-ce pas à la vie, aux grands trésors de la vie derrière la mort, que je les convie, les autres ? Et puis, après tout, ce n'est pas moi qui la leur donne, cette mort. M'en voudra-t-on d'essayer de contourner ces obstacles que la pratique de la contemplation surnaturelle dresse devant l'habitant de la tour d'ivoire ?

Sur les Champs-Elysées, parmi les femmes possédées, c'est moi qui avais l'air d'un mort... La fatigue... La peine d'entendre crier : « Aux chiottes ! A Tel-Aviv ! A Jérusalem ! » en pleine figure de certains. Il n'était pas bon d'avoir un chapeau trop philosophe, trop détaché, trop sombre, ni l'air d'aimer les Juifs, ni cette barbe de trois jours qui compte sur les vivantes ressources de la mort. En général, les femmes ne me croient pas. Maintenant, et les plus belles, celles qui ont, chez elles, des cabinets de marbre, et des chasses d'eau à l'eau de Cologne, me tutoyaient, me donnaient des noms, à moi ou à quelqu'un qui était moi : « Salaud ! » Une vieille baronne, haute et maigre, avec cette lanière blanche qu'elles aiment avoir autour du cou, bêlait : « Les canâ-âilles... Ah ! Les canâ-âilles ! » et elle me regardait, comme si j'en eusse été l'ambassadeur. La paix était sauvée. Mais elle n'était pas encore dans les âmes. Une bourgeoise, au bras de son mari, ou de son amant, quelque champion de polo, me dit encore : « Tu ne ris pas ! Ordure ! A Jérusalem ! » — « Chatouille-moi ! » certes, aurais-je dû lui

répondre, mais je respecte, jusqu'à la suffocation, les personnes humaines, ces nébuleuses de myriades, ces ambulantes « Sainte-Alliance » du soufre et de la poix, du lard et de l'esprit, ces réussites forcenées au delà des périls et des tentations dans les océans de l'animalcule et le désert de Gobi des petites étoiles de la grande nuit.

Ainsi consacré Juif d'honneur — il y a des raisons contre cette race, la Juive, des amis sûrs me l'ont dit, mais elles sont théologiques, uniquement théologiques — je descendis jusqu'à la Concorde. Des gardes mobiles, casqués, gantés, partout. De grandes rosissures de néon, entre les arbres, jouent à la fête chez Thérèse.

AUDIBERTI

LES EXIGEANTS

— Écoutez, Madame, je suis dans le terrassement, s'il faut vous dire. Vous connaissez la place Daumesnil ? Bon. Eh bien, c'est mon patron qui est chargé de construire l'abri...

Le gros homme se penche, l'épaule en avant, le coude au genou, dans son pesant habillement de velours. A la vieille dame un peu roidie au bord de la banquette, il explique comment vont les choses en France, d'après ce qu'il a vu, lui, l'autre mois, sur les chantiers, à Paris, et l'autre semaine, comme mobilisé, à la caserne. « Le capitaine était là, devant cet appareil... Il nous a dit : Je ne comprends pas comment, avec cette lunette, on peut suivre un avion, non, je ne comprends pas... »

— Sur les cuisines roulantes, ça de rouille ! » fait un garçon à casquette mauve en montrant le bout de son petit doigt.

Avant de se remettre avec application à sa cigarette, il dit encore : « La France sera toujours de vingt ans en retard. »

Voilà ce que tous tiennent à croire. Puissent-ils avoir moins de raisons de le croire. Mais aucun ne pensera qu'il est peu raisonnable d'imaginer tout allant partout comme il se devrait : les cuisines roulantes, sans autres éraflures depuis 1918, et sur les collines du Centre tout ce qu'on peut souhaiter de canons contre avions.

La Micheline glisse : par ses baies, les prés, les ruisseaux à frênes trop clairs dans des antres de feuillages noirs, les fermes, les chemins, et là-bas les montagnes plus lentes à se replier, tout le pays nous arrive dessus. Il entre ici, il se mêle à ce que disent ces hommes. Comme ils sont mécontents. Comme ils sont exigeants. Quelle idée de ce qui pourrait être !

Après des vergers à pavillons charmants, des villas neuves et de vieilles maisons plus ou moins rehaussées de tours, on enfile un boulevard qui a toujours l'air pluvieux, derrière ses platanes. Une rue remonte vers d'autres pentes à jardins. C'est là que demeure M. Espérandieu, maître ferronnier, lauréat du concours de l'artisanat et diplômé premier ouvrier de France.

L'atelier, jamais je n'ai vu un atelier pareil, tant il est net : cela tient de la boutique d'antiquaire et de la forge de Louis XVI. Une enclume sur sa souche, un fourneau sous sa hotte qui porte une galerie de pinces et d'outils, un petit baril noir plein d'une eau goudronnée, où trempe une panouille, — c'est pour mouiller les charbons tout alentour du feu : le feu se concentre, alors, il donne la vraie chaleur de four...

La ferraille, prestigieuse, pend du plafond ou s'accroche aux murs. Il y a des lustres, des quinquets, des consoles, des pampres, des branches de laurier, de lierre, de cerisier en fleur, des bouquets de chardons ou de marguerites. Il y a aussi, en tôle repoussée et martelée, les portraits, ressemblants, de Mistral, de Louis le Hutin, d'Elisée Reclus, de Viollet-le-Duc et de Marguerite de Bourgogne...

Cent objets, d'un travail admirable et ahurissant : cela va d'une cigale géante, modèle du félibrige, qui est un coffret, à l'image en fer de Blaise Pascal encadrée par la porte pittoresque du château qu'il habita près de Clermont. Le plus beau, c'est, toujours en tôle découpée, relevée en bosse, guillochée, que sais-je encore, la statue grandeur nature d'Albert Lambert de la Comédie-Française dans le rôle de Buridan, de la *Tour de Nesle*. Quelle prestance, la barbe ondulée, trois plumes au chapeau, le poing sur la hanche, l'escarcelle à la ceinture ! Quels souliers à la poulaine, quelle rapière merveilleusement fourbie !

Jadis, à Salons, dans un terrain acheté tout exprès, — 200 francs — M. Espérandieu a bâti la Tour de Nesle même, avec sa porte adjacente, aussi romantique qu'on peut le souhaiter. Économisant chaque semaine sur sa maigre paie pour acheter du sable et deux sacs de ciment, à la fois architecte, maçon, sculpteur, serrurier, en y consacrant les dimanches de cinq années, il a bâti cela. On se demande quel souvenir d'estampe à dix ou douze ans... Je songe à ce facteur nommé Ferdinand Cheval, édifiant après ses tournées tout un palais fantastique. Et surtout à ce greffier de paix qui conservait son père dans l'alcool d'un sarcophage vitré et qui fit bâtir chapelle, musée, tour à créneaux pour réaliser la vision que lui avait laissée un magazine de l'enfance. Une image peut mener une vie.

Le travail de l'artisan atteint plus facilement à la dignité que celui de l'artiste. Mais le péché d'orgueil lui est encore plus dangereux. L'idée de chef-d'œuvre, ici, c'est celle de tour de force. L'homme est fait de telle sorte que dès qu'il s'efforce, le difficile finit par remplacer le beau. Surtout en France.

M. Espérandieu a fait son propre buste, en tôle repoussée, buste chapeauté d'un feutre mistralien, tout pareil à celui qui est là sur ce siège. Le rite veut que l'auteur décoiffe son buste, et se coiffe de ce couvre-chef exactement pareil à l'autre, de même pointure, mais de fer, sans soudure, — travail formidable, — pesant six kilos ! Les véritables connaisseurs apprécieront.

Sans insister sur l'héroïsme et sur la méprise, il faut voir ici combien est fort le goût du difficile. Les hommes ont besoin de s'imposer la tâche la plus ardue. S'ils savaient la choisir.

Les pouvoirs publics voudront peut-être conseiller M. Espérandieu, maître-ferronnier à Brioude. Mais qu'ils commencent par le faire chevalier de la Légion d'honneur.

Un air limpide d'automne, trop chaud, comme celui qui bouge au-dessus d'un brasier. La petite route à replis s'élève dans les bois chauffés, qui sont de fougères jaunissantes et de pins, ou de sapins et d'airelles cramoisies, selon que le versant regarde le sud ou le nord. Lorsqu'on arrive plus haut, on a les immenses vues bleues. On voit tout aujourd'hui : les tables, tirées au cordeau, des coulées basaltiques, les vallées, les montagnes d'une seule pente comme des tas de sable, la plaine du blé, les côtes de la vigne, les quartiers de pâturages et de bois, les bourgs, les châteaux, les points fameux. On comprend la vie d'un peuple, ici, comment il s'est emparé de la terre pour en faire un terroir, l'a aménagée et pliée à son usage. Le paysage est si grand qu'il agrandit tout, l'idée du pays, le sentiment du peuple et de son effort. Dans les distances, les chaînes se mêlent à des bouillons de nuages, pas plus gros que des écumes au bord d'une fontaine. Vue d'ensemble, — les lignes des cantons, monts et plaines, sont comme les traits d'un visage, et qui ont imposé une certaine forme de vie à la contrée, — vue d'ensemble et sentiment de masse. Est-ce que la géographie ne parle pas mieux encore que l'histoire ? Avec elle, est-ce que la vie ne devient pas plus terrienne, plus simple, plus puissante ? Comment n'avoir pas devant les hommes, les travaux, les pays, le goût de la vie ?

Mais comment ne pas la vouloir plus vive ? Tant de res-

sources, mais tant d'erreurs et de malentendus. Tant de choses pour réconforter, tant de choses pour serrer le cœur.

HENRI POURRAT

QUAND LES NEUTRES MOBILISENT...

Bruxelles, nuit du 28 au 29 septembre.

Au fond de la rue aux Laines, très calme, solennelle, grande bourgeoise, dans la nuit de dix heures, face au silence d'un square, amalgame de fer forgé, de marbre, de bronze, de gazon, de fontaines, et de petites statues, les lourdes masses d'ombres commencent à bouger devant les portes de la caserne.

On a rappelé six classes. D'ici quelques heures des régiments compacts descendront de vastes avenues désertées.

Je me promène, vais et vient parmi les rassemblements. D'une famille à l'autre, parfois, l'on s'adresse un mot à voix basse et rapide, avec un accent un peu étouffé, tout en surveillant la grande porte battante de la caserne, d'où sortiront tout à l'heure deux ou trois groupes de soldats casqués.

Les voici qui s'avancent à travers les rangs difficiles de ces ombres murmurantes, avec une espèce de sourde, de nocturne résolution : ne trouvent-ils pas déjà naturel l'embarras d'une capote dont les pans leur tombent sur les pieds, comme tombe la vraie lourdeur — celui des sacs, des couvertures, des gamelles trébuchantes ? On les dirait marqués en profondeur par les signes de cette fatigue de guerre, dont on sait qu'elle est une sorte d'état où les hommes vivent et meurent sans surprise...

Un à un les soldats passent devant des visages immobiles.

Une peur attentive accueille le heurt lent des crosses des fusils et cette trop bruyante maladresse des souliers sur les pierres.

Brusquement, avant qu'elle ait eu le temps de réfléchir, une femme éclate en sanglots...

Le « fracas des armes » crée déjà ses premières images de Menace et de Mort !

MARCEL LECOMTE

DÉCLARATION DU COLLÈGE DE SOCIOLOGIE SUR LA CRISE INTERNATIONALE

Le *Collège de Sociologie* considère la récente crise internationale comme une expérience capitale à divers titres. Il n'a ni la possibilité ni le loisir d'examiner toutes les faces de la

question. Il ne se reconnaît notamment aucune compétence pour interpréter dans un sens ou dans l'autre l'évolution diplomatique qui a mené au maintien de la paix, et plus encore pour y délimiter la part du prévu et celle de l'inattendu, celle du consenti et celle du subi, au besoin celle de la mise en scène et celle de la sincérité. Il connaît à la fois la facilité et la fragilité de telles interprétations. En s'en gardant, il forme le vœu que son exemple soit suivi par ceux dont la compétence ne dépasse pas la sienne. C'est le premier point.

Le *Collège de Sociologie* voit son rôle propre dans l'appréciation sans complaisance des réactions psychologiques collectives que l'imminence de la guerre a suscitées et que la fin du péril fait trop vite tomber dans un oubli qu'il faut justement appeler *réparateur*, ou transforme rapidement dans la mémoire complice en souvenirs flatteurs et presque réconfortants. Les plus désemparés finissent par s'imaginer qu'ils se sont montrés des héros. Déjà, le public ajoute foi à la légende qu'il s'est conduit avec sang-froid, dignité et résolution : le président du conseil n'a-t-il pas eu l'habileté de l'en remercier ? Et il est déjà besoin de dire que ces mots sont de trop beaux noms pour des sentiments auxquels ceux de consternation, de résignation et de peur étaient jusqu'alors les seuls qui convenaient. Le spectacle donné fut celui d'un désarroi, immobile et muet, d'un triste abandon à l'événement, c'était l'attitude immanquablement apeurée et consciente de son infériorité d'un peuple qui refuse d'admettre la guerre dans les possibilités de sa politique en face d'une nation qui fonde sur elle la sienne. C'est le second point.

A cette panique morale, s'ajoutait l'absurdité des positions politiques. Au départ, la situation était déjà paradoxale : les dictatures jouant sur le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes et les démocraties sur le principe des frontières naturelles et sur les intérêts vitaux des nations. Dans la suite, ces caractères s'accentuèrent jusqu'à l'extrême. On vit le descendant et l'héritier de ce Joseph Chamberlain qui parlait explicitement de domination universelle de l'Angleterre et qui constitua son empire, aller supplier M. Hitler de consentir à n'importe quel règlement, *pourvu qu'il fût pacifique*. On put lire dans un quotidien communiste un parallèle entre ce « messager de la paix » et Lord Kitchener, parallèle tout à l'avantage de ce dernier. On se serait refusé à croire, si le témoignage des yeux n'y avait pas forcé, que les communistes dussent un jour féliciter l'homme de la guerre du Transvaal, des destructions systématiques et des camps de concentration pour la population civile, d'avoir ap-

porté un grand territoire à son pays (ils n'ont pas dit, il est vrai : des mines d'or et de diamant aux financiers de la Cité). Il faut aussi retenir l'attitude de l'opinion publique américaine qui, de l'autre côté de l'océan, à bonne distance, a donné la mesure de l'inconscience, du pharisaïsme et d'un certain don quichottisme platonique, qui paraît de plus en plus caractéristique des démocraties. C'est le troisième point et dernier, avant la conclusion.

Le *Collège de Sociologie* n'est pas un organisme politique. Ses membres ont les opinions qu'il leur plaît. Il ne se croit pas davantage tenu de considérer les intérêts particuliers de la France dans l'aventure. Son rôle est exclusivement de tirer des événements l'enseignement qu'il se doit d'en dégager, et cela pendant qu'il en est temps encore, c'est-à-dire avant que chacun soit tout à fait persuadé qu'il a effectivement montré, pendant l'ép euve, du sang-froid, de la dignité et de la résolution. Le *Collège de Sociologie* regarde l'absence générale de réaction vive devant la guerre comme un signe de *dévirilisation* de l'homme. Il n'hésite pas à en voir la cause dans le relâchement des liens actuels de la société, dans leur quasi-inexistence, en raison du développement de l'individualisme bourgeois. Il en dénonce sans sympathie l'effet : des hommes si seuls, *si privés de destin* qu'ils se trouvent absolument démunis devant la possibilité de la mort, des hommes qui, n'ayant pas de raisons profondes de lutter, se trouvent nécessairement lâches devant la lutte, n'importe quelle lutte, des sortes de moutons conscients et résignés à l'abattoir.

Le *Collège de Sociologie* s'est défini essentiellement comme un organisme de recherches et d'études. Il continue à l'être. Mais il s'était réservé, à sa fondation, l'éventualité d'être autre chose, s'il le pouvait : d'être un foyer d'énergie. Les événements d'hier lui suggèrent, peut-être lui ordonnent, de mettre l'accent sur cet aspect de l'entreprise qu'il s'est assignée. C'est pourquoi il prend l'initiative de cette déclaration publique. C'est pourquoi il convie ceux à qui l'angoisse a révélé comme unique issue la création d'un lien vital entre les hommes, à se joindre à lui, en dehors de toute autre détermination que la prise de conscience de l'*absolu mensonge* des formes politiques actuelles et la nécessité de reconstituer par le principe un mode d'existence collective qui ne tienne compte d'aucune limitation géographique ou sociale et qui permette d'avoir un peu de tenue quand la mort menace.

BATAILLE, CAILLOIS, LEIRIS

BULLETIN

par JEAN GUÉRIN

LES ÉVÉNEMENTS

Leningrad. Du 21 au 28 septembre, interdiction de prier pour la paix (d'après l'*Osservatore Romano*).

Munich. Par les accords de Munich, la paix est sauvée. La paix dans ce qu'elle a de plus plat et de plus périssable.

Paris. Les tailleurs répandent le slogan : la paix nous donnant la joie de vivre, l'on s'habillera en clair cet hiver.

Londres-Paris. H.-G. Wells et Léon Blum demandent que le prix Nobel de la paix soit attribué au Président Bénès.

Berlin, 7 oct. M. Hitler est blessé légèrement par un bouquet de fleurs lancé sur son automobile.

Paris. Jules Romains au nom du *Pen-club*, Aragon au nom de l'A. E. A. R., demandent que le prix Nobel de littérature soit attribué à l'écrivain tchéco-slovaque Karel Capek.

New-York. Il y aura désormais des cours de maquillage dans les principaux lycées de jeunes filles américains.

Paris. Il est question d'élever un monument à la Tchéco-Slovaquie martyre.

L'on peut douter si les Tchèques attendaient de nous tant de prix et de statues.

Leipzig. L'une des nouvelles rues de Leipzig s'appelle *Rue des Sudètes.* Une autre, *Rue de la Sarre.* Une autre encore, *Rue d'Alsace.*

Vienne. Une manifestation catholique se déroule aux cris de « Jésus est notre Führer ! » Le cardinal Innitzer bénit les manifestants.

Paris. Après Strawinsky et Chagall, Bruno Walter devient français.

Vienne. Le cardinal Innitzer voit son palais envahi et deux de ses prêtres défénestrés.

Rome. Les mesures prises contre les Juifs par le Conseil Fasciste relèvent, plutôt que d'un antisémitisme de race, d'un antisémitisme d'État.

Berlin. Tout Israëlite, porteur d'un prénom aryen, s'appellera dorénavant Israël, ou Sarah.

Londres. L'on continue à creuser des tranchées dans les parcs. Il est interdit aux amoureux de s'y réfugier.

Berlin. Les ouvrages de théologie trouvent un succès inattendu. Entre autres, le *Pourquoi je suis chrétien* de Schütz.

Paris. La face humaine ne résulte pas de l'éclatement de bourgeons, comme on le pensait jusqu'ici, déclare M. Victor Veau, l'éminent embryologiste. Elle est une « marée qui monte ».

Munster. Le tirage des journaux catholiques n'a cessé de s'élever depuis deux ans. La *Westfaelische Landeszeitung* en conclut qu'il est absurde de crier à la persécution.

Pittsburg. Le premier prix Carnegie pour la peinture est donné à Karl Hofer ; le second à Vlaminck.

Chicago. M. Bénès accepte le poste de professeur à l'Université.

Ancône. Autarcie : une compagnie de pêche expose des peaux de poissons destinées à la confection des chaussures de dames.

Amsterdam, 17 octobre. Mort de Karl Kautsky, ami et disciple de Marx, qui fut l'adversaire de Lénine.

Londres. « Les lampes s'éteignent, la nuit tombe », déclare M. Churchill dans un discours radiodiffusé aux Américains. « Combien de temps pourrai-je parler encore ? »

LES LIVRES

I. Récits et Romans.

CHARLES BRAIBANT : *Le soleil de mars* (Denoël).

Le talent de M. Braibant, qui est épais et robuste, se trouve mal à l'aise et précisément inquiet dans ce récit d'une adolescence inquiète.

ARMAND PIERHAL : *Jeunes morts chéris des dieux* (P. Tisné).

Pierhal met tout contre lui : le temps (1919), le lieu (une institution suisse à l'Isadora Duncan), l'action même, plus qu'incertaine. Cela fait, il compose un premier roman bourré de plus de qualités encore que de défauts, avec des dons exceptionnels de finesse et de cruauté tendre.

LANZA DEL VASTO : *Judas* (Grasset).

Un Judas peut-être trop humain, trop peu providentiel, pour supporter le ton biblique que Lanzadel Vasto lui impose avec beaucoup d'autorité.

ALBERT COHEN : *Mangeclous* (N. R. F.).

Devant la dureté des temps le roman jovial, décidément, se multiplie : il se ressemble aussi. — Celui-ci, par instants vraiment réjouissant, est d'une jovialité juive.

HERMANN CLOSSON : *Le scribe accroupi* (Bruxelles).

Les sentiments : obsession sexuelle et jalousie.

Le cadre : journal intime à quoi se mêle un roman imaginé (comme dans les *Faux-Monnayeurs*).

Les sentiments sont forts, l'expression belle et juste, le cadre maladroitement choisi.

B. GAY-LUSSAC : *Les Enfants aveugles* (Grasset).

Mais l'œuvre de François Mauriac est-elle si difficile qu'il faille déjà la vulgariser ?

II. La Critique.

CH. AUTRAN : *Homère* (Denoël).

De très curieuses réflexions sur la langue homérique considérée comme une langue *technique*, qui n'aurait jamais été parlée.

C.-A. HACKETT : *Le Lyrisme de Rimbaud* (Nizet et Bastard).

Pondéré, bien informé, sensible et pas trop perspicace : Rimbaud ne serait jamais passé à l'âge d'homme. Un curieux chapitre sur le « lyrisme musculaire de Rimbaud ».

PIERRE RAPHAEL : *Introduction à la correspondance de Proust et Répertoire de la correspondance* (Sagittaire).

L'Introduction est rapide, superficielle, mal écrite. Le Répertoire peut rendre des services, bien qu'il soit provisoire puisque les lettres les plus intéressantes de Proust n'ont pas encore été publiées.

HENRI PEYRE : *Hommes et Œuvres du XXe siècle* (Corréa).

De nombreux voyages et des cours à l'étranger ont donné à M. Peyre le recul nécessaire pour juger sainement et généreusement de la littérature française contemporaine.

RACHEL BESPALOFF : *Cheminements et carrefours* (Vrin).

Ces analyses de l'œuvre de Julien Green, d'André Malraux, de Gabriel Marcel, de Chestov, de Kierkegaard sont d'une profondeur et d'une acuité exceptionnelles.

III. Littérature et Histoire.

JACQUES DYSSORD : *le Cardinal de Retz* (F. Sorlot).

Ce petit bréviaire du parfait conspirateur ne peut évidemment suppléer aux *Mémoires* : mais il leur est un excellent commentaire.

PROSPER MÉRIMÉE : *Lettres à Fanny Lagden,* texte et traduction (Boivin).

Il est célèbre par la verdeur de ses anecdotes (mais l'ancienne maîtresse est décente et pieuse) et par les qualités bien françaises de son style (mais ses lettres sont en anglais). Pourra tout de même intéresser les amateurs de petite histoire.

GUY MAZELINE : *Scènes de la Vie hitlérienne* (N. R. F.).

Certes, Mazeline n'a pas bouleversé le genre du reportage, et d'autant moins que celui-ci fut fait pour *le Journal*... Mais il a l'œil clair, la plume pittoresque, et vaut largement Cinéac.

GEORGES SUAREZ : *Briand,* t. I (Plon).

Briand, après sa mort, a littéralement séduit Suarez. Celui-ci le présente, à ses débuts, comme un « révolté circonspect » — mais déjà apparaît le meilleur négociateur de ce siècle que la France ait connu.

ERNST E. NOTH : *l'Homme contre le Partisan* (Grasset).

Dernier et parfait état de la critique des régimes totalitaires. Mais d'un point de vue positif, Noth ne nous apporte que son émouvante expérience d'émigré allemand.

E. LUDWIG : *La nouvelle Sainte-Alliance* (N. R. F.).

C'est l'alliance que formeraient les trois démocraties de l'Angleterre, de la France et des Etats-Unis. M. Ludwig nous assure qu'elle empêcherait à jamais la guerre. Peut-être.

IV. Sciences et Philosophie.

G. PIROU : *la Monnaie française de 1936 à 1938* (Sirey).

Cette monnaie elle-même a dépassé l'après-guerre, et il est curieux de voir un théoricien et un technicien, comme M. Pirou, reconnaître à quel point elle est sensible aux mouvements collectifs.

ED. JANSSENS : *l'Instinct* (Desclée de Brouwer).

Simple exposé, mais très clair, de la théorie de l'instinct de Mc. Dougall dont on voit très bien comment par son antimécanicisme et son intentionalisme elle « fait bloc » avec la Gestalttheorie, et même avec la phénoménologie.

H. BARUK : *Psychiatrie médicale, physiologique et expérimentale* (Masson).

Traité de premier ordre ; en particulier étude approfondie de la catatonie chez l'homme et l'animal ; usage modéré des explications cérébrales ; esprit de finesse et d'humanité en thérapeutique chez ce médecin-chef de Charenton.

PAUL VIGNAUX : *La Pensée au Moyen Age* (Colin).

Disciple de Gilson, Vignaux insiste sur la diversité du Moyen Age, la complexité de sa pensée qui ne se réduit pas au thomisme et en montre avec originalité et profondeur l'optimisme et l'humanisme.

GORCE ET BERGOUNIOUX : *Science moderne et philosophie médiévale* (Alcan).
Des analyses très précises des démarches de la biologie, de la médecine, de la paléontologie et même des mathématiques modernes établissent de singuliers rapports entre les exigences de la pensée scientifique et les réalités de la philosophie médiévale.

CLAUDE BERNARD : *Philosophie* (Boivin).
Des annotations de Claude Bernard sur un manuel d'histoire de la philosophie, il résulte qu'il croyait à la métaphysique et n'était pas comtiste.

V. Les Revues.

Miracle : tous les collaborateurs d'*Esprit* sont d'accord (octobre) pour considérer la paix de Munich comme une trahison. Mounier l'explique avec une force de conviction remarquable.

La revue *Voix européennes* publie un numéro spécial le 28 octobre, jour anniversaire de la République Tchécoslovaque. Des personnalités du monde entier ont apporté leur hommage à ce deuil.

René Guénon a donné dans *Etudes traditionnelles* de belles pages, où l'on trouve un raccourci de sa doctrine : *la Métaphysique orientale et l'Illusion de la vie ordinaire.*

Dans la *Revue de psychanalyse*, 1938, nº 2, un important rapport du Dr S. Nacht sur le masochisme montre à quel point la psychanalyse s'embarrasse encore d'« énergétique biologique ».

Brillant numéro international de la *neue Rundschau* (octobre), avec des textes de Buytendijk, de Coleridge, d'Arturo Loria, de Kerényi, de Robert Dvorak et un excellent essai sur Rabelais.

SPECTACLES

AU THÉATRE SAINT-GEORGES : *Duo*, de Paul Géraldy.
Du roman manqué, mais « nature » de Mme Colette, Paul Géraldy a tiré trois actes brillants, en trompe-l'œil. C'est un civet transformé en soufflé.

AU THÉATRE DE PARIS : *Léonidas*, de L. Verneuil.
Le souvenir de plusieurs belles tragédies ne fait qu'un mauvais vaudeville.

AU MARIVAUX : *La femme du boulanger*, de M. Pagnol.
Où Pagnol retrouve enfin, par moments, la veine simple et vulgaire de *Marius.*

En novembre

C'est Dullin qui montera, aux Français, l'*Annonce faite à Marie.*

Le pèlerinage de Médan sera remplacé par une cérémonie à la Sorbonne.

A la galerie Pierre : peintures nouvelles de Henri Michaux. Vernissage le 4 novembre à neuf heures du soir.

A Marly-le-Roi, le 1er novembre à 15 heures : inauguration du monument André Baillon.

Le Comité d'aide aux écrivains catalans a pour trésorier M. Henri Roig, 7 Bd. Haussmann.

A Radio-37, à partir du Mardi 8 Novembre, le quart d'heure de la *N. R. F.* sera dirigé, tous les Mardis soirs à 9 h. 45, par Henri Calet.

LE GÉRANT : JEAN PAULHAN
SAINT-AMAND. IMP. R. BUSSIÈRE

Maurice GENEVOIX

LA DERNIÈRE HARDE

roman

Jamais on n'avait dévoilé avec tant de pénétration l'inconnu du monde animal.

FLAMMARION - 18 fr. 50

F.

QUATRIEME ANNÉE 15 OCTOBRE

MESURES

CAHIERS TRIMESTRIELS

NUMÉRO IV

Comité de Rédaction : HENRY CHURCH, BERNARD GROETHU
HENRI MICHAUX, JEAN PAULHAN, GIUSEPPE UNGARE

*

*

ADMINISTRATION
LIBRAIRIE J. CORTI
11, RUE DE MÉDICIS
PARIS (VIe)

Le Numéro : 15 fr. L'Abonnement d'un an : 5